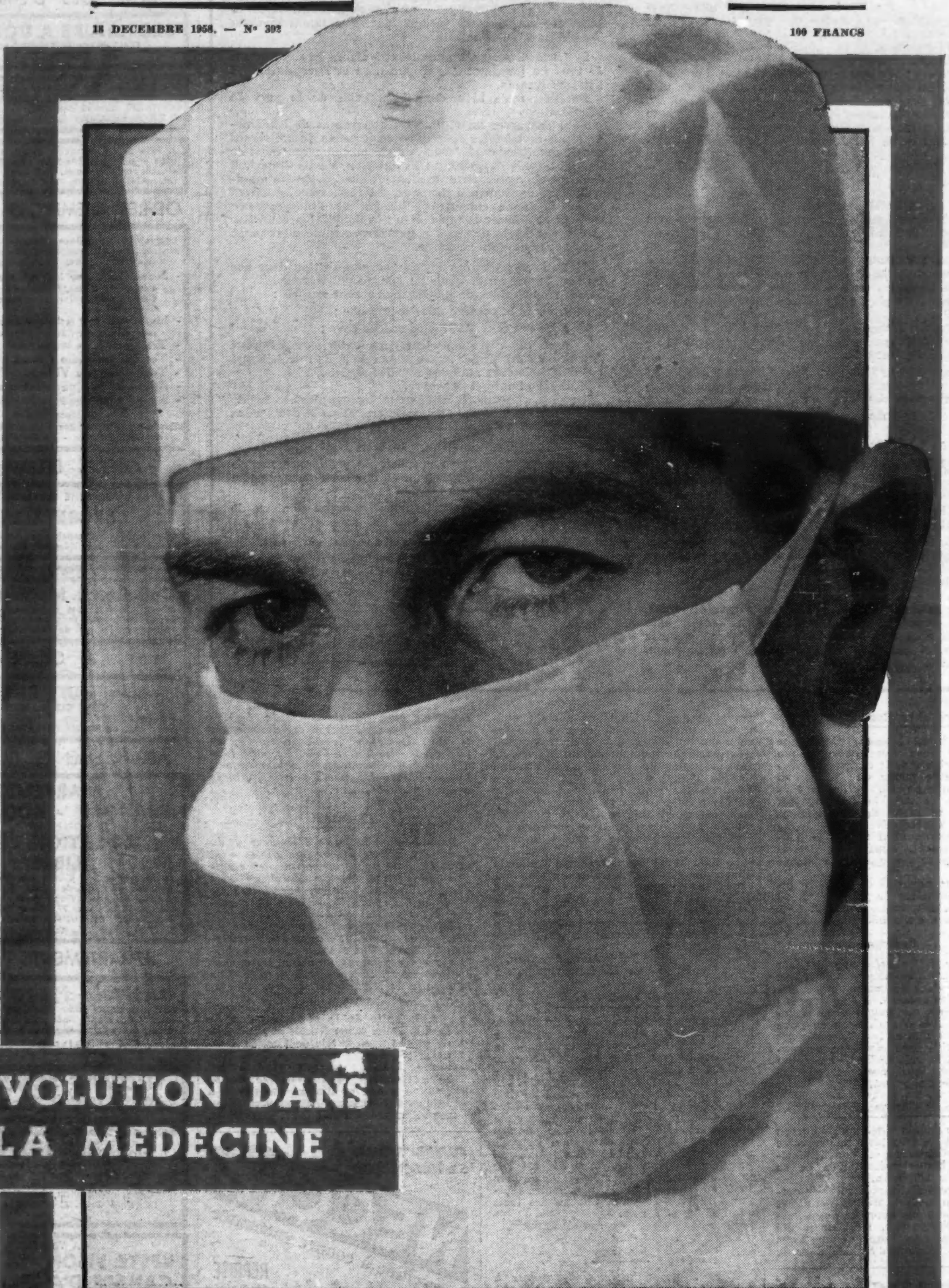
UNE SEMAINE CHEZ UN COLONEL

L'EXPRESS

18 DECEMBRE 1958. — N° 392 100 FRANCS



REVOLUTION DANS LA MEDECINE

(Charpentier.)

LE DOCTEUR G..., MEDECIN DES HOPITAUX

« Le savoir ne se conserve en pleine valeur qu'en présence des conditions vivantes de son accroissement. »

(Paul Valéry — Regards sur le monde actuel.)

B 6 ★★★★★

La lettre de « L'Express »

« DANS six mois, L'Express aura cessé de paraître. »

Tel serait, selon certains amis du ministre de l'Information, le propos que celui-ci aurait tenu en privé, l'assortissant d'autres avis concernant quelques-uns de nos confrères :

« France-soir » : à transformer. Il y a, à la rédaction, des gens impossibles.

« Le Monde » : ça s'arrangera.

« Le Figaro » : les laisser tranquilles, mais fonder un autre quotidien du matin qui compense sa tiédeur, etc.

Nous voici donc promis à une mort prochaine.

Comment faut-il l'entendre ? Comme un vœu ? Comme un pronostic ? Ou comme un plan d'action ?

On concevra qu'en toute hypothèse, nous nous y intéressions.

PREMIERE hypothèse :

M. Soustelle n'éprouve à l'égard de « L'Express » que des sentiments de même nature que ceux que « L'Express » lui porte.

En disant : « Dans six mois, L'Express aura cessé de paraître », il formule un vœu pieux, mais il ne saurait s'employer à sa réalisation, pas plus que nous ne saurions nous employer à l'élimination physique de M. Soustelle.

Il est victime d'une légende qui tend à lui créer une physionomie mythique, née d'une faiblesse que ses meilleurs amis expliquent ainsi :

« Vous connaissez, disent-ils, de ces hommes lucides et pondérés, clairvoyants, qui vous présentent leur progéniture et auxquels vous confiez :

— Elle est charmante... C'est dommage qu'elle louche un peu...

« Alors ils bondissent en hurlant :

— Quoi ? Vous prétendez que ma fille louche ?

« Inutile d'insister. Vous déclenchez un mécanisme passionnel incontrôlable.

« C'est le cas de Soustelle avec l'Algérie. L'Algérie est sa petite fille louche. »

Bref, M. Soustelle est toujours, sauf en ce qui concerne l'Algérie, l'universitaire qui a créé en 1937, avec Alain, Paul Langevin et Paul Rivet, le Comité de vigilance des Intellectuels antifascistes.

Possible.

Dans ce cas, une phrase telle que : « Dans six mois, L'Express aura cessé de paraître » ne serait que l'expression d'un espoir : que le journal périclite faute de lecteurs, et que nous mettions la clé sous la porte.

Improbable.

DEUXIEME hypothèse :

M. Soustelle a décidé que « dans six mois L'Express aura cessé de paraître ». Comment y parviendra-t-il ?

1) Des saisies successives nous saignent jusqu'à épuisement.

Possible, mais long, chaque saisie provoquant chez nos lecteurs les plus critiques un réflexe d'exaspération et d'autodéfense qui se traduit par des manifestations appréciables de solidarité.

2) Le Parlement vote une loi entraînant la confiscation de tous les journaux dits d'opposition et l'arrestation de leurs dirigeants.

Possible, mais bête, donc improbable de la part de M. Soustelle.

Pour conserver au régime les apparences de la démocratie, il faut laisser subsister quelques-uns de ses signes extérieurs. L'existence d'une presse non gouvernementale en est le plus éloquent. Si l'opposition n'existait pas, il faudrait l'inventer. Rien de meilleur que les petites manifestations de mauvaise humeur, tolérées, voire suscitées ici et là, pour entretenir l'illusion de l'indépendance d'esprit et amuser le tapis. Non ; la liquidation collective et officielle de la presse non gouvernementale n'est point dans la manière de Soustelle.

3) Rafle aux Champs-Elysées ou perquisition dans nos bureaux, voire au domicile de l'un ou de l'autre.

Les responsables de « L'Express » sont surpris :

a) avec de la cocaïne dans leur poche ;

b) avec des mitraillettes dans leur cave ;

c) avec une lettre dans leur portefeuille signée Ferhat Abbas ou Amirouche, et les remerciant d'avoir hébergé ou matériellement aidé des rebelles algériens.

Scandale, honte et opprobre.

Possible, et facile. Il suffit de mettre pendant la fouille la cocaïne, les mitraillettes, la lettre, là où il conviendra de les trouver.

4) Même opération en sens inverse.

On arrête un individu suspect, de préférence musulman, et on trouve sur lui ou on lui fait avouer... n'importe quoi, au choix.

Possible. Et très facile... surtout pour un ministre de l'Intérieur.

5) Je ne sais pas. Mais d'autres savent sûrement.

Autre hypothèse : ceux qui nous ont prévenus ont été, volontairement ou involontairement, chargés de nous intimider.

Possible. C'est raté.

Françoise Giroud.

Paye chez Renault

Navré d'avoir dû attendre plus d'une semaine pour vous faire parvenir ma modeste participation. Il est parfois difficile de prélever même une somme si modique sur une paye d'ouvrier de chez Renault. Mais je suis heureux d'avoir pu accomplir ce geste. Ce doit être ça « l'opposition constructive ».

Il est nécessaire, vital même, de réagir vigoureusement. Nous nous devons de participer pour sauvegarder la liberté de la presse.

Devrons-nous payer le droit d'être informés, de connaître la vérité ? Nous l'achèterons de bon cœur. Que J.-J. S.-S. se rassure : nous « n'oublierons pas ».

C. C...
Boulogne-Billancourt.

[Cette lettre est l'une des six cent douze que nous avons reçues cette semaine à la suite de la saisie de « L'Express ». Nous sommes désolés de ne pouvoir, dans ce numéro très chargé, nous en faire l'écho mais nous leur ferons place la semaine prochaine et nous voulons, dès aujourd'hui, remercier tous ceux qui nous ont apporté leurs encouragements.]

Une amie de Carson McCullers

Grande amie depuis vingt ans de Carson McCullers, j'ai été très touchée par votre sympathique référence à ses dons littéraires et votre bonne présentation de sa pièce, « Frankie Addams ».

Voilà pourquoi j'aimerais rétablir certains faits. Son mari — Reeves McCullers — l'ancien héros malheureux du débarquement en Normandie, n'a jamais été « jeté à la fosse commune » comme vous le dites, mais inhumé d'emblée dans le mausolée des Anciens Combattants américains au cimetière de Neuilly par ses compagnons d'armes, qui lui rendirent spontanément les honneurs militaires. Je faisais partie du cortège avec Truman Capote. Quant à Carson McCullers, ses admirateurs seront heureux d'apprendre qu'elle n'est plus « clouée à son fauteuil en proie au double mal de boire et de vivre ». Je l'ai vue en septembre dernier, lors d'un dîner dans sa grande belle maison démodée des bois de Nyack. Elle venait de subir la première d'une série d'interventions chirurgicales, qui lui rendront le complet usage de sa main gauche. Depuis, elle est entrée dans sa seconde vie, celle du présent, saine, travailleuse, sobre, en train de terminer son grand roman interrompu : « L'Horloge sans aiguilles ».

JANET FLANNER,
« The New Yorker. »

Ce sujet m'intéresse

Vous avez publié une lettre du docteur Etienne May sur Fleming. Vous savez que ce sujet m'intéresse. Il est exact que la thérapeutique antibiotique n'est devenue possible que le jour où les savants d'Oxford (Florey et Chain) ont purifié la pénicilline. Mais il serait inexact de dire que Fleming n'avait pas compris les conséquences possibles de sa découverte et qu'après 1932 il avait cessé de s'en occuper. Je donnerai dans mon livre de nombreux documents et témoignages qui prouvent le contraire. La vérité est que la commission du Prix Nobel avait bien jugé en partageant le prix entre Fleming, Florey et Chain. Chacun des trois avait joué son rôle.

André MAUROIS.

Mariage

Nous sommes heureux d'annoncer le mariage de notre collaboratrice Sophie Daniélou avec Claude Bassouls. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par le R.P. Daniélou, le 11 décembre, en l'église de Moreuil-en-Brie. Ils sont tous deux jeunes, charmants et sympathiques. L'équipe de « L'Express » leur souhaite beaucoup de bonheur.

Erratum

Dans le numéro de « L'Express » du 4 décembre, une erreur matérielle s'est produite dans la comparaison des résultats du premier et du deuxième tour des élections dans la circonscription de M. Robert Lacoste (à Sarlat). Le candidat communiste opposé à M. Lacoste n'était pas M. Péron (circonscription de Périgueux), mais M. Raoux (circonscription de Sarlat). La signification des chiffres reste cependant la même : les voix communistes n'ont pas joué de rôle dans la défaite de M. Robert Lacoste.

A la suite de la condamnation de Danilo Dolci à neuf mois et dix jours de prison avec sursis, le Comité français des Amis de Danilo Dolci demande à tous ceux qui sympathisent avec l'homme et son œuvre de se joindre à eux et d'agir. S'adresser à Edouard Esmérian, 62, avenue Raymond-Poincaré, Paris (16e). PAS. 60-78.

Les vieux tricheurs

Dans mon article sur les « vieux tricheurs », j'ai juxtaposé les fragments de vie de deux personnages : Pablo S... et Ivan K... C'est ainsi que l'on a pu croire que le passé mouvementé et plutôt noir que j'attribuais à Ivan K... était le sien. Il n'en est rien. C'était celui de Pablo S... Je m'excuse auprès d'Ivan K... d'une rédaction confuse qui a pu créer un malentendu.

Jacques LANZMANN.

AUTOMATISATION
UNE MACHINE OU UN SALAIRE ?

Une dactylo + un dessinateur + un correcteur travaillent parfois des heures au façonnage d'un seul stencil. Or, LA MACHINE ELECTRONIQUE DE REPORT n'exige qu'une manipulation de 30'' (trente secondes !) pour reproduire sur stencil tout document, texte, dessin ou photo tramée.
Si la productivité de cette machine varie suivant les besoins graphiques de chaque entreprise, elle reste en général aussi grande que celle d'un employé. Exclusivité COLOS-REX-ROTARY, 29, rue Miguel-Hidalgo (19e). BOT. 10-60.

Communiqué.

supernova automatique
NECCHI
la machine à coudre enchantée
REPRISE
COUD
BRODE

Agent Paris-Seine
CHARLES & Cie
77, RUE TURBIGO PARIS-3. ARC. 34-96

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 800 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

DEMANDES D'EMPLOIS

SECRETAIRE A DOMICILE
TOUS TRAVAUX STENO-DACTYLO
BAB. 03-28

47 ans, format. SUP. COMM. excell. prés., symp. rech. sit. exigeant GRANDE ACTIVITE et NOMBR. CONTACTS. Exclure démarch., comm. dét. Ecrire O.S.P. 29, bd Italiens, Paris-2e, serv.G, qui transm.

J. Fille 26 ans, licenciée ès-lettres, parlant anglais et russe, capable faire traductions, dactylo, cherche emploi secrét. littéraire, éditions, etc. Ecr. n° 2417, L'Express, 29, r. de Marignan, Paris-8e

OFFRES D'EMPLOIS (cadres)

Laboratoire scientifique, banlieue Sud-Est, recherche candidats nationalité française, dégagés obligations militaires, pour postes suivants :
- Jeune Ingénieur intéressé par phénomènes électromagnétisme, formation école supérieure d'électricité ou Institut Electrotechnique de Grenoble
- Ingénieur pour recherches en physique générale, chimie, physique
- Traducteur de langue russe
- Technicien Radio - hautes fréquences
- Technicien du Vide
- Agent technique électro-mécanicien
- Agent technique radio-électricien
Transport assuré
Envoyer curriculum vitae à Mme ADRIEN, 75, rue du Colonel-Fabien - VALENTON (S.-et-O.)

OFFRES D'EMPLOIS

CHERCHE EXCELLENTE
SECRETAIRE
Libre rapidement, capable responsabilités importantes. Ecr. n° 2444 L'Express, 29, rue Marignan-8e

Groupe recherche opérationnelle réputé cherche
Collaborat. Mathématicien
désireux appliquer ses connaissances à la solution de problèmes économiques. Ecrire n° 2432 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris (8e)

A CÉDER

TUILERIES HUIT BUREAUX
TOUS COMMERCES
3 lignes téléphoniques. Ecrire n° 2380 L'Express 29, rue de Marignan, PARIS (8e)

APPARTEMENTS (Location)

L'APPARTEMENT FRANÇAIS - ROQ. 36-60
OFFRE EN
LOCATION VIDE
LIBRE
un appartement 4 pièces aux Buttes-Chaumont Immeuble neuf grande classe, balcons dans la verdure. Ascenseur. Vide-ordures, etc. Droit bail 9 ans : 750.000. Loyer 77.000 par mois ch. compr.
EGALEMENT DISPONIBLE PROCHE BANLIEUE
4 pièces : Loyer 35.000 par mois

APPARTEMENTS (Vente)

RASPAIL Appartement grande classe 9 pièces sur deux étages dont r.-de-ch. sur jardin partic. 400 m2, 3 chamb. dom., possib. prof. libér. Prix élevé. OPE. 53-66

DIVERS

L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection, haute réputation (24e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

CARRIERE NOUVELLE
Débouchés insoupçonnés
PSYCHOLOGUE DIPLOMÉ
Cours individualisés par correspondance
I.C.H. PSYCHOTECHNIQUE (service EX)
15, rue Ch.-Bossus, LILLE

A VENDRE
VESTE VISON taille 44 bon état 120.000 francs
CANAPE D'ANGLE velours côtelé vert foncé, état neuf, 120.000 fr. Tél. SOL. 88-57

GANTS TETINES
« OLLA »
CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Tirage des I.P.R.
Raymond Séguin
10, r. du Faub.-Montmartre.
PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES
91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. La Nouvelle Vague.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber

LES AFFAIRES FRANÇAISES

LA NATION

Avant dimanche

NOUS sommes à la veille de l'élection du général de Gaulle à ce qu'on appelle encore la « Présidence de la République ». Simple formalité ? Pas tout à fait. Un échange assez comique entre deux figurants du Palais-Bourbon a posé la semaine dernière, à propos de « L'Express » — ce qui est trop d'honneur — mais à l'intention de tous ceux qui prétendent se mêler des Affaires, une question non négligeable. Regardons bien, car elle va loin.

A partir de lundi prochain, donc, le général de Gaulle sera officieusement Chef de l'Etat. Il le sera officiellement quinze jours plus tard. Du même coup s'interposera entre sa personne et ses actes, d'une part, et les controverses autour de sa personne et de ses actes, d'autre part, une interdiction légale extrêmement catégorique. L'article 26 de la loi du 29 juillet 1881 interdit « *l'offense au Président de la République par l'un des moyens énoncés dans l'art.* 23 » (en particulier : « *écrits, imprimés, vendus ou distribués, ou mis en vente, ou exposés dans des lieux ou réunions publics* » bref : les journaux) et punit toute offense de cette nature « *d'un emprisonnement de trois mois à un an, et d'une amende de* 30.000 *fr. à* 30 *millions, ou de l'une de ces deux peines* ».

PAR EXEMPLE

C'est clair. Vous estimez, par exemple — prenons un détail — que le général a consciemment « arrangé » la vérité quand il a dit de la présence de Guy Mollet au balcon d'Arras, où il n'était pas, que « *c'était là un moment qu'on n'oublie pas* ». Ou encore qu'il nous trompe sciemment quand il déclare que le général Salan « *s'est comporté avec honneur* », et qu'il est « *son compagnon et son ami* ». Eh bien, la semaine prochaine rien de tout cela ne pourra plus être imprimé sous peine de ruine ou d'emprisonnement, ou des deux à la fois.

Avouons-le, cette novation-là n'en sera pas vraiment une. Le respect que la loi exigera à partir de lundi était, à cet égard, déjà imposé par la pression psychologique extérieure, par une certaine morale publique qui a ses propres tabous, plus contraignants que les dispositions légales. De Gaulle est sincère, de Gaulle est infaillible, de Gaulle nous a sauvés des parachutistes. Vous ne pouvez rien dire contre cela. A peine plus hier que demain. Hier vous n'étiez pas entendu. Demain on vous punira. Le résultat est le même.

Mais il n'y a pas que de Gaulle. Il n'est que le sommet d'un édifice — ou le leader d'un groupe — qui, *tout entier*, entre dans les meubles des institutions et passe sous la protection de la légitimité.

A L'ABRI

Ainsi quand M. de Bénouville (U.N.R.) sous la coupole majestueuse du Palais-Bourbon, interpelle M. Chaban-Delmas (U.N.R.) pour lui demander, selon un scénario préparé, ce qu'il compte faire « *contre certaines feuilles qui ont pris position contre le Parlement dans des termes injurieux* », vous n'avez plus devant vous un journaliste entretenu jouant la comédie avec un complice du 13 mai. Vous avez un membre du Parlement français, protégé par l'immunité parlementaire, s'adressant dans les formes au Président de l'Assemblée Nationale, quatrième personnage de l'Etat. Et quand ce personnage répond solennellement que lui et ses collègues vont préparer « *des projets mettant le Parlement à l'abri d'outrages que rien ne permet de tolérer... pour empêcher de porter atteinte aux fondements mêmes de la démocratie dans l'opinion publique* », il exprime un fait nouveau qui change bien des choses : l'Etat c'est eux (1).

Il y avait déjà l'Armée qui, en tant que corps et dans la personne de ses représentants, était pratiquement au-dessus de la discussion permise. « *Atteinte au moral de l'Armée* » — ce motif officiel a stérilisé, depuis 1956 et M. Guy Mollet, toute analyse sincère et sérieuse sur la manière dont les Mandarins de l'Etat-major ont liquidé, d'Indochine en Algérie, les atouts de la France, et sur les méthodes par lesquelles ils y ont trouvé leur profit personnel. Il y a eu plus récemment, on l'a vu, le personnage suprême et intouchable lui aussi, de de Gaulle. Maintenant le cercle du sacré s'agrandit énormément.

(Agip.)

LE PRÉSIDENT CHABAN-DELMAS
Le 13 *mai...*

(Agip.)

LE PRÉSIDENT DE GAULLE
...fête nationale.

L'HONNEUR, C'EST EUX

Les vieux étudiants attardés et racistes qui ont pris d'assaut le Gouvernement général — les voici députés, avec une écharpe tricolore. Ceux qui, ministres de la République, et spécialement chargés de la Défense Nationale, ont non seulement protégé mais suscité des complots contre l'Etat, et que tout le monde, ou presque, estimait indignes d'une nouvelle charge publique — les voici à la tête des institutions officielles. Ceux qui, payés par l'argent de la colonisation, ont été les agents et les hommes de main des conjurés — les voici promus au rang de leaders du parti du Chef de l'Etat. Et ceux, enfin, qui ont purement et simplement trahi les devoirs stricts de leur charge et les règles fondamentales de l'honneur militaire — la plus grande voix de ce pays en a fait des « *féaux, des compagnons et des amis* ». Lagaillarde, Chaban-Delmas, Soustelle, Delbecque, Biaggi, Massu, Salan — oui non seulement le pouvoir c'est eux, mais l'Etat et l'Honneur c'est eux.

Que la loi nous interdise d'appeler désormais ces messieurs par leurs noms n'est pas le plus grave. Du fait qu'ils sont maintenant dans les meubles, et cautionnés par leur chef prestigieux, l'opinion d'elle-même les protégera par son respect, instinctif, naturel, prudent, ancestral, pour l'ordre établi. L'année prochaine, le 13 Mai sera une fête nationale, n'en doutons pas. Déjà, sous la plume du prochain Chef de l'Etat, c'est le point de départ « *du courant national qui a conduit au renouveau* ».

C'est un fait. On ne s'insurge pas contre les faits, il convient de le reconnaître. L'opinion française « mise en condition » par la machine gaulliste a, comme l'opinion algérienne, « *sanctionné la révolution du* 13 *Mai* » (M. Soustelle vient de le déclarer à juste titre) — c'est-à-dire légitimé le coup de force militaire et colonialiste. Etre rebelle à cette légitimité, la récuser, c'est être anti-national. Le monde est à l'envers. Mais puisque c'est un fait, il faut partir de là, et ne pas rêver au passé.

Quelle conclusion ? Allons la chercher un peu plus loin, elle apparaîtra plus clairement.

Nos lecteurs trouveront les précisions historiques qu'apporte M. Daniel Mayer sur l'impuissance de Léon Blum au moment, décisif, de l'agression fasciste contre la République espagnole. Elles sont instructives (2).

Il montre que Léon Blum *au pouvoir,* le Front Populaire au pouvoir, étaient en fait si peu réellement puissants que la seule intention d'aider les Républicains de Madrid — or l'avenir du fascisme se jouait là — les condamnait parlementairement. La Gauche apparemment au pouvoir était en vérité déterminée, conditionnée, par la menace parlementaire de la Droite. Ce n'est pas tout.

Aux indications de M. Daniel Mayer un autre collaborateur intime de Léon Blum, M. Robert Verdier, a bien voulu en ajouter d'autres. Il nous a fait connaître que si Léon Blum dut capituler plutôt que de sauver les Républicains ce ne fut pas seulement sous la menace d'une chute ministérielle mais aussi, et plus encore, parce qu'il risquait d'être renversé *par un coup d'Etat militaire en France.*

ALORS, DEJA

Il apporte, à ce sujet, un témoignage direct de Léon Blum lui-même qui a déclaré, après la guerre, devant M. Verdier, au cours d'un entretien : « *Je me suis rendu compte que nous avons été, en France aussi, à la veille d'un coup d'Etat militaire. Le patronat et la réaction, rendus furieux par le vote des lois sociales, auraient utilisé ce prétexte. Je le pressentais à cette époque. Depuis je le sais.* »

Ainsi, ce qui est arrivé ces temps-ci, on le voit aisément, n'est rien moins qu'un accident historique. Si MM. Mendès France, Edgar Faure, Guy Mollet, Bourgès-Maunoury ont — pour le premier — été rapidement paralysé et — pour les autres — été les agents d'une politique réactionnaire, ce n'est pas un accident : Léon Blum, dans les meilleures conditions possibles parlementairement, en était réduit à la même situation. Si la coalition de l'Etat-major et de puissances financières a facilement profité du 13 Mai pour s'emparer ouvertement de l'Etat, après l'avoir indirectement dominé, ce n'est pas un accident : Weygand et Vichy avaient bien montré que ce processus est, en France, dans la nature des choses.

UN JEU PIPE

Nous y sommes. La Gauche n'a *jamais,* ni dans la IIIe République ni dans la IVe, possédé autre chose que l'apparence du pouvoir. Aucune victoire électorale, aucune position dans les institutions, ne lui a donné la puissance nécessaire pour maîtriser les véritables puissants qui, quelquefois ouvertement — comme aujourd'hui, comme en 40 — le plus souvent avec discrétion, commandent à la vie, à la structure, au destin de la Nation.

Cette fois nous avons compris. Et François Mauriac nous pardonnera si tournés vers l'avenir, nous n'accordons plus le moindre intérêt à telle ou telle coalition arithmétique qu'il nous propose avec Guy Mollet, ou quelques autres, car même si nous pouvions oublier nos répugnances, cette voie-là nous mènerait, au mieux, à de nouvelles illusions de pouvoir théorique. Nous le savons maintenant : le pouvoir formel apporte un appoint appréciable à la réaction en lui conférant la légitimité. A la Gauche il ne donne que le droit d'obéir, pour une période transitoire, aux vrais maîtres. Il n'y aura jamais de démocratie en France à l'intérieur des règles de ce jeu-là.

Il ne s'agira plus de concevoir et de préparer la reconquête d'une simple majorité parlementaire ; mais bien désormais de déraciner, d'arracher à la racine, les moyens que détiennent et qu'ont toujours détenus nos maîtres, aujourd'hui comme hier. Si le 13 Mai, et ses suites, définitivement officialisés dimanche, ont pu éclairer notre génération sur la mission qui sera la sienne, si l'impuissance de Guy Mollet devant Alger et l'Armée — préface à de Gaulle et Soustelle — après l'impuissance de Léon Blum devant Franco et l'Armée — préface à Pétain et Laval — nous a enfin montré la révolution profonde qu'il faudra accomplir, l'histoire moderne de notre pays pourra, un jour, prendre son essor.

J.-J. S.-S.

(1) Voir p. 4. qui est M. de Bénouville.

(2) Voir en p. 6.

CORRESPONDANCES EXPRESS

Exceptionnellement :

Le NUMÉRO DE NOËL de « L'EXPRESS » sera mis en vente MERCREDI MATIN

M. PIERRE DREYFUS
Bonnes perspectives

L'ACCORD RENAULT : DES CLAUSES REVOLUTIONNAIRES

● Huit jours de lentes discussions entre les représentants de la Régie et ceux des différents syndicats ont été nécessaires pour aboutir à la conclusion, chez Renault, des nouveaux accords contractuels. Aucune des deux parties ne s'est plainte de tels délais. Ils ont au contraire donné l'occasion de mieux étudier et comprendre le point de vue du vis-à-vis.

A la veille de la mise en application du Marché commun, la question de la réduction des horaires de travail sans réduction des salaires — déjà retenue en Belgique, Allemagne et Italie — a été à l'ordre du jour. Un journal du soir annonça même que Renault s'alignait, dans ce domaine, sur la concurrence étrangère, ce qui provoqua une vive émotion dans les milieux industriels. La nouvelle a été démentie, mais les mesures nécessaires à une telle opération doivent, en principe, être prises dès que la situation générale de l'économie française le permettra.

Autres préoccupations figurant dans les accords : faire passer un maximum d'ouvriers « horaires » au régime « mensuel » et créer un fonds de régularisation destiné à compenser certaines baisses de la production au cours de l'année.

Les bases du nouvel accord sont telles que la C. G. T., qui n'a pas participé aux négociations, va les signer.

Comme Renault est en plein essor — en particulier sur les marchés étrangers — et que la paix sociale peut y régner avec les nouveaux accords, le moment a paru opportun pour quelques candidats à la succession du directeur général (M. Pierre Dreyfus) de se manifester. Mais le gouvernement les a déboutés : la succession n'est pas ouverte.

LE STATUT DE LA FONCTION PUBLIQUE REVU ET CORRIGE

● Le texte d'une ordonnance modifiant le statut de la fonction publique (loi du 19 octobre 1946) vient d'être soumis par le gouvernement au Conseil d'Etat.

Les textes antérieurs sont repris dans cinquante et un articles. Mais les dispositions essentielles pourront être modifiées par voie de « règlement » : le gouvernement pourra de ce fait, à tout moment, les transformer ou les amender sans consultation de l'Assemblée nationale.

Un article nouveau amorce une limitation du droit de grève : en effet, les agents de l'Administration seront dorénavant tenus, quels que soient leur grade et leur emploi, d'assurer la « continuité du service ».

Les syndicats Force Ouvrière et C.F.T.C. font les plus expresses réserves sur les projets gouvernementaux. La C. G. T. n'a pas été consultée.

UNE AUTRE LETTRE DU GENERAL DE GAULLE AU GENERAL SALAN

Mon cher général,

Pour la France en nouvel essor, ce qui est du domaine militaire fait, évidemment, partie de l'essentiel. D'autres éléments de notre progrès national et d'autres nécessités françaises ne nous pressent et ne nous obligent pas moins. Il appartient à mon gouvernement d'en apprécier l'ensemble et d'en décider, compte tenu de nos moyens. Je ne saurais admettre que le Délégué général du gouvernement en Algérie vienne, à cet égard, me parler d'une « carence ».

Les manifestations auxquelles se livrent les militaires sont peut-être de nature à leur donner à eux-mêmes le change sur ce qui est souhaitable par rapport à ce qui est possible. Mais cela ne contribue en rien à la solution du problème.

Croyez, mon cher général, à mes sentiments les meilleurs.

Signé : De Gaulle *...

[*Cette lettre est, à quatre mots près, celle que le général de Gaulle a adressée, la semaine dernière, au président de l'Union Nationale des Etudiants de France. Nous nous sommes bornés à remplacer les mots « président » par « général », « universitaire » ou « étudiant » par « militaire », « président de l'Union Nationale des Etudiants de France » par « délégué général du gouvernement en Algérie ».*

Le président du Conseil a bien écrit au général Salan, mais sur un tout autre ton, deux lettres dont la presse a reproduit le texte.]

LA FEUILLE DE M. BÉNOUVILLE

● A la première séance de la nouvelle Assemblée, sous la présidence de M. Chaban-Delmas, un député U. N. R., M. Guillain de Bénouville, interpella pour réclamer des sanctions pénales contre « une certaine feuille » — « L'Express » — qui « avait pris position contre le Parlement dans des termes injurieux ». Qui est M. Bénouville (le « de » a été ajouté par ses soins) ? Le directeur d'un hebdomadaire subventionné.

Les comptes du journal de M. Bénouville sont instructifs : lancé en novembre 1954, il a perdu près de 1 milliard la première année, puis entre 500 et 800 millions chacune des années suivantes. Aujourd'hui, le déficit total est de plus de 2 milliards.

M. Bénouville, qui ne se consacre pas à la rédaction, se charge des contacts publicitaires, sur lesquels il touche une commission supplémentaire. Ses tarifs sont fortement augmentés quand des clients lui demandent de faire passer leur publicité sans que cela se voie, sous forme d'articles rédactionnels.

L'un des exemples récents d'intervention personnelle de M. Bénouville pour introduire, au prix fort, une publicité clandestine de cette nature — que toutes les autres « feuilles » françaises refusent catégoriquement, selon une règle professionnelle très stricte — s'est produit à l'occasion de la mort du pape Pie XII.

Une drogue pharmaceutique avait fait rédiger, en sa faveur, un placard publicitaire commercial par le fameux Dr Galeazzi-Lisi. Le fabricant du produit et le docteur du pape chargèrent M. Bénouville de publier cette annonce publicitaire en France sous forme d'article. La rédaction du journal refusa.

M. Bénouville lui en donna alors l'ordre par écrit. Les rédacteurs refusèrent encore. Ils furent licenciés

(A. P.)

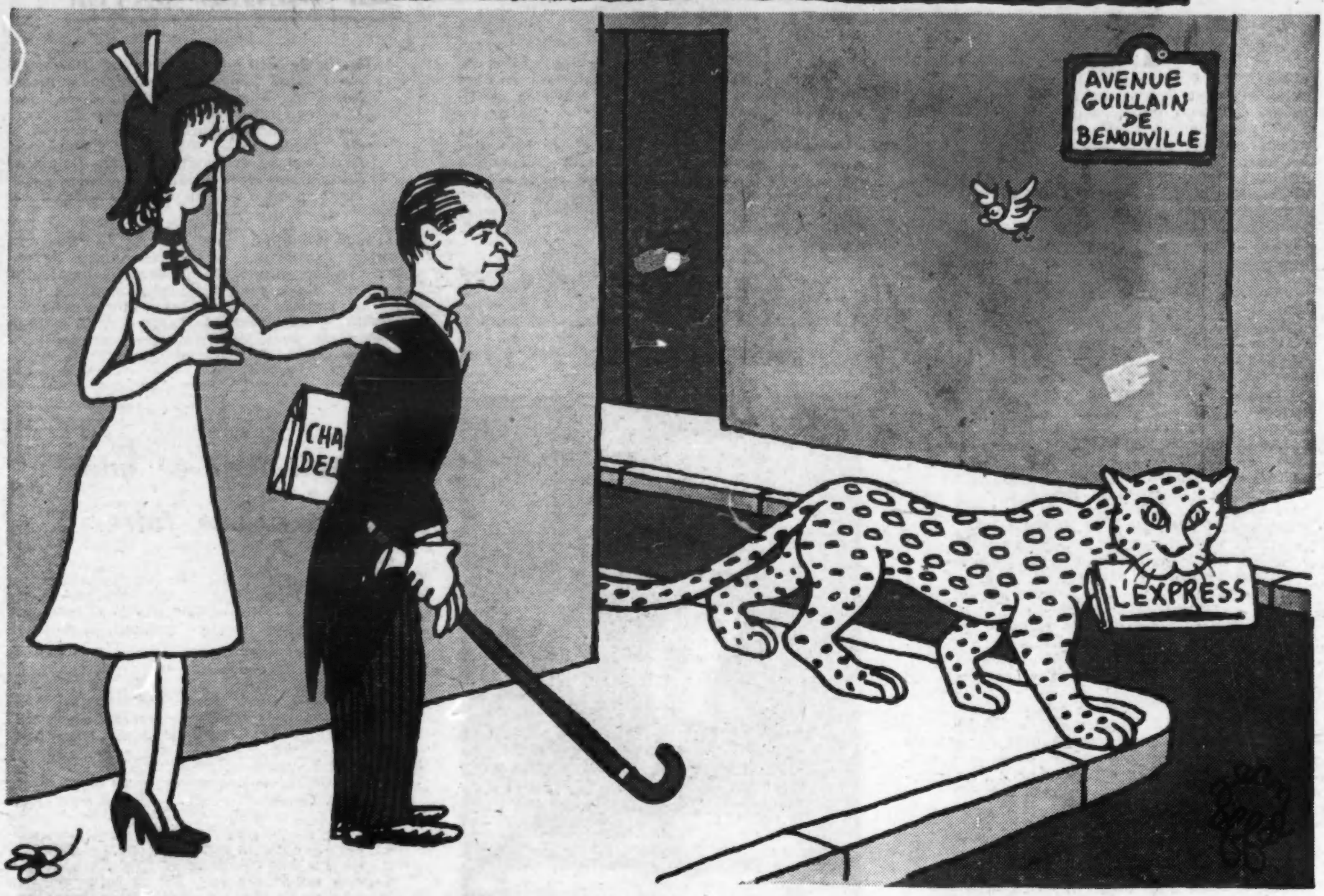
M. DE BÉNOUVILLE
Bonne feuille

DENICOTEA
retient nicotine et goudrons et PERMET de FUMER à LOISIR et SANS CRAINTE
OFFREZ fume-cigarettes et pipes DENICOTEA
Cadeaux très appréciés de renommée universelle
Nombreux modèles
EN VENTE : TOUS BUREAUX DE TABACS

Le "drink" du couple élégant
Délicieuse boisson pétillante, se sert nature ou avec une tranche de citron

Schweppes
INDIAN TONIC
L'INDIAN TONIC PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS ET DE TOUS APÉRITIFS A BASE D'ORANGE

MARIANNE-CHANTAL



— Soyez féal, Chab ! Offrez-moi ce petit manteau de panthère...

cette semaine-là. Et le texte du Dr Galeazzi-Lisi fut publié, sous la forme d'un article, dans le numéro suivant (18 octobre) avec la photo de Pie XII en couverture.

Avec les différents revenus qu'il touche ainsi, M. Bénouville dispose de plusieurs millions par mois.

La « feuille » de M. Bénouville est une feuille de paie.

M. SOUSTELLE S'OCCUPE DE L'ENSEIGNEMENT

● Le 6 novembre, un quotidien publiait l'information suivante : « Deux cent cinquante universitaires viennent de se grouper pour constituer, sur l'initiative de M. Bougoin, professeur au lycée Buffon, un mouvement national universitaire d'action civique. »

Les syndicats S. N. E. S. et S. G. E. N. (1) du lycée Buffon viennent de publier la précision suivante : « M. Bougoin fait partie, depuis le 20 septembre, du cabinet de M. Soustelle, ministre de l'Information. C'est donc en tant que membre de ce cabinet, et non en tant que professeur en exercice — ce qu'il n'est plus — qu'il a lancé le mouvement que l'on cherche en ce moment à développer dans les milieux enseignants et qui est dirigé de façon précise contre les positions prises par les syndicats représentatifs de l'enseignement (S. N. E. S. et S. G. E. N.). Il est visible qu'en attachant au nom de son auteur une qualité qui n'est pas présentement la sienne, on a voulu dissimuler à l'ensemble de nos collègues le caractère véritable de l'initiative de M. Bougoin et tenter de masquer qu'il s'agit, en réalité, d'une intervention directe du ministre de l'Information dans la vie syndicale universitaire. Pour nous, qui nous considérons comme des citoyens « à part entière », nous tenons à dire ce qu'a d'intolérable une pareille intervention gouvernementale, intervention d'autant plus scandaleuse par le mépris qu'elle dénote pour l'information exacte, de la part d'un ministère précisément chargé d'informer. »

(1) Syndicat national de l'Enseignement secondaire et Syndicat général de l'Education nationale.

PAS DE NOEL AU MAROC

● La Chambre française d'Agriculture au Maroc a diffusé le communiqué suivant :

« L'Ambassade de France au Maroc ne peut cette année, faute de crédits, assumer les charges de l'Arbre de Noël des petits Français... ».

L'EDUCATION NATIONALE VUE D'ALLEMAGNE

● Le gouvernement de l'Allemagne de l'Ouest vient de décider d'inscrire au budget du Ministère d'Etat à l'Energie atomique un crédit de 6 millions de marks (soit 600.000.000 de francs). Ce crédit est destiné à promouvoir les études de physique, chimie et techniques nucléaires dans un tiers des lycées de l'Allemagne de l'Ouest disposant des professeurs et des locaux nécessaires.

Le gouvernement de Bonn considère cette initiation à la recherche et à la technique nucléaire comme un élément essentiel de culture générale pour tous les élèves, y compris pour ceux qui ne se destinent pas aux carrières scientifiques. Dans les années à venir, tous les établissements secondaires seront appelés à diffuser cet enseignement.

Cette décision fut prise la veille du jour où les étudiants français faisaient grève pour protester contre une diminution des crédits de l'Education nationale.

EVIAN
L'eau des surmenés
DÉSINTOXIQUE • SUPPRIME LA FATIGUE • CONSERVE LA FORME
Si pure ! Si légère !

Collection Hiver 58-59
Modèles exclusifs d'importation
AUTO-COAT, PARDESSUS, IMPERMÉABLES
GARY
73, Champs-Élysées

LÉON BLUM FACE A FRANCO

par DANIEL MAYER

DANS le numéro de « L'Express » du 4 décembre, Jean-Jacques Servan-Schreiber nous convie, en termes émouvants, à ne pas être tenté plus tard par la nostalgie de la IVe République que l'action et l'attitude de la Ve ne manqueront pas de susciter en nous. Citant les fossoyeurs du régime défunt, il les identifie aux fossoyeurs de la IIIe qui ne reprirent crédit et prestige que parce que les miliciens de Vichy s'étaient, entre temps, acharnés sur eux. Je n'aurais pas écrit ces lignes si J.-J. S.-S. n'avait, pêle-mêle, joint dans la réprobation certains de ces hommes et Léon Blum dont il dénonce la « timidité fatale » devant Franco.

Allusion à la « non-intervention ». Condamnation de cette mutuelle duperie, et qui oblige à expliquer comment elle... n'a pas fonctionné.

Léon Blum lui-même en parle longuement dans la déposition qu'il a faite devant la Commission chargée d'enquêter sur les événements survenus en France de 1933 à 1945.

★

Les *pronunciamientos* de généraux ont un point commun : la soudaineté. Passant à Paris deux jours avant le début de l'insurrection, un vice-président des Cortès, imenes de Asua, pouvait dire : « La situation est excellente, nous sommes très satisfaits ». Entre le 20 et le 22 juillet 1936, Léon Blum, en accord avec Edouard Daladier, ministre de la Guerre, et Yvon Delbos, ministre des Affaires étrangères, arrêtait « un plan de secours, un plan de fournitures de matériels à la République espagnole ».

Mais l'opinion des milieux officiels britanniques, le président du Sénat français, de nombreux parlementaires, une partie des ministres, conduits par Camille Chautemps, menaient une campagne de plus en plus violente contre cette aide. Ils étaient stimulés en cela par les articles d'Henri de Kérillis dans « L'Echo de Paris », alerté, semble-t-il, par l'attaché militaire de l'ambassade d'Espagne par qui les documents passaient nécessairement et qui trahissait son gouvernement au profit de la France.

Il me faudrait longuement dire les efforts tentés par Léon Blum pour pouvoir *aider officiellement* l'Espagne républicaine, l'Espagne *légale* : contrat de cession d'armes au Mexique qui « se chargeait d'en faire l'usage qui lui convenait et dont nous étions d'accord d'avance », persuasion auprès des Anglais, notamment par l'intermédiaire du socialiste français Jean Longuet et du travailliste britannique Philip Noel Baker, mission de Darlan — le Darlan de 1936 — auprès de l'amiral Chatfield, alors premier Lord de l'Amirauté, pour essayer de rencontrer et de convaincre lord Hankey, secrétaire permanent du cabinet britannique, de l'intérêt des démocraties d'empêcher l'installation sur notre frontière des Pyrénées, aux Canaries et aux Baléares d'un émule de Hitler et de Mussolini. Cette mission fut un échec total, l'amiral Chatfield affirmant que Franco était un bon patriote espagnol et qu'il saurait, s'il venait au pouvoir (ce que l'amiral semblait souhaiter), se dégager de l'emprise des gouvernements de Berlin et de Rome.

Léon Blum veut démissionner

C'est alors que face à l'isolement de la France en Europe, si elle agissait comme son président du Conseil le voulait, objet de pressions de la part de l'Angleterre, devant compter avec un Parlement sur lequel agissaient profondément les articles de de Kérillis, les agissements de Chautemps, et aussi l'absence de neutralité du Président de la République, Léon Blum voulut démissionner ou, plutôt, se présenter devant la Chambre des Députés, y définir sa conception et sa volonté d'aider les dirigeants espagnols contre leur rébellion et — le résultat ne pouvait faire de doute — y être renversé.

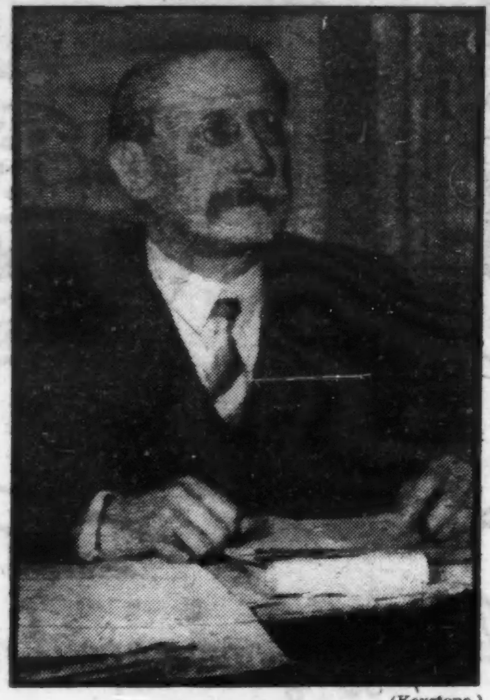
Ce furent les républicains espagnols qui lui demandèrent avec instance de demeurer au gouvernement.

Dans un article du « Populaire » du 15 octobre 1945, l'ancien chef du gouvernement du Front populaire évoque avec discrétion cet incident :

> *« ...C'est alors que j'ai voulu quitter le gouvernement — les grandes lois de 1936 étaient déjà votées ou peu s'en faut — et parmi les raisons qui m'en ont finalement détourné je peux alléguer l'adjuration des délégués à Paris de la République espagnole. »*

Cette adjuration avait eu plusieurs témoins. La scène se passait à l'Hôtel Matignon le 6 ou le 7 août. André Blumel, directeur du cabinet de Léon Blum, Oreste Rosenfeld, rédacteur en chef du « Populaire », collaborateur fidèle et confident de toujours, ont, entre autres, assisté au dialogue entre le chef du gouvernement et Ximenes de Asua et Fernando de Los Rios, qui géraient provisoirement l'ambassade espagnole à Paris après le retour à Madrid de M. de Cardenas. Oreste Rosenfeld, à l'occasion du premier anniversaire de la mort de Léon Blum, en mars 1951, a complété et éclairé l'allusion de 1945. Il écrit :

> *« C'est alors qu'un des représentants de l'Espagne intervint. C'était Fernando de Los Rios, envoyé spécial de la République espagnole. Son intervention fut pathétique. Elle se résume en ceci : sans l'aide efficace des pays démocratiques, il sera*



(Keystone.)

LÉON BLUM EN 1936
Le 6 août à Matignon...

> *très difficile, pour le gouvernement républicain, de se défendre contre Franco. Mais si le gouvernement Blum était acculé à la démission ou s'il était renversé à cause de l'aide à l'Espagne, ce serait la catastrophe pour le gouvernement de son pays, car cela signifierait la condamnation de la République espagnole par la République française. Les républicains ne pourraient plus se battre et la capitulation devant le coup de force de Franco serait imminente. Los Rios implora Léon Blum d'accepter la suggestion anglaise sur la « convention internationale de non-intervention », qui serait, pour l'Espagne républicaine, disait-il, un moindre mal que la disparition du gouvernement de Front populaire. »*

C'est ainsi que, le 8 août, un ou deux jours après cette rencontre, le Conseil des ministres a retenu l'idée de la « non-intervention » ou, plutôt, comme l'on disait alors, je crois, de la « non-immixtion ».

Comment, du côté français, cette non-intervention a-t-elle effectivement fonctionné ? Il me faut maintenant retenir encore deux témoignages d'acteurs principaux : Léon Blum lui-même et Pierre Cot.

L'ancien chef du gouvernement de l'époque a déclaré devant la Commission d'enquête (annexes, tome Ier, page 219 du « Document parlementaire » n° 2344 de la session de 1947 de l'Assemblée nationale) :

> *« Il y a eu une période d'un certain nombre de mois pendant laquelle nous sommes restés scrupuleusement fidèles aux engagements que nous avions contractés et que nous avions fait accepter par les autres en retour. Lorsque nous nous sommes aperçus, à l'évidence, que ces engagements n'étaient tenus que par nous, nous en sommes venus aussi au système de la « non-intervention relâchée », c'est-à-dire que nous avons volontairement et systématiquement fermé les yeux sur la contrebande des armes et même, à partir d'un certain moment, nous l'avons presque organisée. Il en a été ainsi pendant la fin de mon gouvernement et il en a été aussi ainsi pendant le gouvernement de Daladier, Bonnet étant ministre des Affaires étrangères. Je dois dire d'ailleurs que la continuation de cette pratique a été, pendant le ministère Chautemps-Delbos et au début du ministère Daladier-Bonnet, une des conditions de notre participation au début et de notre soutien ensuite. »*

Si nous n'oublions pas l'incident du « Deutschland » et les bruits « non dénués de consistance » d'une possibilité de débarquement allemand au Maroc cinq mois plus tard, on conviendra, sans la défendre, que l'hypocrisie diplomatique recouverte de l'étiquette de la non-intervention avait contribué pour un temps à « l'abaissement de la température internationale ».

« C'était tout ce que nous pouvions faire »

L'ancien ministre de l'Air du gouvernement Léon Blum, Pierre Cot, est catégorique en ce qui concerne l'action à laquelle il a participé. Il s'exprime ainsi (même document, page 274) :

> *« ...J'ai donc aidé de mon mieux les républicains espagnols et j'ai demandé au gouvernement de ne pas les abandonner. Au début de la guerre en Espagne, nous n'avions pas encore les mains liées par la politique de soi-disant non-intervention. J'ai profité de cette liberté, en accord avec le gouvernement Blum, pour envoyer aux républicains espagnols tous les avions dont je pouvais disposer — c'est-à-dire les avions qui n'étaient pas affectés à notre propre armée de l'Air. Ce n'était pas beaucoup, ce n'était pas assez, mais c'était tout ce que nous pouvions faire. Et je reconnais volontiers que, par la suite, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour utiliser les faibles droits que nous nous étions réservés et pour continuer à secourir ceux qui luttaient contre nos adversaires communs, les fascistes italiens et les troupes de Hitler. Si c'est être coupable que d'avoir aidé les républicains espagnols, alors je suis coupable et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pas l'avoir été davantage encore. Je le déclare, j'ai envoyé des avions à l'Espagne républicaine. Je le répète, je regrette de ne pas en avoir envoyé plus. »*

Et voici, combien émouvant, un document plus récent. Il émane de M. Gordon Ordas, président du Conseil des ministres en exil de la République espagnole, qui écrivait, le 8 janvier 1952, à la secrétaire générale de la Société des Amis de Léon Blum :

> *« Nous savons la tragédie de Léon Blum, le politicien, le socialiste et le Français, qui a toujours vu clair dans la question espagnole et qui a toujours voulu agir dans un sens juste et efficace, mais sans jamais obtenir des autres gouvernements démocratiques la même compréhension et la même volonté de servir les intérêts de l'Espagne, de la justice et de la liberté. »*

Suis-je parvenu, par ces quelques rappels, à remettre un peu les choses au point ? Il est toujours très difficile de situer exactement les événements au moment où ils se sont produits et, plus encore, de rendre justice à l'action des hommes. Un souvenir, à ce propos, me revient à l'esprit. Il y a environ deux ans, Pierre Cot était à la tribune et parlait de je ne me rappelle quelle question, lorsque la droite de l'Assemblée le prit violemment à partie, lui reprochant notamment son aide à l'Espagne républicaine vieille de trente ans environ. Le plus acharné des députés de droite reprit le slogan de « fossoyeur de l'aviation » dont il a si injustement et si souvent été gratifié. Pierre Cot riposta. Nous fûmes quelques-uns sur les bancs socialistes à applaudir sa réplique, et cela contrairement à l'usage constant qui veut qu'un socialiste n'approuve jamais un communiste ou un sympathisant communiste, même lorsqu'il a raison (la réciproque est du reste également vraie). C'est alors que nous fûmes pris à partie par les autres « socialistes » présents en séance, plus prêts à faire à tout hasard chorus avec la droite au nom de l'anticommunisme qu'à soutenir un homme d'extrême gauche, et ne se rendant pas compte qu'à travers les années ils condamnaient ainsi Léon Blum, puisque celui que nous applaudissions n'était que le Pierre Cot de l'aide à la République espagnole.

D. M.

MARCHÉ COMMUN

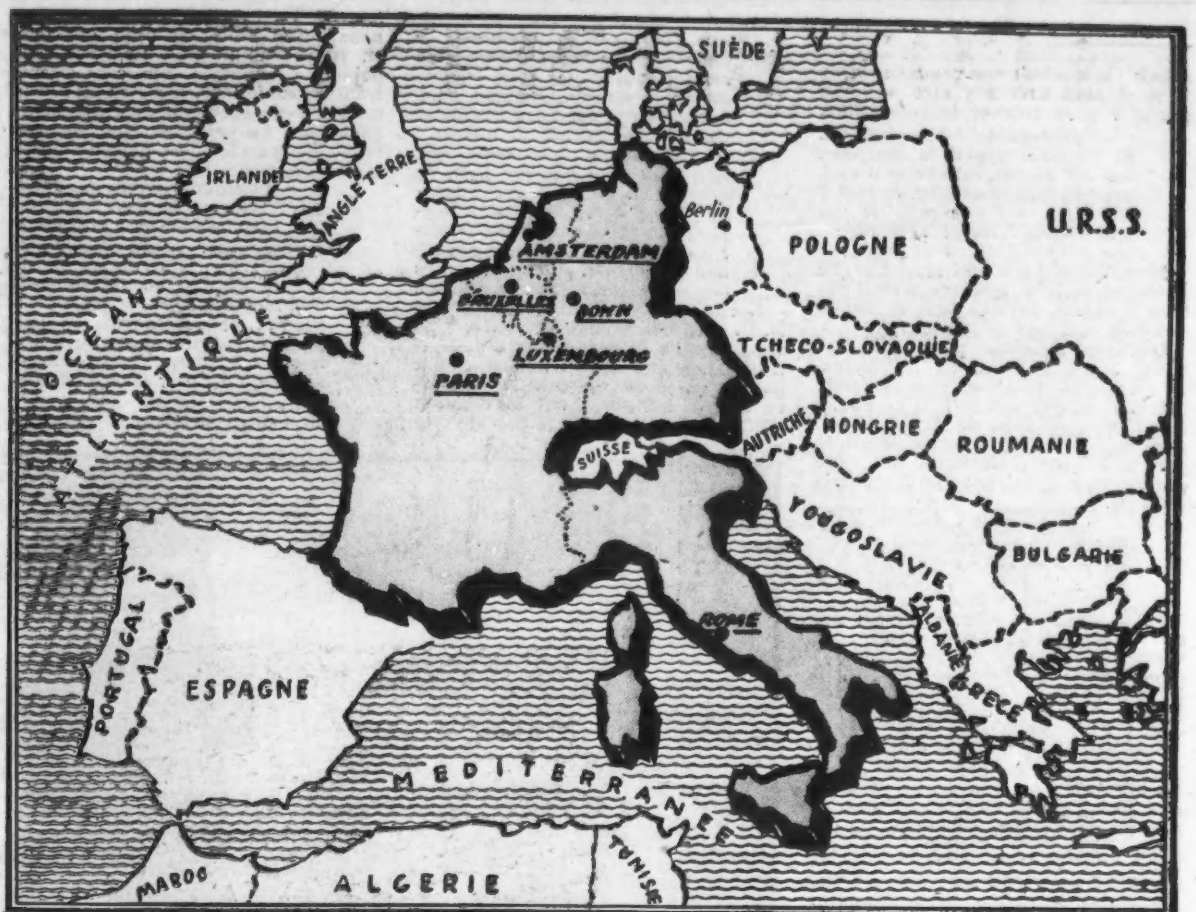
L'histoire de Monsieur B.

● *Le 1er janvier, commencera, pour tous les Français, l'ouverture du « Marché commun ». Notre collaborateur Michel Bosquet a procédé à une enquête complète sur les aspects immédiats de cet événement, et sur ses perspectives. Et d'abord, pratiquement, que va-t-il arriver ?*

M. B. possède au nord de Paris une petite fabrique d'articles en métal. C'est un homme de culture moyenne, l'esprit ouvert et qui sait apprécier « les bons côtés de la vie ». Sa fabrique comprend quelques presses, un atelier de peinture et emploie moins de trente salariés.

Il y a deux ans, quand M. B. s'aperçut que « ces histoires de Marché commun » risquaient de devenir sérieuses, il leva les bras au ciel : on voulait sa ruine, s'exclama-t-il, et celle de la France tout entière. A l'appui de cette opinion, M. B. avança des arguments fort répandus : l'industrie française, affirma-t-il, n'était pas compétitive, elle payait des salaires et des charges sociales plus élevés qu'aucun autre pays d'Europe, son outillage était vétuste, elle était écrasée par le fisc... En un mot, « *on n'est pas de taille à se frotter aux Allemands* ».

Aujourd'hui, M. B. est revenu sur ces opinions. Sans être un chaud partisan de la politique « européenne », il estime que « le Marché commun, ça n'est pas aussi terrible que cela. Il y a des bons côtés ». L'histoire de la conversion de M. B. est instructive.



L'APPLICATION DU MARCHÉ COMMUN

(France, Allemagne, Italie, Benelux)

	1959-1965	1970
DROITS DE DOUANE	● Tous les dix-huit mois, à dater du 1er janvier 1959, les droits de douane seront réduits de 10 % sur chaque produit. EFFET PRATIQUE EN 1959 : Baisse de 1,5 à 3 % sur le prix des produits importés.	Elimination complète des droits de douane.
IMPORTATIONS	● Tous les douze mois, à dater du 1er janvier 1959, la valeur des importations autorisées sera augmentée de 20 % pour chaque catégorie de produits. EFFET PRATIQUE EN 1959 : Négligeable. ● Pour chaque catégorie de produits, importations autorisées égales à au moins 3 % de la production nationale en 1959, 4 % en 1960, 5 % en 1961, 20 % en 1967. EFFET PRATIQUE EN 1959 : L'importation d'automobiles va quadrupler, celle de tissus, vêtements, jouets, porcelaines, articles électro-ménagers va être multipliée. Augmentation d'environ 80 milliards du déficit extérieur.	Fin des restrictions sur les importations non agricoles.
	REPERCUSSIONS POLITIQUES EN 1959 : Pour tenir ses engagements envers les pays du Marché commun, la France rompt ses engagements envers les onze autres pays européens de l'O.E.C.E. D'où mécontentement et menaces de rétorsion de leur part. Suisse et pays scandinaves pourraient suspendre les achats d'automobiles françaises.	Libre circulation des travailleurs et des capitaux ; liberté d'établissement ; libre prestation de services.

« JE SUIS RESTE UN PETIT »

M. B. avait hérité sa fabrique de son père. Il avait, pour ses articles de métal, standardisés par nécessité, une clientèle fidèle. La fabrique marchait bien, tournant, bon an mal an, entre 42 et 45 heures par semaine. Le père de M. B., puis M. B. lui-même pouvaient « mettre de l'argent de côté ». Il y avait dans leur famille des « Suez », des actions nord- et sud-américaines ; depuis la guerre, ils avaient acheté de la terre. « Le jour où ça ira vraiment mal, pensaient-ils, on ferme boutique et on va pêcher à la ligne.»

Jusqu'à ces tout derniers temps, M. B. ne fut jamais effleuré par l'idée que ses bénéfices pourraient servir à l'agrandissement et au rééquipement de sa fabrique :

— *Mon affaire marchait très bien comme elle était,* dit M. B. *Je n'avais aucune raison de me mettre en frais et de me créer des tracas. Et puis, il ne faut pas croire que je suis riche à milliards. Pour acheter du matériel « dernier cri », il aurait fallu que j'emprunte ou que je me transforme en société anonyme. Seulement, l'emprunt bancaire coûte cher et la société anonyme est une source d'embêtement sans fin. Vous n'êtes plus le maître chez vous, vous avez tout de suite des inspecteurs et des contrôleurs pour mettre le nez dans vos factures, pour calculer vos marges et vos charges sociales et pour vous balancer leurs divers impôts sur les sociétés. Alors, je suis resté un petit.*

M. B. reconnaît alors que, comme entreprise familiale, il est imposé au forfait et qu'il y gagne ; qu'il peut acheter et vendre sans facture ; que les salaires qu'il paie à certains de ses ouvriers sont nettement supérieurs à ceux qu'il déclare — toutes choses qui lui seraient impossibles s'il cessait d'être « le maître chez lui ».

— *Si on n'est pas compétitif,* dit M. B., *au fond c'est la faute à l'Etat. Il a toujours été contre les gros et pour les petits. Tout notre système fiscal est fait en sorte que seuls les petits peuvent passer à travers les mailles du filet. Alors je suis resté un petit.*

Et comme je fais remarquer à M. B. que la pression politique des millions de petits patrons et artisans, fort bien représentés à l'Assemblée Nationale, n'est peut-être pas étrangère à cette situation, M. B. répond avec un air entendu :

— *C'était peut-être vrai hier. Mais aujourd'hui, le pouvoir de l'Assemblée...*

La fabrique de M. B. allait son train-train habituel, avec son outillage vieux de 25 ans, légèrement retouché au lendemain de la dernière guerre, lorsqu'il reçut, il y a quelques mois, la visite d'un ami, M. G., sur le point de se rendre en Allemagne. M. G. devait prospecter le marché allemand pour le compte de plusieurs firmes françaises, et il proposa d'offrir, par la même occasion, les produits de M. B. à des fabricants d'outre-Rhin.

— *Moi, vendre en Allemagne,* s'écria M. B., *vous n'y pensez pas. Avec leurs salaires et leur organisation, jamais je ne serai compétitif.*

M. G. n'en emporta pas moins quelques échantillons et les soumit à un fabricant allemand. Celui-ci examina la marchandise et conclut qu'elle était mieux finie que les produits allemands de même type. Il s'enquit du prix, le trouva « un peu cher » et demanda un rabais de 2 %, moyennant quoi il passerait une commande de 20.000 unités. M. G. lui consentit aussitôt ce

→

FIN DU PREMIER TRIMESTRE
OU EN SONT LES ÉTUDES DE VOTRE ENFANT ?
A-t-il des difficultés ?
Doit-il envisager une réorientation ?
Les vacances de Noël vous permettent de consulter avec lui nos différents services :
Documentation scolaire et professionnelle. Examens psycho-pédagogiques. Rééducations (dysorthographie, difficultés dans le raisonnement mathématique, inadaptation scolaire, instabilité).
CENTRE PSYCHO-PÉDAGOGIQUE DE PARIS
6, Avenue Van Dyck - PARIS 8e - MAC 28-15

HOLMES
La classe anglaise et la fantaisie italienne adaptées au bon goût français.
Pour les fêtes de fin d'année, HOLMES vous invite à choisir des costumes et des pardessus dans la collection la plus élégante de Paris
Zone bleue, stationnement facilité
22, AV. VICTOR-HUGO - PARIS - PAS. 57-03

→ rabais : il touchait une commission de 5 % et était prêt à y être « de sa poche » pour enlever la commande.

— *Incroyable !* s'exclama M. B. lorsqu'il apprit la nouvelle. *Les Allemands, m'acheter à moi, petit fabricant de rien du tout ? Vous êtes sûr que ce n'est pas une blague ? Ils peuvent payer, vos clients ?*

M. G. rassura son ami et ajouta que le risque, de toute manière, n'était pas bien grand. B. livra sa série de 20.000 unités et fut payé promptement.

Quelques semaines plus tard, lors d'une nouvelle visite en Allemagne, M. G. se vit proposer une seconde commande pour son ami. Il ne s'agissait plus, cette fois, de 20.000 unités, mais de 500.000, et le rabais demandé, par le fabricant allemand sur cette grande série n'était plus de 2 %, mais de 8 %.

— *Impossible !* déclara M. B. quand son ami lui proposa l'affaire. *Je ne peux pas rogner 8 % sur mon prix de revient ; je travaillerais à perte.*

M. G. qui, sans être un spécialiste de l'organisation, avait acquis des connaissances lors de ses fréquents déplacements à l'étranger, demanda à B. l'autorisation de visiter la fabrique. Il constata que la production pouvait y être rationalisée sans grands frais. Il constata aussi que les chefs d'atelier calculaient les prix de revient et les horaires avec une marge de sécurité considérable : 12 %. La proportion des malfaçons, cependant, ne dépassait jamais 5 %. Bref, les chefs d'atelier réalisaient en fait une production supérieure de 7 % à celle qu'ils déclaraient et se « débrouillaient » pour écouler cet excédent par leurs propres moyens.

« JE COMPRENDS LES RUSSES »

M. B. ne fut pas très surpris lorsqu'il apprit cet état de fait. Sur le conseil de son ami, il se résigna à contrecœur à une organisation plus stricte de sa production, et à quelques modernisations qui relevaient davantage du « truc » que du rééquipement proprement dit. Pour exécuter la commande de 500.000 unités, il dut, pendant un certain temps, doubler ses équipes. Au bout du compte, il se retrouva avec un bénéfice suffisant pour faire exécuter une modernisation importante dans l'un de ses ateliers.

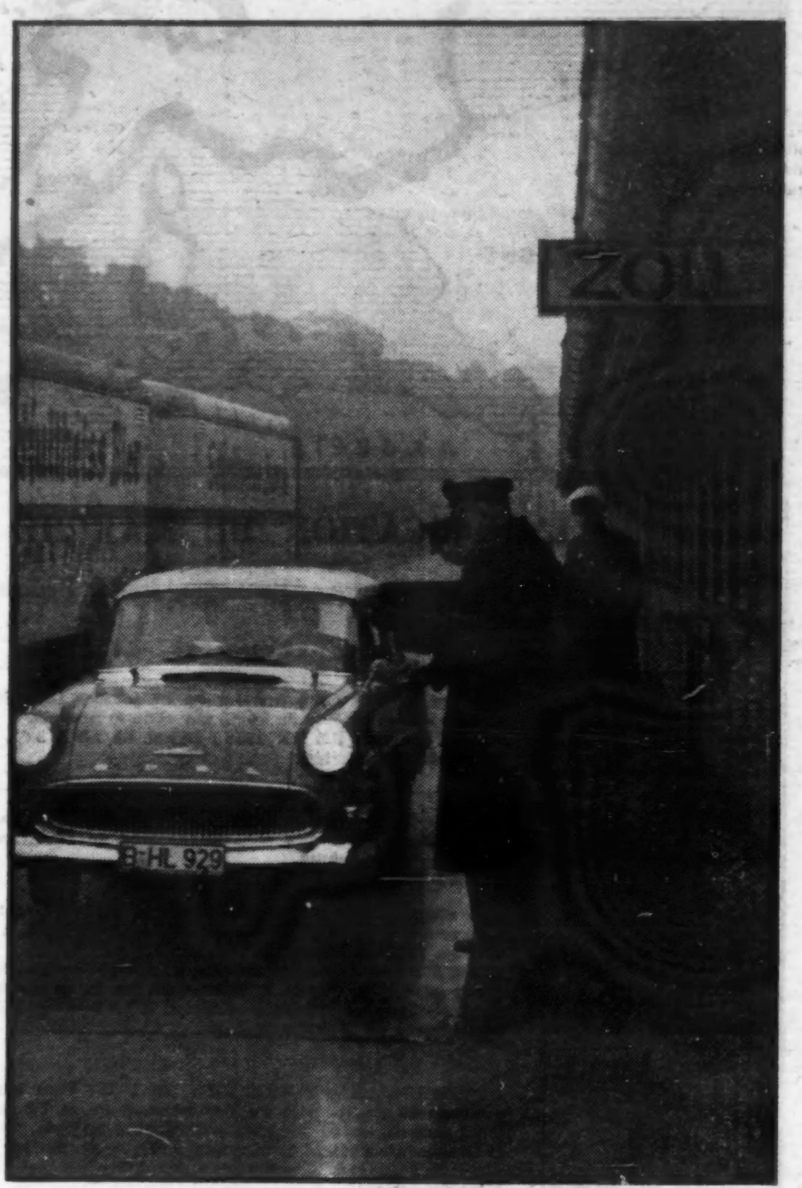
Cette expérience bouleversa les idées de M. B. sur le prix de revient :

— *Je commence à comprendre les Russes*, dit-il. *Au temps de Staline, on disait aux directeurs d'usine :* « Tu vas me produire tant à tel prix. A toi de te débrouiller. Si tu échoues, c'est que tu es un saboteur ». *Cela réussissait la plupart du temps. Je suis à peu près convaincu qu'il ne faut pas calculer ses prix de revient à partir de ses frais de production. Il faut faire l'inverse : se fixer un prix objectif, et organiser la production en conséquence. C'est d'ailleurs ce que viennent de faire plusieurs grosses entreprises : l'une des trois plus grandes biscuiteries de France, par exemple, n'était pas compétitive il y a un an ; les Hollandais produisaient 10 à 20 % moins cher. Aujourd'hui, cette firme peut concurrencer les biscuits hollandais jusqu'en Belgique.*

Peu après avoir accepté la commande allemande de 500.000 unités, M. B. fut invité à rencontrer, en Allemagne du Nord, ses trois concurrents allemands. Il accepta, plein d'appréhensions. « L'industriel allemand » demeurait pour lui une figure redoutable :

— *Je m'étais mis sur mon trente et un*, raconte M. B. *Pensez donc : moi, un pas grand-chose, discuter avec leurs chefs d'entreprise ; quelle mine est-ce que j'aurais ? Pour amortir le choc, j'ai une heure d'avance au rendez-vous ; je veux reconnaître le terrain. J'arrive dans un faubourg, avec des jardins et des terrains vagues. Je me dis : tout de même, leur usine, elle doit bien être quelque part. Je cherche, et qu'est-ce que je trouve ? Une baraque minable, apparemment une ancienne fonderie désaffectée, avec une cheminée croulante. C'est là qu'ils avaient installé leurs machines.*

Les fabricants allemands reçoivent M. B. avec une grande déférence ; ils voient en lui le redoutable industriel français. Visiblement, ils ne se sentent pas capables de soutenir sa concurrence. Ils lui proposent la création d'un cartel : M. B. sera le chef du cartel, puisqu'il tient ses concurrents à sa merci ; ceux-ci lui proposent de fixer d'un commun accord un prix de vente uniforme et de répartir le marché entre eux quatre.



LA DOUANE A LA FRONTIÈRE ALLEMANDE (A. P.)
« Moi, vendre en Allemagne ? Vous n'y pensez pas ! »

M. B. accepte. Il y trouve son avantage. Même si on lui commande demain deux millions d'unités, il ne baissera plus son prix ; il le relèvera peut-être. Il est assuré de son marché en Allemagne et de bénéfices qui équivalent à une rente.

Et en France ? M. B. y est aujourd'hui mieux placé que tous les autres fabricants du même article ; ceux-ci ne se sont pas modernisés, certains travaillent dans des ateliers artisanaux, avec trois ou cinq ouvriers. M. B. reconnaît qu'il pourrait sans peiner « couler » ses concurrents français en faisant, à ses clients français, le même escompte qu'à ses clients allemands. Le prix de vente français de M. B., toutefois, est demeuré invariable. Pourquoi ?

— *Pourquoi se faire des ennemis ?* rétorque M. B. *Je m'en tire très bien comme ça.* « *Vivre et laisser vivre.* » *Si je ruinais mes concurrents, je serais obligé de m'agrandir ; je me retrouverais à la tête d'une grosse boîte compliquée, je deviendrais une espèce de fonctionnaire, de* « manager », *comme disent les Américains, avec des ulcères d'estomac.*

M. B. finit cependant par reconnaître que sa philosophie de la vie n'est peut-être pas le seul fondement de la magnanimité dont il fait preuve à l'égard de ses concurrents non compétitifs : l'existence de ceux-ci « l'arrange un peu ». Grâce à eux, en effet, par le jeu de l'offre et de la demande, le prix de marché des articles produits par M. B. reste supérieur, en France, au prix que M. B. devrait pratiquer s'il était seul en piste.

M. B. se rend-il compte qu'à force de vendre à l'industrie française plus cher qu'à l'industrie allemande, il grève le prix de revient d'autres produits français et les empêche peut-être de devenir compétitifs ?

— *Ce sont des considérations un peu trop compliquées pour moi*, dit M. B. *Je ne suis pas expert, vous savez. Et puis la différence est si petite : quelques francs à peine.*

L'EPOUVANTAIL DE LA CONCURRENCE

En fait, la différence est juste assez petite pour qu'un homme d'affaires allemand qui achèterait les produits de M. B. au prix allemand ne puisse les réexpédier en France avec profit : le prix français de M. B. est, à très peu de chose près, son prix allemand majoré des frais de transport Paris-Francfort retour. Comme, au surplus, le marché français reste la chasse gardée de M. B., aux termes de son entente avec les trois producteurs allemands, M. B. va au-devant du Marché commun avec sérénité.

Les auteurs du traité de Rome ont pourtant prévu cette éventualité : l'article 91 du Traité interdit la pratique de prix spéciaux à l'exportation. Qu'en pense M. B. ?

— *Nous verrons bien*, dit-il. *Jusqu'ici, personne ne m'a encore rien reproché.*

— Mais s'il y a des contrôles ? Si vous êtes contraint de baisser votre prix intérieur de 8 % ?

— *Ce jour-là*, dit M. B., *ce sera le fascisme. Seul un régime totalitaire pourrait instaurer des contrôles partout. Je ne crois pas qu'on en arrivera là. D'ailleurs, si on obligeait tous les industriels français à éliminer leurs concurrents non compétitifs, il y aurait en France des millions de faillites. Il faudra une dictature pour tenir tête à l'espèce de révolte poujadiste qui suivrait.*

Le cas de M. B. demeure particulier à bien des égards. Toutes les entreprises françaises ne peuvent pas, comme la sienne, devenir compétitives grâce à quelques modernisations et réorganisations mineures. Il est des secteurs où la France est déjà compétitive ; il en est d'autres où elle peut le devenir rapidement ; dans certains secteurs enfin, la cherté des prix français tient à des structures si profondes que les entreprises ne pourraient, avec la meilleure volonté du monde, soutenir la concurrence de producteurs étrangers, dans les conditions actuelles du moins (1).

Le cas de M. B. n'en est pas moins instructif : il montre que le Marché commun n'aura sans doute pas tous les effets bénéfiques que certains « technocrates » en attendent. Pour ceux-ci, l'intensification progressive de la concurrence étrangère doit contraindre les industriels français à éliminer ou à absorber les nombreuses petites entreprises marginales qui, dans le textile et dans la mécanique surtout, sont une source constante de prix surélevés. La concurrence internationale doit faire sauter le système de protections et d'ententes intérieures qui paralysent l'essor de l'industrie française et qu'aucun gouvernement n'a pu briser. L'épouvantail de la concurrence étrangère doit imposer au patronat français, du dehors, ce que seule une dictature eût pu obtenir de lui : le rééquipement, la concentration, la liquidation des entreprises archaïques.

TROIS GENERATIONS FRANÇAISES

L'exemple de M. B. montre que ce résultat ne sera pas toujours obtenu. Sans doute, des centaines de regroupements et de fusions d'entreprises ont eu lieu récemment, en prévision du Marché commun. Des centaines de firmes ont mis leurs ressources en commun pour se moderniser et devenir compétitives. Des accords de spécialisation et de recherches communes ont été conclus. De grandes entreprises ont décidé des investissements qu'elles avaient négligés jusqu'ici.

Mais d'autre part, la perspective de la concurrence étrangère a également provoqué la formation de nombreux cartels. Celui de M. B. constitue un cas plutôt exceptionnel. Car la plupart des cartels créés ou projetés ont une structure inverse du sien : ce n'est pas un industriel français qui y domine, mais un industriel étranger. Une importante entreprise de matériel électronique, par exemple, négocie actuellement sa fusion avec une entreprise allemande ; celle-ci détiendra 60 % des actions.

(1) Cet aspect de la question fera l'objet d'un prochain article.

Communiqué.

Pour vos cadeaux, économisez 20 à 30 % en vous adressant au Photo-Radio-Club

VOUS y serez accueillis dans une ambiance jeune par des techniciens dynamiques qui vous traiteront en amis pour vous conseiller, vous guider et vous aider dans votre choix. Vous y trouverez dans un cadre moderne, la meilleure sélection de Paris, qu'il s'agisse de photo, cinéma, radio, télévision, électrophones, magnétophones, etc. Vous pourrez comparer les plus grandes marques, toutes offertes avec des remises très importantes sur les prix catalogues, des remises réelles sur les vrais prix de vente, d'un minimum de 20 % et allant parfois jusqu'à 30 %.

Profitez donc de vos achats Cadeaux pour faire connaissance avec le PHOTO-RADIO-CLUB. Et demain vous vous féliciterez d'appartenir à la grande famille de ce Club vraiment pas comme les autres.

PHOTO-RADIO-CLUB - 6, boulevard de Sébastopol. TUR. 38-70 (métro Châtelet).

BEREL
tailleur chemisier
HABILLE L'HOMME MODERNE
VETEMENTS DE CLASSE
12, rue de Sèvres - PARIS

FORUM

PLUS DE POLITIQUE !

par JEAN-MARIE DOMENACH

J.-M. DOMENACH

DONC il n'y a plus ni gauche ni droite. M. Soustelle l'a dit, on a voté « national ». A l'exception de quelques communistes, il n'y a plus que des Français en France. De fait, une grande partie des électeurs, écœurés par l'impuissante confusion de la Quatrième République, ont cru de bonne foi, en sacrifiant la politique à un gaullisme passionnel, éliminer la cause de nos malheurs. Depuis lors, la parole est aux « techniciens ». Le Général, lui, rend des « arbitrages ».

Autant qu'on puisse savoir — car il devient aussi difficile d'être renseigné sur les affaires de la France que sur celles de la Mongolie extérieure — un « arbitrage » vient d'être rendu entre les idées de M. Pinay et celles de M. Chalandon. Une telle décision retentira sur le salaire et le niveau de vie de plsieurs millions de travailleurs salariés. Leur espèce, il est vrai, n'est pas représentée dans ce gouvernement et ne l'est guère dans la nouvelle Assemblée, qui comprend sept ouvriers contre quarante-six chefs d'entreprise. Mais si l'on ne pouvait les consulter, on pouvait au moins les avertir. Une fois de plus, l'option financière s'est faite dans la nuit, et si l'on se rappelle celle qui suivit la Libération, il n'y a pas lieu d'être rassuré.

Arbitrage national ? En réalité, c'est entre deux secteurs de possédants que le général de Gaulle a décidé : celui qu'incarne M. Pinay et celui que soutient M. Chalandon — la petite entreprise à la gestion « orthodoxe » et la finance moderne qui ne craint pas d'escompter l'avenir. Ainsi le monarque laisse croire qu'il arbitre entre les grandes forces de la nation, alors qu'il ne fait qu'avantager l'un ou l'autre des clans qui se disputent les faveurs de la classe dirigeante.

En substituant une magistrature technique à la discussion et à l'élaboration démocratique des solutions nationales, on affirme abattre les cloisons qui séparaient les Français : « Les intérêts particuliers se confondent toujours avec l'intérêt national. » Cette sottise est du colonel Rémy, présentant un candidat U.N.R. ; elle livre la clé de la mystification.

Précisément, l'intérêt national doit être conquis contre certains intérêts particuliers, minoritaires mais dominants. La politique n'est pas un verdict qui, d'en haut, tranche entre les parties, c'est une lutte incessante pour faire prédominer à tous les échelons l'intérêt du plus grand nombre sur les appétits de quelques-uns, l'avenir d'un pays sur des privilèges que l'histoire a périmés.

Comme la stratégie, la politique est un art tout d'application. Elle ne se juge pas à la beauté du geste, à la sonorité du mot, mais à la profondeur des changements qu'elle entraîne dans la vie concrète d'un peuple. Chaque fois qu'un musulman se trouve devant un policier, chaque fois qu'un ouvrier se trouve devant un patron, leur rapport est aussi un rapport politique, et c'est dans ces milliers d'arbitrages personnels que s'éprouve la vérité des intentions d'un gouvernement : entre le fort et le faible, entre le riche et le pauvre, on sait tout de suite de quel côté a penché le pouvoir.

LA technocratie autoritaire fait autant de politique que la démocratie, mais elle s'en cache. Les affaires de tous deviennent la chasse gardée de quelques-uns. Le citoyen doit subir : on ne lui demande pas son avis et, s'il le donne, c'est-à-dire s'il se comporte en citoyen et non en sujet, on le renvoie, d'un mot sec, à la cuisine.

Tel est le sens du dernier arbitrage que le général de Gaulle a signifié au président de l'U.N.E.F. « Il appartient à mon gouvernement d'apprécier l'ensemble et d'en discuter (...). Les manifestations auxquelles se livrent les étudiants sont peut-être de nature à leur donner à eux-mêmes le change sur ce qui est souhaitable par rapport à ce qui est possible. Mais cela ne contribue en rien à la solution du problème. »

On comprendrait ce ton, s'adressant aux betteraviers ou aux bouilleurs de cru. Mais les étudiants ne présentaient pas une revendication particulière, corporative : leur mouvement visait la situation de l'Université, c'est-à-dire l'avenir de la France, sa grandeur réelle. La réponse qui leur est faite nous atteint tous : c'est comme si plus personne n'avait le droit de penser au-delà de ses limites professionnelles et de s'inquiéter des exigences de l'intérêt national ; c'est comme s'il ne devait plus rester dans ce pays, pour parler politique, qu'un monarque éclairé régnant sur une masse d'égoïstes et d'imbéciles.

Entre le souhaitable et le possible, la politique choisit à tout moment en déterminant d'abord le nécessaire. Prétendre en même temps mener la guerre en Algérie, porter celle-ci au niveau de la métropole, construire des bombes atomiques, équiper la communauté, et, pour couronner le tout, refuser à l'Université les crédits indispensables aussi bien à la recherche atomique qu'à l'assistance technique et au rayonnement de la France à l'étranger, ce n'est pas un arbitrage, c'est le refus de choisir ; ce n'est pas l'énoncé du possible, c'est la fuite dans l'impossible. Nous sommes débarrassés d'une politique incohérente. Qui la regrettera ? Malheureusement, il n'y a plus de politique du tout.

LA légende raconte qu'un fédéré frappa un jour à la porte d'un appartement afin d'y perquisitionner : « Vous vous trompez sûrement, dit le bourgeois. Moi, je ne fais pas de politique. — Justement, c'est le pire ! » répliqua le Communard, et il lui plongea sa baïonnette dans le ventre.

Refuser la politique, c'est refuser également la solidarité sociale et sa responsabilité propre, c'est abandonner les autres, mais c'est aussi s'abandonner soi-même, se livrer et livrer les autres au mépris et à l'arbitraire. On ne s'évade pas de la politique. Un peuple n'a le choix qu'entre la participation consciente à une politique qu'il contribue à élaborer et la participation forcée que le pouvoir lui imposera.

Souvent aussi, la perspective du Marché commun, au lieu d'inciter des capitaux français à s'investir dans les branches les plus modernes, les en a découragés : le temps allait manquer pour créer une industrie neuve; c'est la filiale d'une firme étrangère qui s'installe en France et y fabrique sous licence des produits mis au point par des techniciens étrangers.

Pendant trois générations, la bourgeoisie française a investi à l'étranger une part substantielle de ses bénéfices. A la veille de la première guerre mondiale déjà, les capitaux français qui avaient émigré vers les Amériques, la Russie, l'Australie, etc., représentaient un multiple du revenu national de la France. Pendant l'entre-deux-guerres, cette fuite des capitaux s'est poursuivie : comme s'ils doutaient de l'avenir de la France, des possédants recherchaient ailleurs des bénéfices faciles et négligeaient le développement des forces productives françaises. L'étranger, depuis, leur a rendu la monnaie de leur pièce : sous-équipée dans de nombreux secteurs, la France est devenue (et le risque de devenir toujours plus) un débouché pour des produits étrangers, une source de profits pour des capitaux étrangers.

La partie, bien sûr, est loin d'être perdue. Dans plusieurs secteurs, l'industrie française est à la tête du progrès mondial. Dans d'autres, il lui reste une dizaine d'années pour remonter son retard. Mais durant ces années intermédiaires, qui verront la concurrence étrangère s'intensifier, les pays voisins ne chômeront pas, eux non plus. La France devra aller plus vite qu'eux. La majorité du patronat en a pris conscience. Mais la politique déflationniste de M. Pinay ne leur facilite pas la tâche.

MICHEL BOSQUET.

Prochain article :
La France dans la course

LOUEZ VOS ETOLES VISON
SAUVAGE - PASTEL - SAPHIR - RANCH
Aussi toutes FOURRURES
Mariages, galas : sans caution
Ets LAUDE - 1, rue de Paradis
PRO. 30-00 - 96-31

ALGÉRIE

Ce colonel est un Monsieur

● ***Jean Daniel, en reportage à Alger, a été autorisé par l'état-major à partager, pendant une semaine, la vie en campagne de l'unité militaire commandée par le colonel X... dans le secteur Hodna-ouest. Voici le récit qu'il nous envoie.***

« L'*ALGERIE pays chaud !* », s'exclame le capitaine tandis qu'un vent glacial s'engouffre dans la jeep ouverte. Nous sommes sur une piste récente que les pluies torrentielles ont rendue à peine praticable. On avance lentement dans de véritables lacs de boue. A chaque tournant c'est le dérapage et la jeep marche de biais presque sans contrôle. Deux gros camions se sont embourbés ; on salue au passage les chauffeurs qui attendent, transis, le dépannage. Nous avons mis des bottes, des manteaux, des kachabias : mais le vent pénètre comme si nous étions nus. Et toutes les couvertures sont humides. Comment peuvent-ils se battre les uns et les autres dans un tel pays par un tel climat ?

A Alger il faisait doux.

Nous sommes dans le département de Sétif, arrondissement de Bordj-bou-Arreridj (B.B.A., comme on dit ici). Pour les militaires c'est le « secteur Hodna-ouest ». 300 kilomètres à peine de la capitale et pourtant à chacun cela paraît le bout du monde. C'est que presque tous les limites de ce secteur sont montagneuses. Au nord, les extraordinaires chaînes des Bibans (« *dantesques* » dit le colonel), au sud le Hodna; à l'est, la petite Kabylie. Et d'abord il faut y arriver ; c'est-à-dire passer notamment par les gorges de Palestro, les forêts de Mansourah, la vallée étranglée des Portes de Fer : autant de lieux dont les noms jalonnent l'histoire de la rébellion, celle aussi de l'Algérie.

Si vous ouvrez un guide, vous y apprendrez que « *le relief tourmenté et grandiose de cette région abrite facilement des montagnards intraitables* ». Les Turcs eux-mêmes, lorsqu'ils se sont résignés à emprunter cette voie, ont accepté de payer un important droit de passage aux tribus « *dont les villages collent aux pitons comme une croûte sur un genou* » (encore une expression du colonel).

Pour les faits récents, rappelons-nous Melouza et la tragique embuscade contre le peloton du lieutenant Dubost.

NOUS SOUFFLONS UN PEU

La jeep a atteint un petit chemin empierré : lorsque nous sommes au sommet d'un piton, on voit au loin une crête droite et lumineuse émerger de la couverture de brouillard. A la première étape où nous soufflons un peu, je m'entretiens avec trois fellagha ralliés. L'un d'entre eux est presque un vieillard. Il a combattu pendant trois ans dans les rangs du F.L.N. Il a massacré des paysans musulmans. L'officier dit :

> « *Cet homme a fait 60 kilomètres en une seule nuit pour nous rejoindre. C'est un guide incomparable. Il a le jarret et l'œil. Il décèle une présence sur une colline à 6 kilomètres.* »

Le second, un jeune, rit de toutes ses dents. Il rappelle, car il s'est rallié avant le vieillard, qu'il a cerné la maison de ce dernier et a tiré sur lui. Il a tiré aussi sur le colonel dont les galons métalliques brillaient de loin au soleil et il s'est beaucoup amusé à le lui raconter.

Le troisième, jeune aussi. Pourquoi s'est-il rallié ? Parce qu'il en avait assez pour des questions personnelles. Est-ce qu'il y a beaucoup de partisans du F.L.N. dans son village ? Bien sûr, sans eux comment les maquisards pourraient-ils vivre ? Pourquoi ces fellagha sont-ils des partisans ? Parce qu'ils ont peur, parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement, et parce qu'aussi on sait leur parler.

Que leur dit-on? Eh bien, des choses justes, affirme le rallié, à voix haute, devant les officiers. Par exemple que le caïd les pressurait et qu'il s'enrichissait sur leur dos... Pour une demande concernant un voyage en France (toute la région vit sur les mandats envoyés par les ouvriers algériens de la métropole), il fallait donner une commission au caïd ; pour les assurances sociales, pour un accident, pour écrire une lettre à l'administration, bref pour n'importe quelle démarche il faut toujours donner une commission au caïd.

Je fais remarquer que maintenant il n'y a plus de caïds et que les paysans peuvent passer par l'officier S.A.S. Il répond :

> « *C'est vrai, mais tout le monde ne le fait pas. Moi, je le fais et je passe par le lieutenant. Mais quand je le dis autour de moi, on me croit difficilement, puisque c'est notre caïd qui vient d'être élu député...* »

BATAILLE CONTRE UNE « KATIBA »

Lorsque je reparle à la popote des officiers de cette histoire, la discussion s'ouvre. Tout le monde est hostile aux élections. Tout le monde était hostile aux listes ainsi dressées. Tout le monde demeure hostile aux caïds. Un lieutenant dit :

> « *On peut supprimer la fonction sans supprimer les hommes. Un ancien caïd peut très bien se tranformer.* »

Les autres doutent. En tout cas c'est l'occasion de parler de la sous-administration du pays.

> « *Ces Musulmans n'avaient jamais vu un Français avant nous* », dit l'un.
>
> « *Si*, corrige un autre, *ils avaient vu le percepteur* ».

Pas d'école, pas de travail, pas de route pour aller au village. Pourtant une belle race, dure, résistante, adroite et sèche. On les voit dévaler les pentes, pieds nus, dans la boue gelée, plus rapides que les chèvres malingres de ce pays ingrat. Soudain, les officiers parlent entre eux, comme si je n'étais pas là. La passion qu'ils montrent pour ce qu'ils font est extraordinaire.

La veille, ils étaient de l'autre côté de la montagne. En opération. Sur renseignements d'un paysan, ils ont opéré un « bouclage ». Lorsque la katiba (bataillon fellagha) a été « levée », l'artillerie et l'aviation sont intervenues. Il y a eu 30 morts, dont 10 fusils abandonnés : car « ils n'ont en général le temps de récupérer que les deux tiers de leurs armes ». Mais une cache a été découverte : deux mitrailleuses, sept fusils-mitrailleurs, un mortier, c'est-à-dire exactement l'armement d'une katiba. Les officiers qui parlent n'ont pour l'adversaire ni haine ni mépris. Depuis le temps qu'ils vivent presque en compagnie des bataillons du chef rebelle Sahnoune Abdelkader, ils ont fini par connaître une sorte d'intimité. Ils disent simplement :

> « *Les renseignements sont beaucoup plus nombreux. La situation s'est retournée, surtout depuis que nous avons des ralliés et des auxiliaires qui connaissent la montagne aussi bien que les fellagha. Le prisonnier de la veille devient le meilleur des alliés, le plus habile dépisteur, parfois le plus farouche tueur. Le F.L.N. évite partout l'accrochage. Il a davantage d'armes automatiques que l'an dernier, mais beaucoup moins de munitions. Ses tireurs sont excellents et surtout ils sont infatigables. Mais les populations en ont marre.* »
>
> « *Oui*, opine un sous-lieutenant, *caïd ou pas caïd, les populations commencent à vomir le « felloun ».*
>
> « *Elles nous vomissent aussi* », dit un autre.
>
> « *Peut-être* », convient le sous-lieutenant.

LE « PEIGNE FIN »

Nous avons repris la piste. Au P.C. de l'escadron où nous arrivons trempés, toutes les tentes, tous les mâts ont été arrachés par la tempête. Le capitaine a une petite chambre éventée dans une baraque où nous essayons de nous sécher, tandis qu'il pose à son jeune adjoint les questions qui résument la vie du camp. Ces questions ne sont pas opérationnelles.

Est-ce que la piste est terminée jusqu'au village ? Les habitants du douar voisin, réticents, sont-ils venus faire soigner leurs enfants à l'infirmerie de l'escadron ? A-t-on les camions pour les conduire à l'école ?

Juchés sur ce piton, une centaine de rappelés font de la « présence ». Mais avec le colonel du secteur, cette présence est active. Les douars doivent recourir aux escadrons pour tous leurs besoins : c'est un principe. Jusqu'au jour où d'elles-mêmes les populations auront l'idée de « *demander protection* ». Ce jour-là les tribus seront regroupées près des postes militaires. Un maire sera désigné parmi les chefs de ces tribus. On leur donnera suffisamment de facilités pour former une section d'autodéfense, puis on construira des routes, une école, une infirmerie. On prendra de vitesse le F.L.N. pour démontrer suffisamment aux populations que leur intérêt est le ralliement à la France. « Lorque l'école marche, c'est gagné ».

Dans le secteur il y a bien eu de grandes opérations, dites « peigne fin », avec arrestation de milliers de suspects, interrogatoires dans des centres de triage, etc. Le terrorisme a cessé alors dans les villes. Mais faire du « peigne fin » dans ces montagnes est naturellement impossible. Et d'ailleurs les organisations secrètes se reconstituent un ou deux mois après. La seule méthode est donc l'isolement des rebelles par le regroupement des populations sur lesquelles ils vivaient. Le processus du regroupement est alors mené avec anxiété et précipitation : il est une suite de paris. A qui faut-il donner des fusils ? A qui faut-il faire confiance ?

Tandis que la tournée se poursuit, je rencontre des centaines et des centaines d'enfants, plus d'enfants que je n'en avais jamais vu, entre six et douze ans, rusés, rieurs. Ils sont rassemblés pour une classe de fortune où un instituteur s'émerveille de leur avidité à apprendre. L'instituteur est un « rappelé ». Sa vie n'est pas drôle. Elle est belle. Je lui ai parlé longuement. Quel que soit l'avenir de l'Algérie, je souhaite qu'il se trouve pendant longtemps des hommes pour prendre en main et de cette façon désintéressée et effacée le sort des gosses algériens. Il m'a dit :

> « *Depuis que les parents ont compris que je ne voulais rien apprendre à leurs enfants qu'à lire, à écrire et à compter, ce sont eux qui me les conduisent. Certains m'apportent des cadeaux : je ne suis pas sûr que ce soient les moins nationalistes. Et maintenant ils sont trop, il n'y a pas assez de place et surtout pas assez d'instituteurs. Vous pensez, il n'y a pas de volontaires pour un exil pareil.* »

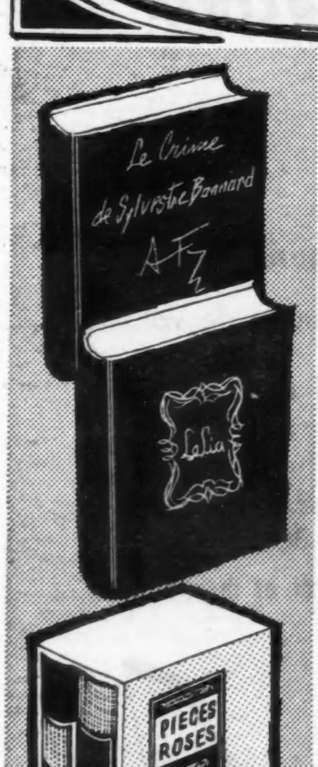
« JE NE REPRESENTE RIEN »

Il est temps de repartir et, toujours dans la tempête, nous parvenons à Zemorah, un village arabe où l'on appelle les maquisards « les Kabyles ». C'est un village de commerçants opportunistes et affables. A Zemorah, le nouveau maire musulman n'est cependant ni obséquieux ni servile. L'officier S.A.S., un jeune normalien, agrégé des Sciences, me laisse seul avec lui. J'apprends que son prédécesseur, président de la délégation spéciale, désigné par la loi-cadre de M. Lacoste, a été égorgé par le F.L.N. Deux autres musulmans qui étaient prêts à coopérer ont subi le même sort. Lui, parle avec gravité. Il me dit tout de suite :

> « *Je ne représente rien, les députés ne sont rien. Si une paix arrive, elle sera le fruit d'une discussion avec le F.L.N. Moi, je ne me bats pas*, ajoute-t-il avec ironie. *Pourquoi discuterait-on avec moi ?* »

A l'un de ses adjoints je demande,

de grands textes
de magnifiques reliures
de vrais cadeaux



ANATOLE FRANCE
LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD
LE LIVRE DE MON AMI
relié pleine soie 2.290 Frs

HERMAN WOUK
OURAGAN SUR LE CAINE
2267 Frs

C.S. COON
HISTOIRE DE L'HOMME
2200 Frs

MARY O'HARA
LE FILS DE FLICKA
MON AMIE FLICKA
L'HERBE VERTE DU WYOMING
1387 Frs chaque vol.

GEORGE SAND
LELIA
Préface d'André Maurois
texte de l'édition introuvable de 1833
1695 Frs

LE JOURNAL D'ANNE FRANK
1387 Frs

ERNST WIECHERT
MISSA SINE NOMINE
1415 Frs

A. DUMAS FILS
LA DAME AUX CAMELIAS
1680 Frs

JEAN ANOUILH
PIECES ROSES
PIECES NOIRES
2 vol. reliés pleine soie 2774 Frs

MICHEL DE SAINT-PIERRE
LES ECRIVAINS
1400 Frs

EUGENE LE ROY
JACQUOU LE CROQUANT
1695 Frs

MARC CHAGALL
L'ŒUVRE GRAVÉ
3800 Frs

NINO FRANK
MONTMARTRE
ou les enfants de la folie
9 gouaches originales de P. MAC ORLAN
1895 Frs

CALMANN-LÉVY

(Reporters Associés.)

UNE OPÉRATION EN ZONE INTERDITE
« Deux jours après, en captant Radio-Luxembourg, par hasard... »

en lui faisant part de mon expérience récente, pourquoi les populations paraissent se rallier. Est-ce que le F.L.N. est en baisse ? Il répond qu'il ne peut pas exactement le dire, mais que les maquisards ont laissé faire des égorgements dans plusieurs mechtas et que décidément les lois du maquis sont trop dures. Un ouvrier qui revient de France doit immédiatement verser 20.000 francs ; les familles misérables doivent fournir sur-le-champ, en pleine nuit, des plats chauds ; dans les mechtas on réquisitionne, on mobilise, on enlève. Avant, les Français faisaient la même chose, lorsque, toutefois, il leur arrivait de venir jusqu'ici. Aujourd'hui ce n'est plus le cas.

« Malgré tout, continue-t-il, *si on veut la paix, il faudra bien la faire avec les gens qui se battent. »*

Et le maire m'explique tout ce qu'il demande pour sa commune. Et pour justifier sa coopération, il en a un besoin urgent. Ainsi, les populations encadrées et regroupées ont-elles éliminé provisoirement le F.L.N., mais un autre problème recommence avec elles. Elles sont récupérées par le F.L.N., si un seul des rouages de cet immense mécanisme mis en branle par l'armée française marche mal.

Il n'y a, en fait, que les anciennes victimes du F.L.N. pour être les défenseurs des positions françaises, quoi qu'il arrive, mais il est juste d'observer que le nombre de ses victimes est presque égal à celui des combattants de l'A.L.N.

RETOUR VERS BORDJ

Le maire a demandé une école. Aujourd'hui encore c'est l'armée qui est dans l'école, construite comme un monastère sur un ancien fort turc qui domine une vallée où les taches des maisons parsèment de lumière un sombre paysage. La zone interdite commence à deux kilomètres de là, sur l'autre versant de cette montagne. Le colonel du secteur n'aime pas les zones interdites, et il professe à l'égard de l'école une foi apostolique. Il est en train de faire évacuer l'école et on y fera classe dès qu'un instituteur arrivera. Les deux escadrons iront de l'autre côté de la montagne.

Il faudra attendre cependant avant de provoquer un regroupement : les crédits ne sont pas ouverts. Or, il faut des sommes considérables.

« Vous comprenez, me dit un commandant, *il faut tout faire en même temps ou rien du tout et pour cela il faut que tous les Services de l'Etat marchent de pair. Sans les Ponts et Chaussées et sans l'Education Nationale, l'armée n'est rien. Si nous sommes incapables de faire une route, d'amener l'eau et de faire la classe, une opération militaire ne sert à rien. Or, ici, c'est nous qui faisons les pistes et fournissons des instituteurs. D'ailleurs il faut le dire, en passant, il y a deux Services d'Etat qui marchent admirablement, c'est l'Electricité de France et la S.N.C.F. Aussitôt qu'il survient un incident sur une ligne de chemin de fer où que celle-ci soit placée, elle est immédiatement réparée. En dehors de ces deux Services, nous n'avons que des difficultés, et c'est pourquoi si on réduit nos effectifs, alors qu'il faudrait les doubler, si on diminue nos crédits, alors qu'ils sont nettement insuffisants, c'en sera fini de cet immense travail de longue patience... »*

La nuit tombe et nous sommes forcés de rentrer à Bordj-bou-Arreridj. C'est l'heure où chacun des militaires, même les plus habitués à circuler sur ces pistes, ne peut s'empêcher d'éprouver une certaine inquiétude. A cette heure, récemment, un médecin commandant et le curé de Lambeze ont été abattus. Au bout de deux heures, nous parvenons à la sous-préfecture.

DINER AVEC LES OFFICIERS

Le soir, nous dinons avec les officiers en présence du colonel. Je leur dis que je trouve leur façon d'appréhender les problèmes juste et sympathique, à l'intérieur du cadre où ils ont mission de se placer. Je les remercie, sachant quelle thèse je défends, de leur absence de prévention. Mais je les surprends : au fond du bled, ils ont eu d'autres soucis. La plupart d'entre eux n'ont pas quitté le secteur et ne connaissent ni Alger ni Sétif. Le 13 mai est bien un jour mémorable au régiment, mais c'est parce que ce jour-là ils ont écrasé pour la première fois une katiba tout entière. Le mouvement d'Alger ? Ils l'ont appris en opération deux jours après, en captant Radio-Luxembourg, par hasard. Le Comité de Salut Public, à leur retour d'opération, a voulu prendre d'assaut la mairie de Bordj, mais le colonel les a prévenus que les C.R.S. tireraient et les hommes du Comité se sont abstenus.

La même chose a eu lieu à Sétif avec le général Gangouet. Pour tous ces hommes, qui sont devenus des amis après la quatrième journée passée en leur compagnie, il n'y a qu'un seul problème : ils ont tout fait pour que les populations musulmanes viennent à eux, et ils se demandent s'ils sont en mesure de faire face aux responsabilités qu'ils ont prises.

Au début, ils ont agi par tactique, la guerre d'Algérie étant devenue la bataille pour la conquête des populations. Mais ils ont vite fait de donner un contenu humain à leur tactique et maintenant, lorsqu'ils parlent de leurs difficultés, ils évoquent des visages de musulmans auxquels ils se sont intéressés personnellement. Quoi qu'ils disent et fassent, ils se limitent à leur secteur. Je n'ai pu obtenir aucune conclusion générale, aucune extrapolation.

Dans ce secteur où il y a un Européen pour dix Musulmans, toutes les questions dont on se préoccupe à Alger leur font hausser les épaules. Ils ne comprennent pas.

S'IL DONNAIT LE FEU VERT...

Lorsque le colonel m'a demandé de faire devant lui la synthèse de mes impressions, je lui ai tout d'abord dit, au risque de le choquer, qu'il me semblait que dans son secteur on avait lu deux livres, celui de Servan-Schreiber et celui du colonel Barberot, et qu'ils s'étaient ingéniés à répondre par les faits. Je lui ai ensuite dit qu'à mon avis, cela était devenu, pour eux, une question d'hommes, de crédits, de coordination — et d'isolement de l'Algérie. Et je lui ai demandé, à mon tour :

« A supposer que vous ayez tout cela, en attendant les richesses sahariennes, sur quoi comptez-vous déboucher ? »

Il m'a répondu :

« Il faudrait aussitôt abandonner le paternalisme, fuir la tentation des « Bureaux arabes » de 1850 et faire l'impossible pour arriver très vite à l'autoadministration, aux élites techniques musulmanes.

— A l'échelle du pays, dis-je, *c'est l'autonomie ?*

— C'est sans doute le souhait du général de Gaulle qui se refuse, lui, à parler d'intégration. Il a raison : le F.L.N. aurait pu nous fournir dès maintenant les élites de l'Algérie nouvelle, s'il avait accepté l'invitation à la paix des braves. Après la conférence de presse, nous avons essayé de prendre des contacts. A Sétif, patrie de Ferhat Abbas, si ce dernier avait donné le feu vert, nous aurions eu de jeunes intellectuels qui sont en réalité prêts à une vraie reconversion. »

LES GORGES DE PALESTRO

Au fond, sans le savoir, ce que ces hommes voudraient faire dans ce secteur, c'est la révolution même du F.L.N. Ils veulent montrer aux populations et aux élites que cette révolution ne peut se faire « qu'avec la France ». Pour le moment, les élites boudent. Les masses, elles, leur sont reconnaissantes, humainement, mais elles sont politiquement attentistes.

Je leur dis à tous combien leur secteur est particulier. J'ai vu le maire, j'ai vu le sous-préfet, j'ai vu certaines notabilités musulmanes et certaines personnalités nationalistes; tous m'ont renvoyé au colonel... On dit de lui : « *C'est un monsieur.* »

J'ai promis de ne pas m'étendre sur sa personnalité. Ce que je peux écrire néanmoins, c'est que je n'ai jamais été aussi rassuré d'être et Algérien et Français, que pendant ce séjour dans son secteur.

Au retour vers Alger, la guerre ne se faisait pas oublier. Dans les gorges de Palestro une opération déclenchée faisait fuir les montagnards. L'un d'entre eux était atteint, que j'ai vu lentement expirer près de moi. Il avait le visage ensanglanté, il était atteint à la jambe et au ventre. Il demandait à boire.

Nous avons rejoint Alger où il faisait doux. Les querelles politiques recommençaient.

JEAN DANIEL.

EST 1740
BOOTH'S
High & Dry
London GIN

Distillé et mis en bouteille en Angleterre

Cent mille cadeaux
cent mille possibilités
de faire plaisir à un homme...
un choix étourdissant de cravates, tous les mouchoirs de l'homme élégant, de confortables écharpes de laine et de soie, les plus belles chemises, d'impeccables robes de chambre, etc...
100.000 CHEMISES
PARIS : 13, Bd des Italiens - 126, rue de Rivoli - 44 bis, Bd Saint-Michel - 66, rue de Passy - 69-71, rue Lafayette - 55, rue de Rennes - 107 Bd Sébastopol - 79, Fg du Temple - 29, rue des Batignolles - 25, rue du Commerce - 26, rue Louis-Blanc
LILLE - BORDEAUX - MARSEILLE - CHATEAUROUX

PRÉSIDENCE

Candidat pour l'honneur

A la dernière minute une candidature inattendue à la présidence de la République a été déposée. Celle du doyen honoraire de la Faculté des Sciences : Albert Chatelet. Jean Cau est allé rendre visite au candidat.

CE n'est pas un couloir : c'est une longue tranchée creusée dans une montagne de livres. Une porte vitrée qui s'ouvre sur un fabuleux désordre de papiers, de dossiers, de cartons, de livres : c'est le bureau. Au mur, encadrée, une planche d'idéogrammes chinois dont la beauté secrète reste algébrique.

Derrière la table, un homme est assis. La carrure, les mains, la tête, sont d'un colosse. Le visage est mangé par une maigre barbe et par une épaisse moustache blanche; les traits sont lourds, sculptés dans un bois qui aurait ébréché le ciseau du sculpteur ; hirsutes, les cheveux grisonnent. Mais il y a le regard derrière les lunettes : très doux, très bon, très vif et nourri d'une intelligence qui éclaire les traits et ramène soudain ce colosse aux dimensions du plus humain des hommes. Au centre atomique de Saclay, dont il est le conseiller (c'est là un de ses titres parmi vingt autres), les jeunes savants et techniciens appellent familièrement ce vieil homme, qu'ils respectent et admirent, « le Mérovingien »... Son nom est Albert Chatelet. Son titre le plus courant : doyen de la Faculté des Sciences de l'Université de Paris.

UN MATHEMATICIEN

— *Vous êtes donc candidat à la présidence de la République, monsieur le Doyen ?*

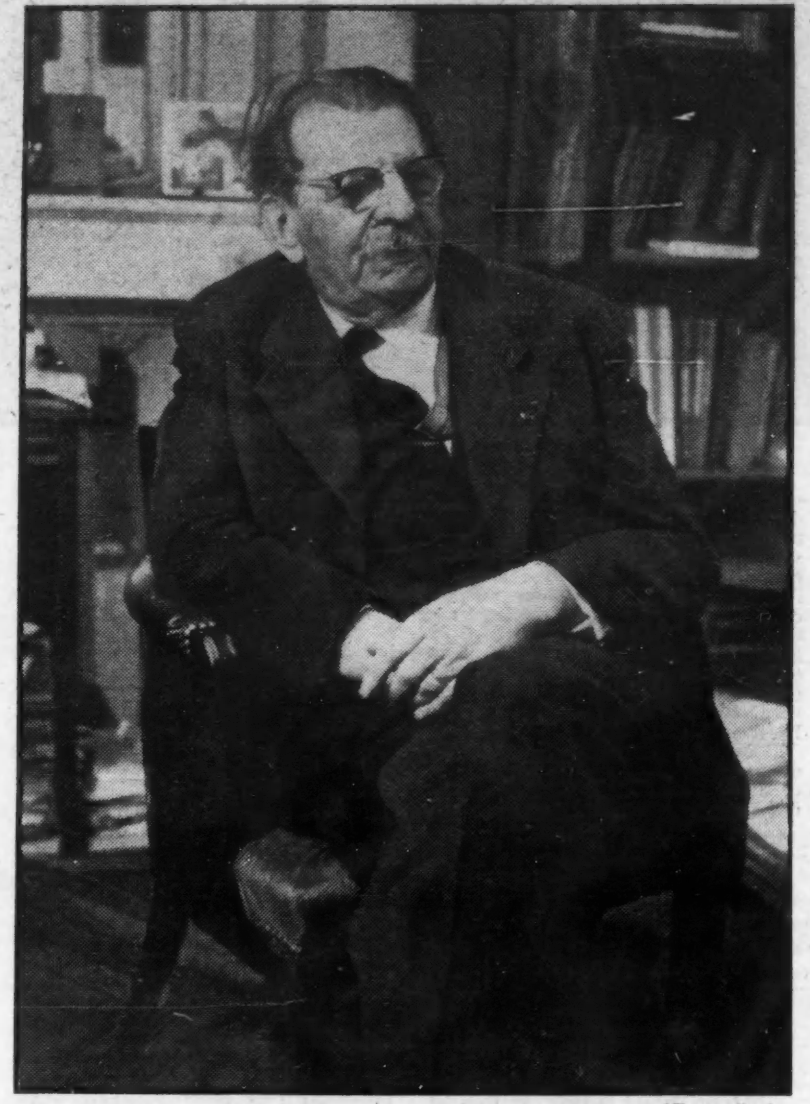
Il a un sourire et corrige :

— *Non, je suis le candidat désigné par l'U.F.D. à la présidence de la République.* Un autre sourire et il ajoute : *laissez-moi vous dire tout d'abord que jamais candidat n'aura mieux su que moi l'irréalité de ses chances...*

Le doyen Albert Chatelet est un mathématicien. Il ne se paie ni de mots, ni d'idées, ni de rêves. Il a passé sa vie à raisonner sur des « données » et sa candidature n'est ni le geste d'un poète, ni l'acte d'un « desperado », mais le fruit d'une réflexion longuement mûrie et d'une décision prise de la manière la plus *raisonnable* qui soit.

— *Voyons,* dit-il, et comme s'il sentait l'interlocuteur habité par un problème dont il connaîtrait, lui, les justes clefs, *que voulez-vous savoir ? Ma vie ?*

La vie d'Albert Chatelet est simple, de cette claire simplicité qu'ont les vies de savants tout entiers tournés *d'abord* vers leurs recherches et leurs travaux. A cette différence près qu'à tous les postes qu'il occupa, ce savant eut *aussi* un constant souci de ce qu'il est convenu d'appeler le bien public. Dépouillé de toute morgue, lavé de toute supériorité « d'intellectuel », Albert Chatelet, à sa place et de sa place, s'efforça avec les chiches moyens qu'on voulut bien mettre à sa disposition, de détruire la légende selon laquelle il est bon que les étudiants vivent comme des clochards, habitent des mansardes et se lavent à l'eau froide en même temps que leurs maîtres disposent d'une cave comme laboratoire et de quelques francs de crédits lorsqu'ils demandent poliment des milliards.



(Charpentier.)

LE DOYEN CHATELET.
« Parce que je suis libre... »

— *Je connais des étudiants, jeunes maîtres, techniciens ou chercheurs. Cette jeunesse est...* (il hésite, cherche les mots, puis, d'un élan) : *cette jeunesse est très belle. Mais...*

« LE PETIT CHOSE »

Le père d'Albert Chatelet était instituteur. Grâce à une bourse, son fils entra à l'Ecole Normale Supérieure. Les remous de l'Affaire Dreyfus n'étaient pas encore apaisés et les jeunes têtes s'échauffaient encore d'arguments opposés. Albert Chatelet se souvient : lui, il allait écouter Jaurès parler dans les meetings. Et ce fut la guerre. Retour des armées, le jeune universitaire est nommé à trente-huit ans — de 1921 à 1924 — doyen de la Faculté des Sciences de Lille. Recteur de 1924 à 1937, il fait construire cinq instituts, un laboratoire, deux maisons d'étudiants, deux facultés et cette cité hospitalière qui est l'orgueil de la capitale nordique.

A cette époque, il existait à Lille une vie politique et syndicale fiévreuse et saine. Le secrétaire du syndicat des « pions » de l'Académie de Lille, par exemple, était particulièrement actif. Il militait, conseillait, encourageait aux actions et revendications de toutes sortes. Il écrivait même de fort bons articles dans le journal du syndicat dont le titre était « *Le Petit Chose* ». Son nom ? Guy Mollet.

En 1937, Jean Zay appelle Albert Chatelet à son cabinet en qualité de directeur pour la France de l'Enseignement du second degré. Aux côtés du meilleur ministre de l'Education nationale que la France ait eu, il collabore à une première réforme de l'enseignement que le gouvernement de l'occupation détourne complètement de ses buts. Vichy fait mieux encore : il laisse les Allemands fusiller Jean Zay et, dès septembre 1940, appelle Albert Chatelet à « d'autres fonctions » équivalentes à une pure et simple révocation. A la fin de la guerre, le gouvernement crée la chaire d'arithmétique et de théorie des nombres à la Faculté des sciences de Paris, dont le limogé de 40 sera le premier titulaire.

Ensuite, ce furent les titres, les honneurs, les recherches continuées, les besognes les plus ingrates acceptées souvent à titre bénévole : président des Sanas universitaires, directeur des Mouvements de Jeunesse et de l'Education populaire, vice-président de la Commission nationale de l'U.N.E.S.C.O., membre du directoire et du Conseil d'administration du C.N.R.S., conseiller du centre de Saclay, vice-président de la Commission de la recherche au plan d'équipement, etc. Partout il laisse le souvenir d'un administrateur exceptionnel, d'un savant d'une intégrité intellectuelle scrupuleuse, d'un ami bienveillant, d'un maître pour lequel « *n'importe quel étudiant est mille fois plus important qu'un membre de l'Institut* ». Mais jamais cet homme ne s'est démenti : s'il fut toujours « homme de gauche », il ne doit sa gloire et sa réputation qu'à ses seuls travaux et nullement à la politique.

QUELQUES PRINCIPES

— *Pourquoi l'U.F.D., monsieur le Doyen, vous a-t-elle choisi comme candidat ?*

— *Ce n'est pas à moi de le dire... Peut-être parce que je ne me suis réclamé d'aucun parti, parce que je suis libre de toute entrave politique.*

Parce que le bureau de l'U.F.D. — qui comprend des hommes politiques comme Edouard Depreux, Pierre Mendès France, François Mitterrand, Robert Verdier; des personnalités comme Daniel Mayer, président de la Ligue des Droits de l'Homme ; des universitaires comme Jean Hippolyte (directeur de l'Ecole normale supérieure), Maurice Merleau-Ponty (professeur au Collège de France), Francis Perrin Laurent Schwartz (professeur de mathématiques à la Sorbonne), Alfred Kastler (professeur à la Faculté des sciences de Paris) — a décidé à l'unanimité que nul n'était mieux désigné que ce vieil homme de 75 ans, couvert des gloires les plus secrètes parce que les plus vraies, « républicain » de toujours, admirateur de Jaurès, compagnon de Blum et de Salengro, collaborateur de Jean Zay, père de neuf enfants, et qui, au lendemain du 13 mai, est venu modestement, sans tambour ni trompette, rejoindre leurs rangs, afin de défendre la République et les libertés menacées.

— *Pourquoi avez-vous accepté, monsieur le Doyen ?*

— *Parce que je ne pouvais ni ne devais refuser.*

— *Pour quelles raisons politiques ?*

— *Parce qu'il ne faut pas que les gens prennent l'habitude des dilemmes — de Gaulle ou les communistes — qui contiennent en eux tous les germes de guerre civile. Parce que, au-delà de ce dilemme, il y a la démocratie. Parce qu'au niveau de ce dilemme, il n'y a que la paralysie des institutions démocratiques. Je ne me leurre pas : ma candidature est symbolique et de principe, mais arrive le jour où les symboles deviennent le réel. Ce jour-là, il est utile que les principes aient — ne fût-ce que par quelques-uns — continué d'être affirmés.*

J. C.

Mots croisés N° 166

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	C	A	R	T	H	A	G	E
2	E	M	U	E	■	V	E	R
3	N	A	N	T	A	I	S	E
4	T	R	E	I	L	L	I	S
5	E	R	■	E	L	A	N	■
6	N	E	G	R	E	■	E	F
7	A	■	R	E	M	I	■	I
8	I	T	E	■	A	N	I	O
9	R	E	L	A	N	C	E	R
10	E	T	A	N	D	A	R	D

Solution du N° 165

HORIZONTALEMENT. — 1. Tricher à son endroit n'attire pas la réprobation publique. — 2. S'oppose à l'amour. — 3. Ce que fait certain tribunal, où la foule n'est pas admise. Deux voisines qui font son. — 4. A chanté la mer d'une autre façon que Richepin. — 5. Suffixe un peu péjoratif. Pleure doublement sous bois. — 6. Long s'il s'agit d'un empereur annamite. Plus français que le chelem. — 7. Matière d'un étalon qui serait bien inutile dans un haras. — 8. Graminée de faible valeur (deux mots). — 9. Rose, sans épines. — 10. Serrée de trop près.

VERTICALEMENT. — I. Se prononce pour une redistribution générale (forme triviale qui n'est pas dans le N.P.L.I.). — II. C'est, en quelque sorte, doubler. Dans Bérénice et Alexandre, mais non dans Athalie. — III. Semblables, sur un point, à un Charles bourguignon. — IV. Plus près de Justinien que des Paléologues. Dixième qui partait ailleurs. — V. N'a pas peur d'une boiteuse. Ministre dans un état musulman. — VI. Epelé, avec fermeté, dans un moment de lassitude. Estimer, sentir, approuver, désapprouver, découvrir. — VII. Où commence, ou bien finit, une épine. Un homme la serrait plus encore que sa discipline. — VIII. Manquée par un attardé. Ne satisfit qu'un moment les espoirs de Scarlett.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1								
2								
3						■		
4							■	
5					■			
6				■				
7								■
8		■						
9								
10								

Un cadeau original
LE DISQUE
POLICIER
A ENIGME
« Un jeu de société »
Jouez avec vos amis aux Sherlock Holmes
- *La parole est au mort, Michel Perrin.* (FLD 175)
- *Qui veut noyer son chien, L.-C. Thomas.* (Prix du Quai des Orfèvres) (FLD 176)
- *Jusqu'à ce que mort s'ensuive, Maurice-Bernard Endrèbe.* (FLD 180)
- *La Forteresse, Noël Calef.* (Prix du Quai des Orfèvres) (FLD 195)
DISQUES FESTIVAL
3, rue de Gramont - PARIS (2e)

Jean VETEMENTS DE LUXE POUR HOMMES
2, rue Léopold-Robert, PARIS-14
(angle 122, boulevard du Montparnasse)
ODE. 52-13

O. N. U.

A une voix près

● *La position du F.L.N. à l'assemblée de l'O.N.U. a fait un bond en avant. L'Amérique n'a plus soutenu la France. Les chiffres sont inquiétants.*

(De notre correspondant spécial)

« *On a senti le vent de la défaite* », a déclaré un délégué britannique après le vote par l'assemblée générale de l'O.N.U. sur la « motion algérienne » présentée par les pays afro-asiatiques. En l'absence d'une déclaration de la délégation française — qui ne participait pas au débat — ce commentaire peut être considéré comme le verdict officiel des milieux occidentaux.

La résolution afro-asiatique demandant l'ouverture de négociations entre la France et le F.L.N. recueillit en effet 35 voix (contre 18 et 28 abstentions) alors que la majorité requise des deux tiers était de 36 voix seulement.

Sans doute le danger n'était-il pas très grand pour la France dans la mesure où l'O.N.U. ne dispose d'aucun moyen pour faire appliquer ses résolutions — comme le prouve suffisamment l'exemple de la Hongrie. Mais les votes de l'assemblée générale indiquent cependant la position de principe de certains gouvernements très puissants, en particulier celui des Etats-Unis, position qui peut se traduire ensuite par des pressions ou des interventions actives.

LE « BLOC COLONIALISTE »

Dans le cas de l'Algérie, l'évolution de l'opinion internationale est nette. En 1955, l'inscription de la question algérienne à l'ordre du jour avait été repoussée par 28 voix (dont celle des Etats-Unis) contre 27 et 5 abstentions. En 1956 et 1957, les débats sur l'Algérie se terminèrent chaque fois par l'adoption à l'unanimité de motions neutres exprimant de simples « espoirs ».

Cette fois, une motion pratiquement rédigée par le F.L.N. n'a manqué que d'une seule voix la majorité des deux tiers. Quant à la minorité « victorieuse », sa composition est révélatrice.

S'il existe un « bloc colonialiste », il était bien représenté parmi les 18 nations qui ont soutenu le point de vue français. Celles-ci comprenaient en effet, outre les partenaires européens de la France (l'Italie et les trois pays du Benelux), les dominions « blancs » du Commonwealth britannique (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud) et quatre dictatures latines (Portugal, Cuba, République dominicaine, Nicaragua). Le délégué espagnol, défendant la cause française, se permit même de remarquer que « *le point de vue juridique de la France était plus facile à défendre en s'appuyant sur les principes de M. de Polignac, ministre de Charles X, que sur ceux de M. Pineau.* »

(U. P.)

DISCUSSION SUR L'ALGÉRIE A L'O.N.U. (1)
« Les Affreux » ont eu de la veine.

Au moment du vote, on vit le délégué belge se lancer dans le couloir à la poursuite de son collègue du Luxembourg, qui devait apporter la voix décisive pour le rejet de la motion. Malgré l'heure tardive et l'absence des journalistes de la presse new-yorkaise (en grève), les tribunes restèrent jusqu'au bout remplies d'un public très attentif.

DE LA « VEINE »

Cette progression dramatique avait été soigneusement réglée par le représentant du F.L.N., Mohammed Yazid. Il avait d'abord réussi à faire retarder le débat jusqu'à l'admission de la Guinée, qui apportait une voix supplémentaire au camp algérien. Il réussit ensuite à faire présenter par les 17 pays afro-asiatiques (que les délégués français surnomment volontiers « les Affreux ») une résolution qui contenait à peu près tout ce que le F.L.N. pouvait souhaiter : la reconnaissance du droit à l'indépendance et la recommandation de négociations entre la France et le gouvernement provisoire algérien. Ce texte était si favorable aux nationalistes qu'il semblait condamné d'avance.

« *Le F.L.N. aura de la veine s'il obtient plus de 25 voix* », dit un délégué.

Le F.L.N. eut beaucoup de « veine ». Au sein du Comité politique, 39 pays approuvèrent la phrase reconnaissant « *le droit du peuple algérien à l'indépendance* », quinze pays votant contre et vingt-deux (dont les Etats-Unis) s'abstenant. Cinquante-cinq pays marquèrent leur inquiétude devant la continuation de « *la guerre* » et quarante-sept la qualifièrent de « *menace pour la paix et la sécurité* » (ce qui ouvre la voie à une intervention du Conseil de Sécurité). Trente-deux pays votèrent en faveur d'un paragraphe mentionnant nommément le « *Gouvernement provisoire algérien* ».

Pour renforcer leurs chances d'obtenir la majorité des deux tiers, les délégués afro-asiatiques supprimèrent cependant cette référence directe au gouvernement de M. Ferhat Abbas dans la résolution finale soumise au vote de l'Assemblée générale.

Ce fut incontestablement la position des Etats-Unis qui détermina le renforcement de la tendance favorable aux Algériens. Non seulement les Américains ne votèrent pas contre « *le droit à l'indépendance* », mais ils n'exercèrent plus aucune pression, cette fois, sur les dociles républiques sud-américaines. Certains de ces satellites — Salvador, Honduras, Guatemala, Panama — qui sont généralement plus pro-occidentaux encore que l'Occident, s'abstinrent. Le résultat fut l'isolement diplomatique virtuel des alliés de la France.

L'attitude américaine fut dictée en partie par le principe du « durcissement progressif » des résolutions d'année en année. « *Nous avons déjà eu l'expérience des affaires marocaine et tunisienne*, a dit un délégué américain ; *nous aimons avancer par étapes* ».

Les Etats-Unis, d'autre part, paraissent maintenant sceptiques sur la capacité du général de Gaulle d'appliquer son programme libéral en Algérie.

« *Pour nous*, a dit un délégué américain à l'ouverture du débat, *le résultat des élections françaises a des implications négatives* ».

« *Avez-vous donc perdu toute confiance dans le général de Gaulle ?* a demandé un journaliste à un diplomate américain.

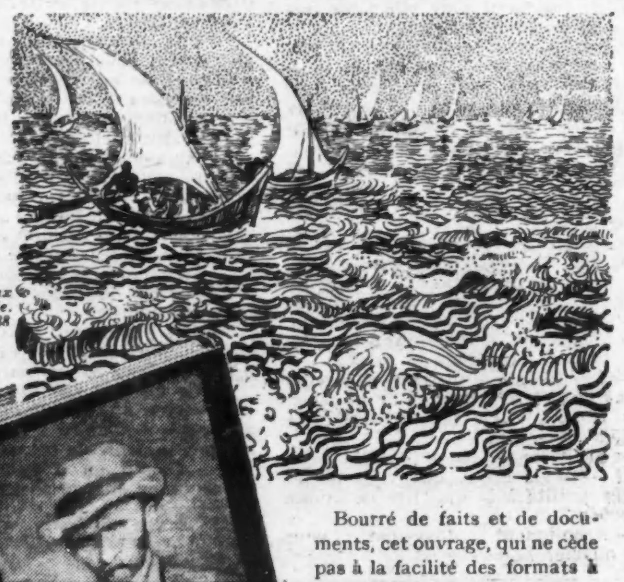
— *Pas encore* », a-t-il répondu.

JOSEPH KRAFT.

(1) De gauche à droite : M. Yazid, représentant le F.L.N., M. Ahmed El Messiri, délégué égyptien, M. Omar Loufti, représentant permanent de l'Egypte à l'O.N.U., M. Farid Zeineddine, représentant syrien, M. Ismaïl Fahmy, délégué égyptien. De dos : M. Abdel K. Hassouna, de la Ligue Arabe.

Van Gogh

Texte de Frank Elgar - 379 reproductions en noir et en couleurs.



La mer aux Saintes-Marie. Juin 1888

Bourré de faits et de documents, cet ouvrage, qui ne cède pas à la facilité des formats à grandes marges blanches, est conçu pour le véritable amateur d'art.

Il dévoile mieux que toutes les anecdotes connues le véritable combat de Van Gogh pour édifier son œuvre.

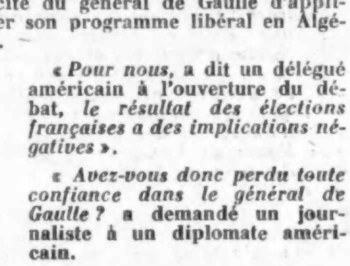
319 pages — 145 x 210 65 illustrations couleurs 95 reproductions de dessins en noir et un catalogue reproduisant 219 tableaux constituent un dictionnaire de l'œuvre de Van Gogh. Prix : 3.000 F.

Les dictionnaires édités par Hazan vous permettront de constituer l'encyclopédie de l'art moderne la plus belle et la plus complète.

FERNAND HAZAN
ÉDITEUR

MERCI, MADEMOISELLE

An volant de sa voiture un jeune parlementaire, encore peu familiarisé avec sa circonscription, hésita l'autre soir à un carrefour. Les plaques indicatrices étaient illisibles dans l'obscurité. Que faire ? Une jeune maraîchère, Mlle C. Resse, qui passait sur son scooter, aida heureusement l'infortuné à se tirer d'affaire en éclairant les plaques avec son boîtier Wonder. La pile Wonder ne s'use que si l'on s'en sert.



machine à dicter NL
présentée par :
ELECTROMAG
GARANTIE TOTALE 1 an
PRIX 125.000 FRS
avec les accessoires (TTC)
ELECTROMAG
8, RUE DU MONT-THABOR - PARIS-1er
OPÉ. 23-93 52-67

EXCLUSIF LE NOUVEAU BEST-SELLER

Le Tout-Moscou littéraire et politique se passionne pour un livre. Ce n'est pas « Le Docteur Jivago » que presque personne n'a pu lire, mais un roman intitulé « Les Frères Ierchov » qui s'est vendu à 500.000 exemplaires en quelques jours.

L'auteur de ce roman à sensation n'est pourtant pas un homme de lettres très célèbre. M. Vsevolod Kotchetov ne s'était pas distingué jusque-là par une œuvre littéraire particulièrement importante. Mais, en tant que rédacteur en chef de la « Literatournaia Gazeta », il s'était rendu célèbre par ses interventions politiques, par sa défense passionnée du réalisme socialiste dans l'art et par ses attaques contre toutes les formes du « révisionnisme ».

Son roman était attendu parce qu'on savait qu'il s'agirait là d'un livre polémique, hautement politisé et destiné à exposer sous la forme romanesque le point de vue de la tendance « anti-dégel » parmi les écrivains russes.

« Les Frères Ierchov » de Vsevolod Kotchetov a largement justifié cette attente. L'action du livre se déroule au cours de l'année qui vit les grands bouleversements du XXe Congrès du P.C. de l'U.R.S.S., de la révolte polonaise et de l'insurrection hongroise. C'est à travers les discussions de ses principaux héros, passionnés par les événements, que l'auteur développe sa thèse centrale : les « révisionnistes » sont de simples opportunistes qui se recrutent dans le milieu intellectuel et essaient de profiter du « dégel » pour s'assurer les meilleures places dans la société soviétique. Mais les ouvriers ne se laissent pas gagner par cette effervescence idéologique ; ils restent fidèles au Parti et au pouvoir soviétique.

Un livre-pamphlet

Cette opposition un peu schématique, qui, par moments, tourne à un véritable procès de toute une génération de jeunes intellectuels, n'enlève pourtant rien du caractère vivant de ce livre-pamphlet qui se lit d'un seul trait.

Le conflit central du roman de Kotchetov rappelle celui qu'avait mis en scène Doudintsev : dans une grande usine moscovite, les « novateurs » sont aux prises avec la direction et les milieux officiels. Mais pour Doudintsev, ce schéma servait à démasquer l'appareil bureaucratique sans cœur qui broie les individus, tandis que chez Kotchetov, il s'agit de démasquer des pseudo-novateurs, carriéristes sans scrupules qui ne cherchent qu'à tout détruire.

Dans son élan polémique, l'auteur a pourtant éclairé — malgré lui — certains aspects de la vie russe beaucoup mieux que ne l'avait fait son antagoniste il y a deux ans. Chez Kotchetov, on découvre une nouvelle « jeunesse bourgeoise » qui ignore tout de la vie des ouvriers et affiche même ouvertement son mépris pour ceux qui surveillent les machines-outils. On voit par exemple un jeune ingénieur, issu d'une famille d'intellectuels, traiter avec dédain un vieil ouvrier spécialisé qui a passé toute sa vie dans la même usine.

Et c'est au cours d'une réunion dans cette usine qu'un des techniciens (d'ailleurs suspect d'avoir collaboré avec les Allemands) se fait huer par les ouvriers pour s'être moqué ouvertement des efforts staliniens pour attribuer la plupart des grandes découvertes scientifiques à des Russes :

Le chemin de la perdition

« A ce train-là, vous finirez pas nous dire que ce sont les Anglais et les Américains qui ont gagné la guerre contre Hitler, et non pas nous ! » **lui réplique un ouvrier quand il essaie d. suggérer que la victoire a été l'œuvre commune de tous les alliés.**

Poussant sa thèse jusqu'au bout, Kotchetov finit par affirmer qu'il se trouve parmi les intellectuels russes des individus capables de jouer le même rôle que certains Hongrois « qui ont aidé les interventionnistes étrangers à pendre les communistes dans les rues de Budapest ». **Heureusement, la classe ouvrière russe reste « vigilante » et ne se laisse pas entraîner par les « révisionnistes » sur le chemin de la perdition. Mais l'outrance même de cette démonstration a indigné beaucoup d'intellectuels soviétiques qui ont sévèrement critiqué Kotchetov pour sa tendance à ressusciter une fausse querelle entre intellectuels et ouvriers. Quant aux lecteurs, on se demande si leur sympathie n'ira pas plutôt aux « méchants » stigmatisés par l'auteur qu'aux modèles de vertu socialiste dont les arguments rappellent trop la triste époque stalinienne.**

Vaste tableau des mœurs et des débats politiques de la Russie actuelle, « Les Frères Ierchov » ne se laisse pas résumer, car l'intrigue romanesque elle-même y est bien plus le prétexte que le centre de l'exposé.

L'extrait que nous reproduisons ci-dessous permet toutefois de se faire une idée de la thèse de l'auteur et explique à lui seul les passions qu'a suscitées son livre.

Les jeunes époux André et Kapitolina Ierchov appartiennent à une très ancienne famille ouvrière métallurgiste depuis trois générations. André travaille, comme son père, dans une aciérie, tandis que sa femme achève ses études médicales. Au cours de l'année 1956, ils décident de réunir à dîner quelques jeunes amis ouvriers d'André, et des étudiants, collègues de Kapa. Voici le récit de cette rencontre :

LES invités arrivaient de plus en plus nombreux. Ils furent bientôt une vingtaine qui remplissaient de leurs voix la cerisaie. Les amis d'André — ils étaient trois — se tenaient un peu à l'écart des étudiants. Ne sachant trop que faire d'eux-mêmes, ils fumaient cigarette sur cigarette. Kapa les invita à entrer dans la maison : à table, il est toujours plus facile de faire connaissance. Elle avait indiqué sur des petits cartons la place de chacun. Kola Puzyrew se trouvait à côté de Marusia aux yeux si vifs, Machotkine à côté de Zina, connue pour sa curiosité, et le troisième ami d'André, Sirieguine devait tenir compagnie à la grassouillette Alliochka, dont Kapa disait qu'elle serait bientôt chirurgien à cause de ses mains très fortes.

Kapa et André tenaient surtout à ce que personne ne s'enivrât au cours du dîner. Kapa s'était donc informé auprès d'André : lequel de ses amis aimait se saouler ? André répondit que Sirieguine pouvait être dangereux à ce point de vue, mais que les deux autres étaient des garçons très calmes et sobres.

« Parmi mes collègues — déclara à son tour Kapa — il faut faire attention à Bieloborodko et à Popov. Je vais les mettre avec des filles plus sérieuses. De toute façon je ne veux pas qu'on boive de la vodka, du vin seulement. »

Quand tout le monde eut pris place à table, et que les verres furent remplis de vin, il y eut un moment de silence dont la grassouillette Alliochka profita pour s'écrier :

« Il nous faut un discours. Quelqu'un doit porter un toast. Qui saura le faire ?

— Qu'y a-t-il donc à savoir ? répondit Bieloborodko, un garçon pâle aux cheveux embroussaillés. Dans cette maison on ne peut faire qu'un seul toast. »

Il se leva et, soulevant son verre, s'écria : « Pour la nouvelle vie qui va bientôt s'instaurer sous ce toit.

— Très bien !

— Tu es bien brave, Sacha !... »

En attendant le toast suivant, Sirieguine, le voisin d'Alliochka, s'était versé du vin, non pas le petit verre, mais dans la grande coupe à eau. Alliochka recouvrit énergiquement la coupe de sa main et dit :

« Il entre au moins cinq verres là-dedans. Vous aurez donc de quoi faire cinq toasts. D'accord ?

— D'accord, répondit Sirieguine. Mais vous n'êtes encore qu'étudiante et vous donnez déjà des ordres comme un vieux docteur. »

Alliochka plaisait à Serieguine. Il se dégageait de son corps une agréable chaleur et, bien que l'appartement fût surchauffé, Sirieguine essaya discrètement de rapprocher sa chaise de la sienne.

« Je suis un homme discipliné. J'exécuterai toutes vos ordonnances.

— Qui vous a inculqué un tel sens de la discipline ? Votre femme ?

— Non, c'est mon syndicat. Je suis célibataire.

— Ah, ça, pourquoi ? Vous n'êtes plus si jeune !

— Je n'ai pas de logement. J'habite dans un hôtel ouvrier et je n'ai qu'un lit dans le dortoir.

— Si vous vous mariez, vous recevrez un logement plus vite ; les jeunes couples sont favorisés.

— Les filles n'aiment pas se marier avec ceux qui n'ont pas de logement. Elles ont peur d'attendre trop longtemps, même avec la priorité. »

A l'autre bout de la table, Maroussia parlait à Kola Puzyrew :

« Vous ne trouvez pas que le vin donne mal à la tête ?

— Qu'est-ce que vous aimeriez boire d'autre ?

— Mon père, qui a été tué sur le front, me disait toujours que le meilleur vin c'est la vodka. Je suis d'accord avec lui. Je n'aime que la vodka.

— Qu'est-ce que tu racontes là, Maroussia, lui chuchota sa voisine, tu n'as jamais goûté à la vodka.

— Laisse-moi tranquille », coupa Maroussia, et se tournant de nouveau vers Kola : « Un homme doit être viril, n'est-ce pas ?

— Bien sûr — répondit Kola gaiement — mais est-ce que vous mesurez la virilité à la quantité de vodka absorbée ?

— Absolument ! Dites-moi, vous êtes ouvrier ?

— Oui.

— Et qu'est-ce que vous faites dans l'usine ?

— Je suis fondeur. Je fonds de l'acier.

— Vous trouvez sûrement mes questions très bêtes, n'est-ce pas ? mais figurez-vous, je n'ai encore jamais rencontré un vrai ouvrier. Jusqu'à présent, je n'avais affaire qu'à des serruriers qui venaient réparer des portes ou à des peintres qui posaient des papiers à la maison. Ils étaient toujours saouls et mal élevés.

— Ce ne sont pas de vrais ouvriers, répondit Kola, ce sont simplement des exploiteurs de l'incapacité, des embourgeoisés. Ils font d'ailleurs mal leur travail.

— Ça, vous pouvez le dire. Ils prennent un acompte et disparaissent pour toute la semaine. Et il faut refaire tout de suite après ce qu'ils ont fait. Mais que voulez-vous, c'est d'après eux que j'ai jugé les ouvriers. Les autres, comme vous, je les considérais comme des personnages abstraits qu'on rencontre dans les livres sur la Révolution, sur des plans quinquennaux, etc... Jusqu'à présent, je croyais que toutes les affaires sérieuses, à notre époque, étaient traitées par les ingénieurs, les intellectuels. C'était idiot, sûrement !

— Ne t'excuse pas tellement, intervint soudain Popov. Ne te laisse pas mystifier par l'idéalisation de l'ouvrier soviétique actuel. Il n'a rien de commun avec celui qui a fait jadis la révolution.

— Comment ça ? s'inquiéta Kola. Bien sûr, aujourd'hui, il est plus éclairé, il a fait des études pendant sept et même dix ans. Mais à part ça, quelle est la différence ?

— La différence, c'est qu'il a perdu l'esprit révolutionnaire qui caractérisait autrefois notre classe ouvrière.

— Qu'est-ce que ça veut dire : perdu l'esprit révolutionnaire ? protesta Machotkin. Et le dépassement de la norme ? Et l'amélioration de la production ? Ce n'est pas l'esprit révolutionnaire, tout ça ? Savez-vous que dans notre usine, grâce aux inventions des ouvriers, nous économisons plus de huit millions de roubles par an ?

— Je ne parle pas de ça... Mais où sont vos actes organisés de classe ?

— Mais quels actes, contre qui ?

— Vous ne vous trouvez donc plus d'adversaires ? cria Popov. Toute cette bureaucratie, tous ces nouveaux dignitaires, toute cette saloperie ne vous gêne plus ?

— Une seconde, citoyen, répondit calmement Kola, avez-vous rencontré beaucoup de ces dignitaires et de ces bureaucrates ? ou bien les connaissez-vous seulement par la lecture de « Nowi Mir » (1) ?

— Ne vous emballez pas, camarade, s'écria quelqu'un à l'autre bout de la table. Le camarade Popov écoute la « Voix de l'Amérique », et les émissions de « Free Europe ». Toutes ces saloperies lui ont tourné la tête.

— Même dans les saloperies on peut trouver des éléments de la vérité, rétorqua Popov.

— Mes amis, mes amis, je vous en supplie, laissez tomber ces sujets stupides, implora Alliochka en se levant.

— Ce ne sont pas des sujets stupides — continua Popov — ce sont des affaires qui nous tiennent à cœur. On n'a pas le droit de les passer sous silence. Quand on a peur de parler, on se ronge encore davantage. On ne

(1) Revue littéraire qui a publié « L'homme ne vit pas seulement de pain ». de Doudintsev.

jack Romoli
EXCLUSIVITÉS MASCULINES
PARIS
CADEAUX
POUR MONSIEUR
« VITRINES SUGGESTIONS »
38-40, avenue Victor-Hugo

DE LA LITTÉRATURE SOVIÉTIQUE

guérit pas une maladie en prétendant l'ignorer.

— Mais quelle maladie ?

— Je vais vous dire laquelle : nous ne pourrons jamais extirper les conséquences du culte de la personnalité si nous ne nous attaquons pas au vieil appareil.

— Quel appareil ?

— L'appareil bureaucratique.

— Mais j'ai un père qui travaille dans cet appareil, dit la maîtresse de maison, Kapa, d'une voix très émue. Depuis son plus jeune âge, il a lutté pour le pouvoir des Soviets, pour le parti, pour le peuple. Il n'a jamais connu une heure de repos. Jamais !

— Il y en a qui naissent pourris, dit André.

— Surtout quand il fait mauvais temps, qu'il pleut et qu'il y a de la boue, plaisanta quelqu'un, bref, pendant la période du dégel.

— Camarade Popov, commença André sérieusement, nous nous sommes rencontrés aujourd'hui pour la première fois et nous ne nous connaissons pas. Vous n'êtes pas obligé d'écouter ce que je vais vous dire. Mais je vais vous dire sincèrement que vos paroles au sujet de notre classe ouvrière m'ont profondément offensé. Parce que je suis un ouvrier, que mon père était un ouvrier, que mon grand-père et le camarades de mon arrière-grand-père ont été cravachés, battus, sabrés ; pour que cela ne se répète plus jamais, mon grand-père a fait la révolution. Pour que notre peuple puisse diriger lui-même son destin, mon grand-père et mon père ont bâti le pays des Soviets. Pour que l'ancienne époque ne revienne plus jamais, mon grand-père a empêché les hitlériens de remettre en marche les hauts-fourneaux et il est mort comme un héros à son poste d'ouvrier. Pour que cela ne revienne jamais, mon père s'est battu sur tous les fronts de la guerre et il a donné sa vie pour nous. Moi-même je suis prêt à faire comme eux si le besoin

LE REPAS CHEZ LES IERCHOV (1)
« Dites-moi, vous êtes ouvrier ? »

(H. Cartier-Bresson - Magnum.)

s'en fait sentir. Contre qui voulez-vous donc organiser des mouvements de masse ? Contre quelle bureaucratie, contre quelle cause voulez-vous que nous nous insurgions ? Contre la cause de nos arrière-grands-pères, de nos grands-pères, de nos pères ? Contre notre propre cause ?

— Vous nous parlez beaucoup de vos grands-pères et arrière-grands-pères, répliqua Popov avec ironie, mais vous êtes plus discret sur nos propres affaires. Nous savons très bien ce qui est arrivé à nos parents mais nous voudrions parler un peu de notre propre vie.

— Popov ! s'exclama Alliochka avec colère, tes ancêtres marchaient en haillons et avaient faim. Et toi ? Regarde un peu ton costume d'un tissu magnifique. Est-ce la « Voix de l'Amérique » qui te l'a donné ? Est-ce que tu souffres de la faim ne serait-ce qu'un jour par mois ? Tu es nourri, vêtu, logé, on te paye une bourse, on te donne la possibilité d'étudier. Tu n'as pas honte de dire des bêtises pareilles ? Mais vas-y donc, imbécile, chez les capitalistes...

— Je te prie de ne pas me parler de cette façon, répondit Popov.

— Si, je parlerai comme j'en ai envie. Tu es un imbécile, et je le répète. Tu as trop écouté la radio étrangère, tu as trop lu de livres stupides ces derniers temps, et tu répètes sans réfléchir. Moi je te dis : vas-y chez les capitalistes, vas-y et essaye de vivre là-bas. Tu verras si on te donnera une bourse, la possibilité d'obtenir une éducation supérieure, et un bon poste de médecin. Vas-y donc d'abord et ensuite nous écouterons tes théories.

Kola Puzyrew décida de mettre fin à cette discussion.

— Ecoutez, camarades, de toute façon nous ne changerons pas cet homme. Qu'il aille au diable et nous, finissons avec des toasts et allons danser un peu. André, on m'a dit que tu as de très bons disques ?

....

Il a aujourd'hui le cœur complètement malade. Il a donné tout de lui à son peuple...

Kapa avait les larmes aux yeux. Kola se précipita vers elle avec un verre d'eau.

— Laissez tomber, dit-il pour la consoler. C'est un imbécile qui dit n'importe quoi !

— Non, ce n'est pas un imbécile, s'écria Kapa après avoir bu une gorgée d'eau — ce n'est pas la première fois qu'il nous parle ainsi. Il veut nous détourner du chemin révolutionnaire. Il est pourri, complètement pourri.

— Qu'est-ce que tu dis là, Kapa, intervint à son tour Zina. On n'a pas le droit de parler comme ça. Popov n'a que 22 ans. Comment et où aurait-il pu devenir pourri ?

père de mon grand-père étaient des ouvriers.

— C'est un rapport officiel que vous nous faites ? demanda Popov avec impudence, en se calant confortablement dans sa chaise.

— Oui, répondit André, toujours calmement. Je sais bien que quand on commence à dire la vérité, certains crient aussitôt : « Rapport officiel », « Propagande », « Lieux communs ». A l'O.N.U., par exemple, n'importe quelle vérité est baptisée propagande bolchevique. Mais si vous voulez, je vous le concède : j'ai l'intention de faire un rapport officiel. Ainsi mon arrière-grand-père a été brûlé vif par l'éclatement d'un haut-fourneau. Pendant son enterrement, on a appelé les cosaques pour disperser les ouvriers qui étaient trop nombreux. Les cama-

(1) Cette photo de Henri Cartier-Bresson, prise lors d'un de ses voyages en U.R.S.S., constitue ic' une illustration symbolique.

LA NOUVELLE REVUE INTERNATIONALE

publie dans son numéro 4 de décembre 1958

« LE PREMIER PRINCIPE » un article de

J. NEHRU, Premier ministre de l'Inde

et la réponse de l'académicien P. IOUDINE

ainsi que de nombreux autres articles

Principaux kiosques, le numéro : 200 francs - Abonnements à la Société Parisienne d'Edition et d'Information, 9, boulevard des Italiens, PARIS (9e), C.C.P. Paris 8449-47 Six mois : 1.100 fr. - Etranger : 1.300 fr. - Un an : 2.100 fr. - Etranger : 2.400 fr.

La seule revue qui paraît en 18 langues et dont les 21 éditions sont lues dans 75 pays

LA CHINE...

« L'Express » a déjà présenté à ses lecteurs dans plusieurs articles les surprenants progrès accomplis en Chine populaire

« L'EVENEMENT CAPITAL DE NOTRE EPOQUE », « RYTHME DE CROISSANCE SANS PRECEDENT », « LA GRANDE PUISSANCE DE DEMAIN ». Ainsi récgit l'ensemble de la presse

Chacun s'interroge :

Jusqu'où ira le prodigieux bond en avant des Chinois ?

LE NUMERO SPECIAL DE DECEMBRE DE

DÉMOCRATIE NOUVELLE

réunit pour la première fois une série d'articles précis et documentés sur cette passionnante question :

LE BOND EN AVANT DES CHINOIS

avec les meilleurs spécialistes chinois et français

Riches illustrations, documentation unique avec graphiques, statistiques, etc.

L'exemplaire : 150 francs

Passez vos commandes à DEMOCRATIE NOUVELLE 51, rue Cambon, PARIS (1er) C.C.P. 5739-11 Paris. En vente dans les librairies et kiosques

DIPLOMATIE

La France joue, l'Allemagne gagne

● *Une semaine diplomatique exceptionnelle s'est déroulée à Paris. Une partie serrée s'est jouée entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne. Voici le bilan.*

MM. SELWYN LLOYD, FOSTER DULLES, COUVE DE MURVILLE ET VON BRENTANO (Agip.)
A 3, à 4, à 6, à 15, à 17...

« D*E Gaulle présente à Dulles une grande puissance: la France* », titrait au début de cette semaine un journal du soir. Dans les discussions à trois (les « Trois Grands » occidentaux), à quatre (avec l'Allemagne), à six (les pays du Marché Commun), à quinze (le Conseil atlantique) et à dix-sept (les pays de l'O.E.C.E.), la diplomatie française n'a cessé de tenir la vedette. Elle a parlé haut et fort. Elle a surpris par sa résolution et son intransigeance.

Qu'a-t-elle obtenu ? Un diplomate européen donnait son impression en ces termes :

— *A la France la vedette, à l'Allemagne les résultats. Adenauer gagne sur toute la ligne. Il est devenu l'arbitre du monde libre.*

LA CARTE ATLANTIQUE

Que vaut cette interprétation ?

Depuis septembre dernier, la diplomatie du général de Gaulle s'est fixé pour objectif principal de faire entrer la France dans le club des puissances mondiales, à égalité avec les Etats-Unis, l'U.R.S.S. et la Grande-Bretagne.

La diplomatie française avait le choix entre deux voies. Elle pouvait jouer la carte soviétique en se posant en principale médiatrice entre l'Est et l'Ouest. Elle pouvait aussi jouer la carte atlantique, en revendiquant au sein de l'O.T.A.N. la place de première puissance continentale.

La carte soviétique se révélait d'emblée impossible : la France, gravement endettée, avait besoin de dollars et de marks allemands.

Le général de Gaulle opta donc pour la carte atlantique. Il commença par rassurer M. Dulles sur ses intentions. Puis ce fut, en septembre dernier, sa lettre secrète à MM. Macmillan et Eisenhower, réclamant la promotion de la France — à égalité avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne — au sein de l'alliance occidentale.

UN NOUVEL ATOUT ?

Du côté allemand, les réticences furent marquées : le directoire à trois n'allait-il pas prendre en main le problème allemand ?

La diplomatie française crut trouver dans les craintes allemandes un nouvel atout. Les dirigeants de Bonn, terrifiés à l'idée qu'ils pourraient être sacrifiés sur l'autel de l'entente Est-Ouest, avaient besoin d'appuis étrangers. Ils étaient prêts à acheter l'appui britannique en noyant le Marché Commun dans la zone de libre-échange, chère aux Anglais. A ce prix, ceux-ci voulaient bien jouer à fond la carte allemande.

Devant la manœuvre, le général de Gaulle décida de prendre les Anglais de vitesse. Fin novembre, il se rendit à Bad Kreuznach pour voir M. Adenauer. Il y fit une ardente profession de foi « européenne » ; sur la question de Berlin, il se montra un partisan si intransigeant de la politique de Bonn que M. Dulles lui-même fit presque figure, en comparaison, de « neutraliste ». En échange de son alignement sur les thèses allemandes, la diplomatie française obtint l'appui allemand pour ses objectifs.

Ceux-ci s'étaient toutefois considérablement compliqués. Pour se frayer un chemin vers le directoire à trois et le rang de puissance mondiale, la France doit se présenter comme le chef de file de la « petite Europe » (celle des six pays du Marché Commun). Or, l'économie de la « petite Europe » est dominée par l'Allemagne de Bonn, qui est déjà le plus grand créancier de la France.

Bref, les Allemands « tiennent » la France ; et s'ils aident la France à faire sa « grande » politique, c'est à condition que cette politique soit la *leur*.

La rencontre de Bad Kreuznach s'est ainsi soldée par un échange de bons procédés. Les Allemands dépêchèrent le vice-chancelier Erhard à Londres pour repousser la zone de libre-échange et les offres britanniques. Ils optaient pour la « petite Europe » et pour l'appui français à leur politique. Ils y gagnaient : la France est, à tous points de vue, un partenaire plus faible que la Grande-Bretagne, et donc un allié plus sûr. Au sein de la « petite Europe », en outre, la prépondérance économique allemande pourra être plus nette qu'au sein d'une grande Europe, et l'Allemagne de Bonn risque de s'affirmer comme la puissance dominante, même si sa voix ne se fait entendre que par diplomates français interposés.

LE SURSAUT BRITANNIQUE

Telle fut la toile de fond des échanges diplomatiques de cette semaine. Très rapidement, il se révéla que les Britanniques n'avaient pas abandonné la partie. Pour détourner les Allemands de la nouvelle sainte-alliance franco-germanique, M. Selwyn Lloyd rivalisa de pro-germanisme avec les Français, et permit aux diplomates allemands de faire prévaloir leur intransigeance politique sur la question de Berlin.

En échange, les Britanniques espéraient un soutien allemand en matière de politique économique. C'est leur ministre du Commerce, sir David Eccles, qui prit l'offensive devant les dix-sept pays de l'O.E.C.E. Il fit valoir que les engagements pris par la France dans le cadre du Marché Commun étaient en contradiction avec ses engagements antérieurs envers l'O.E.C.E. La France, dit-il, allait intensifier ses échanges avec la « petite Europe » à raison de 48 milliards d'importations supplémentaires (parmi lesquelles 30.000 voitures) ; des onze autres pays de l'O.E.C.E., en revanche, elle allait n'importer qu'un supplément de 12 milliards en marchandises (parmi lesquelles 4.800 voitures). C'était là un cas flagrant de discrimination commerciale. Ou bien, ajouta sir David, les dispositions du Marché Commun étaient étendues, à titre de réciprocité, à la Grande-Bretagne, ou bien celle-ci (suivie par la Suisse et les Scandinaves) exercerait contre la France les mesures de rétorsion prévues par la loi internationale.

— *La France ne négocie pas sous la menace*, répondit le ministre des Affaires étrangères français ; et il fit mine de quitter la séance.

Les Allemands jouèrent les conciliateurs. L'unité de la « petite Europe » parut ébranlée. Les propositions britanniques vont être étudiées, et l'on saura le 15 janvier si la Grande-Bretagne réussira à délayer le Marché Commun dans la zone de libre-échange.

« L'ALGERIE, C'EST L'OCCIDENT »

Si les Allemands ont ici encore marqué un point, le projet français de directoire à trois est-il plus avancé ? Le général de Gaulle a abordé la question avec M. Dulles. Celui-ci lui opposa poliment une fin de non-recevoir.

Auprès des autres pays « atlantiques » non plus, il ne semble pas que la candidature française au leadership de l'Europe continentale soit mieux vue qu'il y a trois mois. Matériellement, les titres de la France à ce rôle paraissent bien minces à ses alliés : la contribution française à la défense atlantique est aujourd'hui inférieure à celle de l'Allemagne. La contribution française équivaut à guère plus d'une division. Et lorsque les porte-parole français, à l'exemple du maréchal Juin et du général Ely, déclarent défendre en Algérie le « flanc sud de l'O.T.A.N. » (en vertu de l'axiome que l'Algérie est la France, la France : l'Europe et l'Occident) et avoir droit « au soutien de toutes les forces morales et matérielles de l'Occident », aucun ministre étranger ne se montre prêt à les suivre dans ce raisonnement. L'un d'eux déclarait :

— *Lorsque la France aura mis de l'ordre dans son économie, lorsqu'elle aura réglé le problème algérien et remis à la disposition de l'O.T.A.N. ses forces d'Afrique du Nord, alors, mais alors seulement, elle pourra présenter avec quelque chance de succès son projet de directoire à trois.*

M. B.

A votre service...

Supplément 8 pages pratique

MADAME EXPRESS

— Cette semaine —

Madame Express a :

● ***Etabli*** à l'attention des Pères Noël embarrassés, une liste des livres pour enfants (de 3 à 15 ans) les plus intéressants ayant paru cette année. Ses lecteurs et lectrices qui désireraient des conseils à ce sujet pourront téléphoner au « Service Livres d'enfants » de « L'Express », ELY. 88-61, tous les matins de 10 h. 30 à 12 h. 30, jusqu'au 24 compris.

● ***Dépanné*** une lectrice qui avait une sortie de dernière minute, et pas de chaussures habillées, en lui conseillant de peindre les siennes, pour un soir, en or ou en argent. Il existe en effet une teinture qui peut s'appliquer sur n'importe quel cuir et s'enlève ensuite avec un détachant spécial, quelles que soient la qualité et la couleur de base. Nous avions déjà signalé ce produit au moment du Salon du Cuir, mais nous avons pensé qu'il était utile de rappeler son existence au moment des fêtes. (Pigm Maxi : 525 francs le nécessaire complet pour une ou deux applications suivant la qualité du cuir. Grands magasins et tous dépositaires des produits Maxi.)

Pour celles qui n'adopteront pas cette solution économique et qui envisagent d'acheter des accessoires du soir (chaussures, sac et gants) assortis, Mme Express a couru cette semaine et leur donne en page II des adresses utiles.

● ***Etudié*** avec intérêt la formule du « Club Photo-Radio ». Les adhérents de ce club bénéficient de remises de 20 à 30 % sur les grandes marques d'articles photo, radio, cinéma, télévision, etc. De plus, des salles de projection et d'audition sont mises à leur disposition et des séances éducatives sont organisées pour les photographes et cinéastes amateurs. Tous les services du club sont gratuits et l'adhésion ne comporte pas de cotisation. Pour les fêtes ce club propose à ses adhérents : une caméra à objectif Berthiot 1,9 à 12,5 de mise au point à 27.300 fr. au lieu de 39.000 fr. (Club Radio-Photo, 6, boulevard de Sébastopol. TUR. 12-06.)

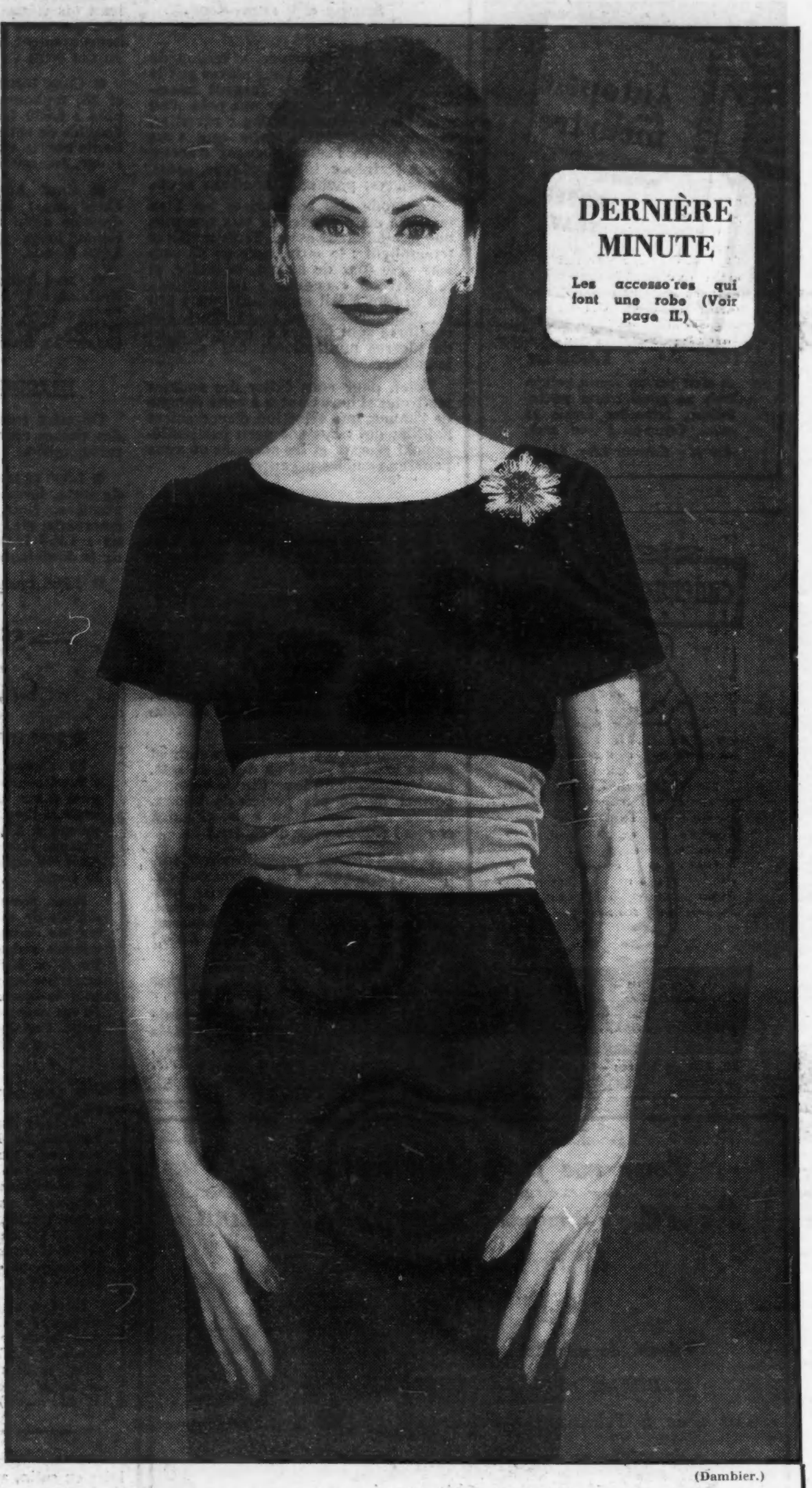
● ***Reçu*** la visite, pas absolument désintéressée, de fort nombreux facteurs. Comme chaque année, elle s'est demandé quelle somme leur donner pour leurs étrennes pour ne jouer ni les Harpagon (ce qu'elle n'est pas) ni les Crésus (ce qu'elle est encore moins). Après enquête pour déterminer ce qu'il était raisonnable de remettre en échange de ces petits chefs-d'œuvre de l'art contemporain que sont les calendriers des postes, voici le résultat de ses investigations :

● POSTIERS : pour les lettres 250 francs au moins. Restent les imprimés, mandats, télégrammes, etc., étrennes à évaluer selon que l'on est ou non abonné à un journal, que l'on dérange souvent les télégraphistes, etc. Au minimum : 150 francs.

● BOUEURS, EGOUTIERS : un arrêté préfectoral interdit aux employés municipaux de se présenter pour percevoir des étrennes. S'ils l'enfreignent, et que vous n'ayez pas le courage de le brandir : 100 francs est un minimum.

● CONCIERGES : la coutume veut que l'on donne aux concierges, dans le courant de l'année, 5 % environ du principal du loyer. Cette somme se répartissant entre les étrennes et la gratification que la plupart des locataires laissent à chaque terme. Calculer les étrennes en fonction de cette gratification.

● GENS DE MAISON : aucune obligation légale. Il est décent de donner au minimum le tiers du salaire, au maximum le double mois.



(Dambier.)

● ***Bondi*** en lisant le commentaire qui accompagne ces pinces à linge miniatures qui, sous le nom de « Rock'n roll pins », font paraît-il fureur chez les « tricheurs-juniors » (de 13 à 18 ans), et se vendent 100 francs la pochette de 8.

Voici le texte du « code international des Rock'n Roll pins » :

« 1 pince = Je suis un tordu (ou une tordue). »

« 2 pinces = Fan du jazz »,

« 3 pinces = Fan du Rock'n Roll »,

« 4 pinces = Cherche partenaire »,

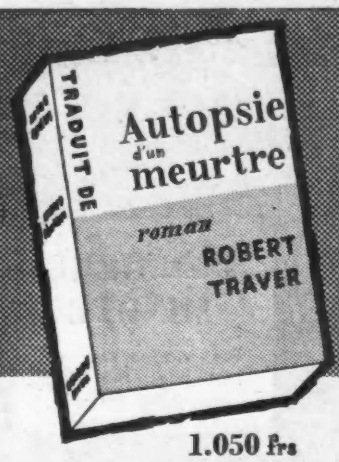
« 5 pinces = En ai un (ou une) et suis bien accroché »,

« 6 à 9 pinces = J'en ai plusieurs... »,

« 10 pinces = Je suis un bêcheur ou une bêcheuse ».

Sans commentaire.

DROZ
PERLES
PROVENANT DIRECTEMENT DES CULTURES SOUS-MARINES
Le plus grand choix de colliers à tous les prix
16, RUE HALÉVY . PARIS (OPÉRA CH.D'ANTIN)



1.050 frs
ce n'est pas un roman policier mais un grand roman psychologique, best-seller depuis 15 mois. Offrez-le à vos amis.
400 p. - Calmann-Lévy, éditeur

men sport
CHEMISIER TAILLEUR de qualité
Le spécialiste du daim
16, Rue de Sèvres - LIT. 20-21

MODE

Les accessoires qui font une robe

● ***Si vous constatez cette semaine : « Je n'ai rien à me mettre... ». Il est encore temps d'y remédier.***

INVITATION imprévue, réveillon de dernière minute. Vous n'avez pas le temps ni sans doute l'argent nécessaires pour commander une robe d'un soir. La meilleure solution : réveiller, rajeunir, rafraîchir, celle que vous avez déjà en l'accompagnant d'accessoires (ceinture, bijou fantaisie, gants, chaussures, pochette) flambant neufs.

La mode des accessoires est bien tentante cette année, en tout cas plus que la mode tout court. Trois matières triomphent : le satin, noir ou de couleur vive (pas de blanc), la moire, et le chevreau « or-lune » (merveilleux ton ni tout à fait argent, ni tout à fait or, malheureusement assez cher). Les ceintures sont hautes et les gros clips de pierres multicolores ont détrôné le collier.

Voici, pour vous éviter des courses multiples si harassantes à cette époque de l'année, une sélection d'accessoires habilles qui nous ont paru particulièrement réussis, et les adresses où vous pourrez vous les procurer :

LA CEINTURE

Nous avons photographié trois modèles faciles à mettre sur n'importe quel fourreau noir :

● 2.200 FRANCS : en velours drapé, dix coloris différents. Légèrement en forme, fermée par une grosse boucle derrière. Armature souple. Existe également en satin. Peut se faire à façon, si l'on désire apporter son tissu : 1.800 francs de façon. (*Franck et fils, rue de Passy.*) (Voir la photo de couverture.)

● 2.500 FRANCS : en velours noir et ruban lamé or piqué en dents de scie. Ravissante sur un fourreau de velours, permet de ne pas porter de bijoux. Existe uniquement en noir. (*Franck et Fils.*) (Photo page ci-contre.)

● 4.900 FRANCS : en satin vison, turquoise, rose, noir, et dix autres coloris. Corselet rigide et pans assortis croisant derrière et se nouant devant. Existe en 6 cm et 8 cm de hauteur. (*La Bergerie, Arcades du Lido.*) (Photo page ci-contre.)

LE CLIP

● 1.500 FRANCS : grosse pierre ovale entourée de petites pierres assorties alternées avec des brillants. Topaze, saphir, turquoise, rubis. (*Gants Aris, 83, faubourg Saint-Honoré.*)

● 5.000 FRANCS : très grosse broche-fleur de métal doré avec un cœur en pierre de couleur. (Photographiée sur notre couverture.) (*Lola Prusac, 93, faubourg Saint-Honoré.*)

● 6.800 FRANCS : châtelaine à triple branche en émeraude et brillants. (Photographiée avec la ceinture de satin.) (*Maggy Rouff, 25, av. Matignon.*)

LES CHAUSSURES, SAC ET GANTS ASSORTIS

Les fabricants assortissent rarement les trois éléments, et les seuls ensembles que nous ayons trouvés sont malheureusement assez chers. Nous avons vu des trios en satin :

● CHEZ DURER, 74, Champs-Elysées et 28, faubourg Saint-Honoré. Escarpins : 9.800 francs. Pochette à rabat doublée de satin assorti : 4.800 francs. Gants courts : 3.200 francs. Miel, noir, rouge, émeraude.

● CHEZ AURÈLE, 15, rue Royale. Escarpins : 10.900 francs. Pochette doublée satin assorti : 6.000 francs. Gants longs en satin de nylon : 5.000 francs.

● CHEZ JOURDAN, 5, boulevard de la Madeleine. Des escarpins en chevreau or-lune : 8.750 francs. La pochette en or-lune assortie : 5.500 francs, chez CALMY, 15, boulevard de la Madeleine.

LES POCHETTES ET GANTS ASSORTIS

On peut trouver dans ce domaine des choses charmantes pour des prix raisonnables.

● 1.500 FRANCS : une petite pochette de satin, fermée par une fermeture à glissière. Noir, blanc, rouge, vison, émeraude, etc. Les gants courts assortis : 1.950 francs. (*Gaudin, 18, place de la Madeleine.*)

● 1.800 FRANCS : pochette triangulaire en satin, amusante de forme. Pas de fermoir métallique mais anse coulissante en même tissu. Doublée satin. Plus de vingt coloris, dont trois verts différents : nil, bronze et émeraude. Gants longs assortis : 3.500 francs (sur commande seulement, quatre jours de délai environ). (*O'Nyl, 396, rue Saint-Honoré.*)

● 3.950 FRANCS : pochette en moire, modèle avec rabats. Gants longs assortis : 2.300 francs. (Ce modèle peut être commandé dans n'importe quel coloris, délai de livraison : 24 heures.) (*Gaudin, 18, place de la Madeleine.*)

SERVICE-CADEAUX

● 3.000 LIVRES

Le succès remporté par notre « Service-cadeaux », qui avait proposé à nos lecteurs de faire dédicacer le livre de leur choix par son auteur, a dépassé toutes nos prévisions. Plus de 3.000 livres ont ainsi été expédiés par nos soins en 15 jours.

Nous sommes malheureusement obligés de refuser maintenant toutes les demandes, la plupart des auteurs s'absentant de Paris pour les fêtes. Mais nous tenons à les remercier au nom de nos lecteurs pour la bonne grâce avec laquelle ils ont accepté ces multiples signatures. Certains d'entre eux ont signé jusqu'à 100 livres dans la même journée !

● 1.000 COUPS DE TELEPHONE

Madame Express, qui a déjà donné près de 1.000 « consultations-cadeaux » par téléphone reste à la disposition de ceux qui désireraient la questionner jusqu'au lundi 22 compris. Il suffit, pour lui exposer votre problème, de téléphoner à ELY 88-61, tous les jours de 15 heures à 17 heures. La matinée étant réservée au « Service livres d'enfants » (Voir page 1).

C'est également l'après-midi de 15 heures à 17 heures que peuvent être faites les demandes d'objets livrés à domicile que nous avons photographiés dans « L'Express » de la semaine dernière (N° 391 du 11 décembre.)

MAISON

Pour camoufler les petits défauts

● ***Le regard fureteur d'une « chère » tante se posant sur une tache, peut vous gâcher la soirée...***

UNE tache sur le tapis, des rideaux défraîchis, un vestiaire inexistant, tous ces détails qui agacent dans la vie de tous les jours, mais finissent par faire partie du décor familier, prennent dans certaines circonstances des allures de catastrophe. Rien ne les rend plus sensibles à une maîtresse de maison que l'attente du regard fureteur, et pas toujours charitable, d'une « bonne amie » ou d'une « chère tante de mon mari qui vient toujours déjeuner avec nous une fois par an au moment des fêtes ».

Même si, comme c'est fort probable, personne ne remarque ces détails disgracieux, mieux vaut essayer de les camoufler, pour vous permettre à vous-même de recevoir agréablement. Sinon, comme les personnes qui ont un petit bouton sur la figure et s'imaginent que tous les regards sont braqués sur celui-ci, vous passeriez votre soirée dans la hantise du siège qui manque ou du tapis mité.

Voici quelques suggestions d'ordre pratique :

● Les murs et les plafonds ont besoin d'être repeints.

● Supprimer tout éclairage central. Equiper les lampes avec des ampoules roses ou jaunes (*Prisunic*). Multiplier les bougies dans la pièce de réception, les murs et les plafonds défraîchis ne se verront plus, les yeux étant attirés par la lueur des flammes de bougies qui font des ombres sur les murs.

● Par contre, lessiver les portes, en particulier à l'endroit de la poignée où les doigts laissent toujours des traces.

● Doubles rideaux et voilages sont fanés.

● En tout cas, faire laver les voilages.

● Fermer les doubles rideaux (s'il y en a), arranger les plis et mettre une table devant la fenêtre. Sur cette table, soit un arrangement de plantes vertes (*plantes vertes en location : Pierre Manière, 22, rue Henri-Rochefort*), soit un grand vase et des fleurs à longue tige, soit tout simplement le buffet. Le décor de fenêtre, voilage ou doubles rideaux, disparaît puisqu'il sert uniquement de fond à la table chargée.

● On peut également, au moment des fêtes de Noël, créer un décor de circonstance en accrochant aux doubles rideaux des petites branches de sapin, des nœuds de ruban rouge et des boules d'arbre de Noël.

● Les sièges sont en nombre insuffisant.

Deux solutions sont possibles :

1) Mettre dans cette pièce tous les sièges dépareillés de l'appartement (surtout ne pas les apporter à l'avance, mais au fur et à mesure de l'arrivée des invités, sinon toute l'harmonie de la pièce de réception serait gâchée et les premiers arrivés auraient une impression pénible de bric à brac).

2) Compléter l'ameublement avec des pliants de plage peints au Latex dans un ton en harmonie avec les dominantes de la pièce. Recouvrir la toile d'un tissu uni, velours, satin de coton, reps, etc., d'une couleur assortie ou carrément en opposition avec celle des autres sièges.

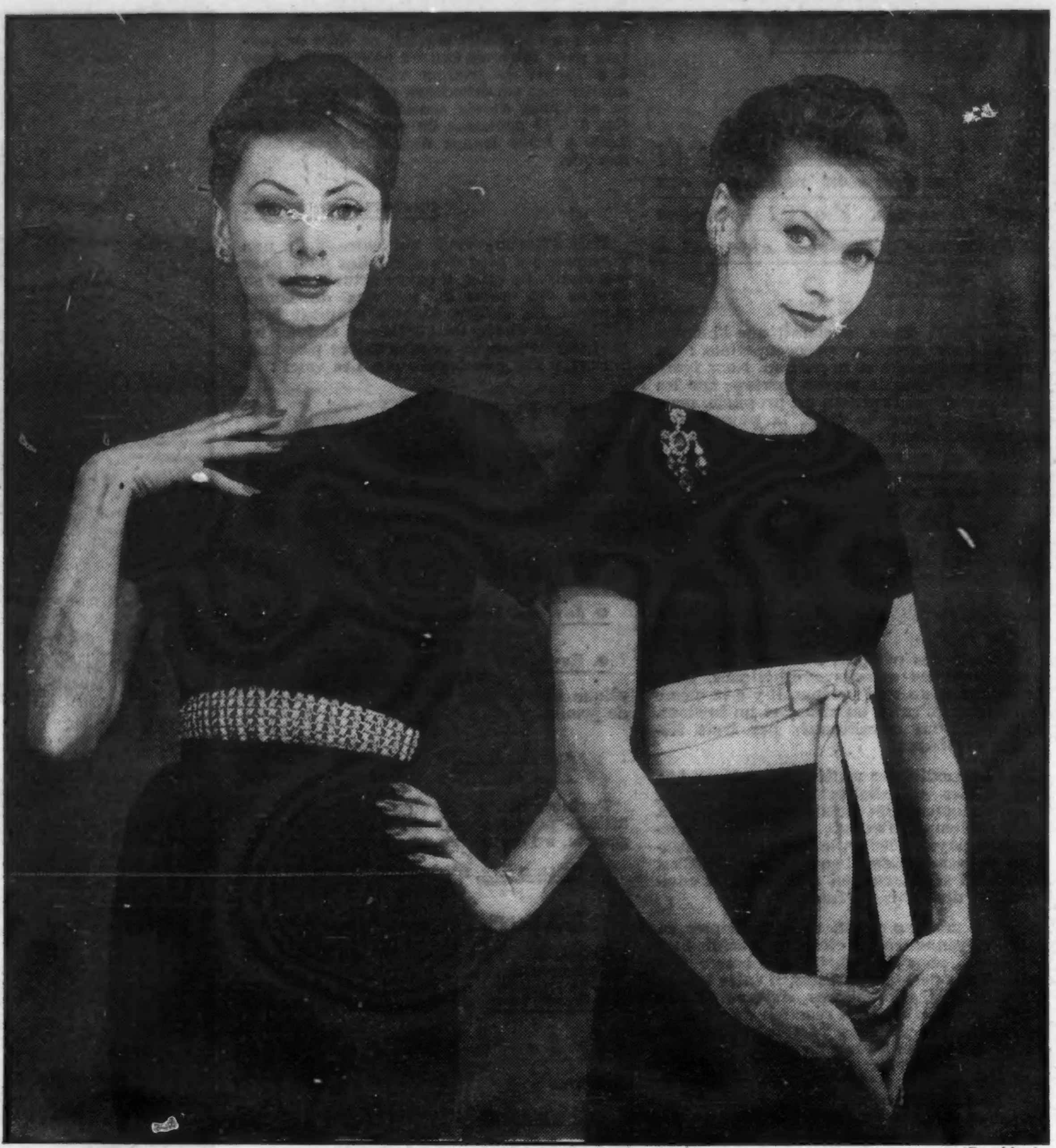
● Il y a des taches sur la moquette ou sur un siège.

● On peut profiter de l'occasion pour faire détacher sur place, par un spécialiste, moquette ou couverture de

Pour vos fêtes de fin d'année
Astra *a demandé à* FRANÇOISE BERNARD
le menu du succès

Velouté de volaille
Pâté en croûte ——> *Vin d'Alsace*
Oie rôtie à l'allemande ——> *Bourgueil ou Saint-Emilion*
Salade de mâche et noix
Fromages ——> *Châteauneuf-du-Pape ou Chambertin*
Tarte au citron ——> *Champagne ou vin blanc doux*
Fruits

Si vous désirez les recettes de ces plats, écrivez à FRANÇOISE BERNARD, SOCIETE ASTRA, 8, avenue Delcassé, Paris-8e. Elle vous les enverra gratuitement.



(Dambier.)

SUR VOTRE PETITE ROBE NOIRE, DEUX CEINTURES, UN CLIP.
C'est le détail que l'on verra.

siège. On peut également laisser les taches (que seule la maîtresse de maison voit en définitive), plutôt que de risquer un détachage d'amateur. Mieux vaut une tache qu'une grande auréole.

● S'il s'agit d'une carpette, on peut la nettoyer en entier deux jours avant la réception, soit avec de la mousse d'Omo, soit à sec avec du « Protapi » (*en vente dans tous les grands magasins*).

● Ne pas oublier que rien n'est plus joli qu'un grand vase de fleurs posé à même le tapis. Solution parfaite pour dissimuler une tache... à condition que celle-ci ne soit pas au milieu de la pièce.

● Le vestibule est petit; il n'y a pas de vestiaire.

● Deux grandes planches posées sur la baignoire, le tout dissimulé sous un drap de lit et le vestiaire est tout trouvé. Les invités pourront par la même occasion se donner un coup de peigne ou se laver les mains.

● Ou s'il n'y a pas de salle de bains dans l'appartement, poser une planche sur deux dossiers de chaises et draper le tout d'andrinople.

● L'appartement semble trop petit pour recevoir beaucoup de monde à la fois.

Trois solutions pour gagner de la place :

● Enlever les portes pour une soirée, les pièces paraîtront beaucoup plus grandes.

● Supprimer le grand lit en démontant le bois du lit (s'il y en a). Le matelas se range dans la baignoire. Le sommier dressé debout se glisse dans un couloir, une pièce secondaire ou à défaut se dissimule derrière les doubles rideaux.

● Choisir la solution des petites tables plutôt que de la grande table à allonges s'il s'agit d'un dîner (on peut louer des tables rondes ou carrées pliantes qui s'enlèvent après le repas pour faire de la place). (*Catillon, 14, faubourg Saint-Honoré.*)

RECETTE

Menu pour le déjeuner de Noël

● *Pour passer une bonne matinée le 25 décembre, faites un minimum de cuisine.*

LA matinée de Noël passe bien vite pour les mères de famille, et l'heure du déjeuner arrive souvent au milieu des paquets et des cadeaux. Mieux vaut prévoir un menu qui puisse, en grande partie, être préparé la veille. Voici celui que Madame Express vous propose :

Fonds d'artichauts mimosas.
Paupiettes de veau à la crème.
Petits pois.
Salade de fruits.

La veille on peut préparer :

● Les paupiettes de veau qui se gardent au frais enveloppées dans du papier sulfurisé ou du papier d'aluminium.

● Les divers ingrédients pour les artichauts mimosas.

● La salade de fruits.

Trois quarts d'heure avant de servir :

● Faire revenir les paupiettes et les laisser mijoter à petit feu en cocotte couverte.

● Préparer pendant ce temps des fonds d'artichauts.

Dix minutes avant de servir :

● Faire réchauffer les petits pois (en boite au bain-marie).

● Déglacer la cocotte avec de la crème fraîche (éviter de faire bouillir).

RECETTE DES ARTICHAUTS MIMOSAS

(Pour six personnes.)

— *Six artichauts.*
— 150 *gr. de riz.*
— 200 *gr. de crevettes grises décortiquées.*
— 6 *langoustines.*
— 2 *œufs.*
— *Un demi-bol de mayonnaise.*

La veille, on prépare : le riz cuit à la créole, les fonds d'artichauts (cuire les artichauts à grande eau bouillante salée, les débarrasser de leurs feuilles et du fruit), la mayonnaise, les œufs durs, les langoustines cuites à l'eau salée.

Le tout conservé au frais.

Le jour même :

● Ranger les fonds d'artichauts sur le plat de service.

● Mélanger délicatement le riz avec la mayonnaise.

● Ajouter les crevettes décortiquées, les langoustines coupées en dés.

● Garnir les fonds d'artichauts de ce mélange posé en dôme.

● Saupoudrer d'œufs en mimosas.

Mériva L
MAROQUINIER
BAGAGISTE
POUR VOS CADEAUX
POUR MADAME :
Un SAC NOUVEAU
POUR MONSIEUR :
Un OBJET personnel pour son BUREAU
30, rue La Boétie - Metro : Miromesnil

E. Oxeda
recherche beaux bijoux anciens et modernes et tabatières en or
334 Rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

CADEAUX
pour Noël et Jour de l'An
Originalité
Distinction
Catalogue envoyé sur demande
KIRBY, BEARD
5, rue Auber - Paris
Opé 24-65
Ouvert sans interruption en Décembre

La Fleur Enchantée
"Le spécialiste des plantes en pots"
SAPINS NOEL depuis 270 F
AZALEES-CYCLAMENS 750 F
Attention ! Découpez cette annonce. Elle représente 200 fr. à valoir sur tout achat d'au moins 2.000 francs
30, Avenue Mozart

Qui dit « CADEAUX » dit SELLERIES DE FRANCE
Monsieur appréciera la serviette en
PORC VERITABLE
« PILOTE »
Avec son large soufflet, elle convient à l'homme d'affaires, à l'aviateur, au docteur et à l'étudiant
6.000 francs
Vente exclusive
SELLERIES DE FRANCE
12, Faubourg-Saint-Honoré (Madeleine)
86, boulevard Haussmann (Saint-Lazare)
20, av. F.-D.-Roosevelt (St-Phil.-du-Roule)

INÈS
PARFUMERIE
48, rue de Berri (8e) - ELY. 75-14
Toutes les grandes marques de Parfums et Produits de Beauté
Ouvert sans interruption de 9 à 20 heures
Livraison à domicile à partir de 3.000 fr.
Commandes par téléphone

CADEAUX

Eternel parfum

● *70 % des parfums de femmes sont vendus à des hommes. Voici quelques conseils qui les aideront à choisir.*

MAHOMET, dit-on, déclarait que l'homme a trois grandes préoccupations : la prière, les femmes et le parfum. Nous ignorons si le Français moyen partage sur les deux premières l'opinion du prophète, mais à quelques jours de Noël, la plupart des hommes ne sont pas à l'abri de la troisième.

Offrir un parfum est le recours de ceux qui s'y prennent à la dernière minute (75 % des parfums achetés en décembre le sont du 21 au 24). C'est aussi s'assurer de faire un cadeau bien accueilli par toutes les femmes entre 18 et 70 ans. A une condition cependant : choisir avec un minimum de discernement.

CHERS MAIS PRECIEUX

Il existe des parfums bon marché, fabriqués avec des extraits synthétiques, mais entre eux et un vrai parfum, il y a la même différence qu'entre un strass et un brillant. Les prix sont conditionnés par trois éléments capitaux :

1. La qualité des matières premières. Les huiles essentielles dont on se sert atteignent des prix astronomiques. A titre d'exemple, l'extrait de jasmin synthétique se paye 80.000 fr. le kilo alors que l'extrait de jasmin naturel en vaut 400.000. C'est le second seulement qui entre dans la composition des vrais parfums.

2. La mise au point. Il faut compter en moyenne trois à cinq ans, parfois huit ans, pour équilibrer une bonne formule. Dans certains parfums, il entre trente-deux matières premières différentes. On étudie en laboratoire la réaction de chacune en présence des autres, parfois pendant six mois, car la qualité la plus difficile à obtenir dans un parfum est la stabilité. Il doit dégager exactement la même odeur au « départ », une heure ou deux jours après. Enfin, la formule est étudiée pour « tenir » dans toutes les conditions et sous tous les climats. C'est particulièrement important pour les grandes maisons françaises qui exportent beaucoup.

3. Le conditionnement : le parfum peut être vendu en flacons très simples ; mais la plupart du temps, le contenant est aussi soigné que le contenu : question de prestige.

PARFUMS DE TOILETTE

Compte tenu de ces trois éléments, il est facile de comprendre pourquoi les femmes considèrent souvent l'achat d'un parfum comme une « folie ». Et c'est pour cela qu'elles lui préfèrent — quand elles doivent l'acheter elles-mêmes — les eaux de toilette. L'eau de toilette (à ne pas confondre avec l'eau de Cologne vraie ou fausse) est un parfum à très faible concentration, donc bien moins cher. Mais les femmes lui reprochent de ne pas « tenir ». C'est pourquoi certains fabricants viennent de mettre au point des « parfums de toilette », appellation astucieuse pour une concentration intermédiaire qui a l'avantage d'être toujours moins chère que le parfum, et plus persistante que l'eau de toilette. Le dernier né du genre est l' « Ayeristocrat », d'Harriet Hubbard Ayer.

Mais les femmes n'en ont pas perdu pour autant le goût du parfum ; seulement, elles comptent sur les hommes pour le leur offrir. 70 % des parfums de femme sont vendus à des hommes, et ceux-ci doivent savoir qu'il n'est pas nécessaire d'offrir un litre de parfum pour faire un cadeau convenable. Avec 8 à 15 gr. de parfum utilisé rationnellement (deux vaporisations par jour) on peut se parfumer de six semaines à deux mois. Ces 8 à 15 grammes de parfum coûtent de 1.500 à 2.500 francs dans une très bonne marque.

L'EMBARRAS DU CHOIX

Mais l'homme isolé qui entre dans une parfumerie a bien des difficultés pour fixer son choix. En effet, il existe actuellement en France 475 noms de parfums de bonne marque. Ce chiffre énorme rendrait bien difficile le choix de l'acheteur si tous les parfums connus ne se ramenaient pas, finalement, à six grandes classes. Les voici :

● Floraux.

Tous les parfums sont à base de fleurs, mais ici une seule fleur domine. Appartiennent à cette catégorie :

● REVERLY, à la violette (*Millot*), à partir de 1.450 francs.

● DIORISSIMO, au muguet (*Dior*), à partir de 3.000 francs.

● JOY, au jasmin (*Patou*), à partir de 4.100 francs.

● ENVOL, au jasmin (*Lancôme*), à partir de 12.600 francs. Ce prix s'explique par le coût exorbitant de l'essence de jasmin.

● Fruités.

Parfums peu nombreux, dominante plus utilisée pour les eaux de toilette à la bergamote, à l'orange ou au citron.

● FILLE D'EVE, à la pomme (*Nina Ricci*), à partir de 1.575 francs.

● JEAN-MARIE FARINA, chez Roger et Gallet (eau de toilette), 1.060 francs le 1/8 de litre, présentation cadeaux.

● VENT VERT, de Balmain, à partir de 1.750 francs.

● NOT DRY, chez Stendhal (eau de toilette), 1.190 francs le quart de litre.

● MÉMOIRE CHÉRIE, chez Arden (eau de toilette), 1.850 fr. ; parfum de 1.850 à 6.900 francs.

● Orientaux.

● REGARD (*Millot*), à partir de 1.450 fr.

● MÉTÉORE (*Coty*), à partir de 1.470 fr.

● RÉPLIQUE (*Raphaël*), à partir de 1.645 francs.

● MA GRIFFE (*Carven*), à partir de 2.260 francs.

● DETCHEMA (*Révillon*), à partir de 3.100 francs.

● SHALIMAR (*Guerlain*), à partir de 5.800 francs (40 cm3).

● Modernes.

Ce sont des mélanges également à base d'extraits naturels mais dont l'odeur spéciale provient d'un produit synthétique.

● MESSAGER (*Renoir*), 1.730 fr. les 15 gr.

● DANS LA NUIT (*Worth*), à partir de 1.800 francs.

● FEMMES (*Rochas*), à partir de 2.750 fr.

● NUMÉRO 5 (*Chanel*), à partir

● ARPÈGE (*Lanvin*), à partir (15 gr.).

● Epicés.

On utilise le poivre, la cann

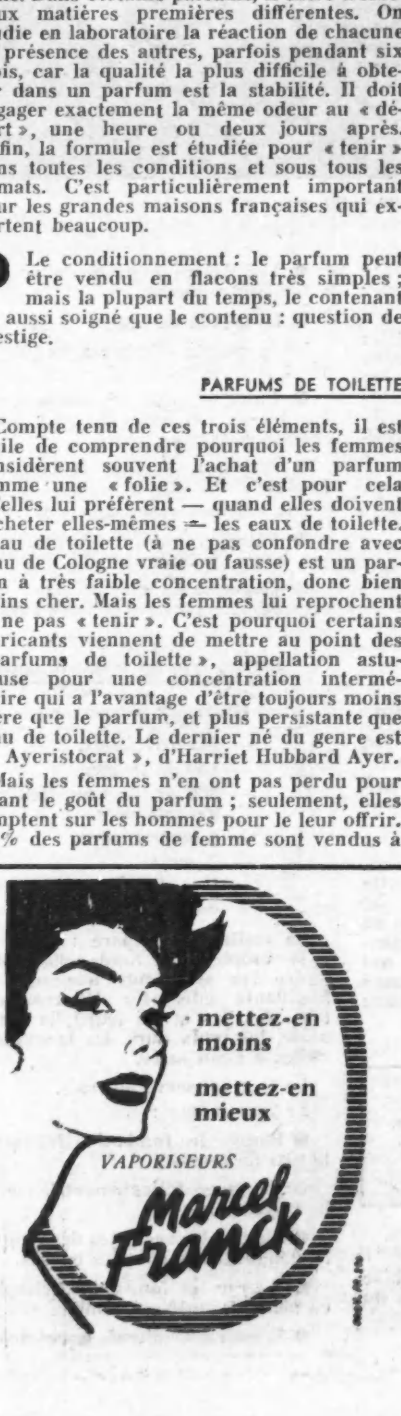
● HUIT-HUIT (*Sterlé*), à partir 2.000 fr. les 7 c

● BANDIT (*Piguet*), à partir

● POIVRE (*Caron*), à partir de

● Mousses et bois.

Dominante chênes, lichens, f



(Dambier.)

Deux des préoccupations de Mahomet

● CRÊPE DE CHINE (*Millot*), à partir de 1.450 francs.

● BOIS DES ILES (*Chanel*), à partir de de 2.800 francs.

● VOL DE NUIT (*Guerlain*), à partir de 4.400 francs.

ussi, bien qu'un parfum soit très per-nel puisqu'il réagit différemment sur que peau, on peut dire qu'il vaut mieux isir :

● Pour une peau de blonde, un parfum al ou fruité.

● Pour une peau de brune, un oriental un épicé.

● Pour toutes, un moderne ou un « bois ». ais surtout, si vous êtes un homme, frez jamais :

– à votre secrétaire, un parfum qui vous fuir le bureau, ni le même que celui votre femme ;

– à votre belle-mère, un parfum bon ché. Même si elle n'y connaît rien, elle tôt fait de le découvrir ;

– à votre fiancée : le parfum que vous z déjà offert à une précédente « postu-e » si elle la connaît ;

– à une jeune fille, un parfum trop vio- ;

– à qui que ce soit, un parfum acheté à uvette. Même si vous ne vous sentez pas à l'aise dans une parfumerie, il est plus dent de vous laisser conseiller par une deuse spécialisée.

---

objets signés

DAME EXPRESS aborde cette semaine le dernier chapitre de sa course aux aux : les cadeaux signés. Il existe, en , une catégorie de personnes qui préfè- recevoir un stylo à bille dans une boîte e et or aux initiales « C. D. » (Christian » qu'un stylo de bonne marque dans mballage moins prestigieux. Cela ne se discute pas. Mais ceux qui veulent leur faire plaisir et connaissent ce côté de leur caractère hésitent parfois à franchir le seuil des « boutiques » de luxe, dont ils ignorent la gamme des prix.

Voici quelques indications qui vous permettront de connaître le coût de certaines signatures :

SIGNÉ « DIOR »

● Un cintre à vêtement gainé de velours de ton pastel et orné d'une frange ton sur ton : 1.500 francs.

● Un crayon à bille en métal guilloché or ou argent : 1.600 francs. (*Boutique Dior, 30, avenue Montaigne.*)

SIGNÉ « BALMAIN »

● Un miroir de poche en métal guilloché. Sa poignée articulée permet de le poser sur une table ou de le mettre dans le sac. 2.000 francs.

● Une paire de longs gants de chevreau glacé, coloris pastel : 4.000 francs. (*Boutique Balmain, 44, rue François-Ier.*)

SIGNÉ « LANVIN »

● Une foulard de soie naturelle « corbeille de fleurs » sur fond blanc : 4.800 francs.

● Un brûle-parfum en métal doré : 5.700 francs. (*Boutique Lanvin, 22, faubourg Saint-Honoré.*)

SIGNÉ « HERMÈS »

● Un foulard traditionnel : 6.000 francs.

● Un agenda pour homme en box : 4.200 francs. (*Hermès, 24, faubourg Saint-Honoré.*)

SIGNÉ « VAN CLEEF ET ARPELS »

● Boutons de manchette en or modèle bâtonnet double avec fermeture de sécurité, la paire : 25.000 francs. (*Boutique Van Cleef et Arpels, 22, place Vendôme.*)

SIGNÉ « STERLE »

● Un clips « trèfle à 4 feuilles » en or, centre de brillant : 35.000 francs. (*Sterlé, 43, avenue de l'Opéra.*)

JUSQU'A DEUX HEURES DU MATIN

Enfin, pour tous ceux qui attendraient la dernière minute pour acheter leurs cadeaux, une adresse précieuse : le Drug Store des Champs-Elysées, 133, avenue des Champs-Elysées. Ce magasin est ouvert *tous les jours* (y compris dimanches et fêtes) sans interruption de 9 heures à 2 *heures du matin.*

On y trouve, en plus du rayon de parfumerie, un « coin cadeaux » rempli d'objets de goût de 500 à 20.000 francs. Deux exemples :

● Un étui pour carnet de chèques, pour femmes, en box rose ou bleu ciel : 1.300 fr.

● Une bourse à lunettes en velours doublé satin : 2.000 fr.

POUR NOËL
offrez la santé !
● un cadeau élégant... et indispensable
● chaque jour des "cocktails de santé" délicieux, gais et incomparablement bienfaisants pour petits et grands
● extraction instantanée du jus des légumes et fruits crus
● seule cette marque vous assure une véritable garantie (moteur garanti 5 ans)
● Prix : 17.650 Fr.

offrez le véritable Centrifugeur
GAYELORD HAUSER
Ne pas confondre avec les mixers. Vendu par les bonnes pharmacies et maisons de régime. Démonstration et vente tous les jours, y compris lundi et Samedi, chez Life and Beauty, 4, Fg. St Honoré, Paris-8e. Tél. ANJ. 95-63. Envoi contre remboursement ou paiement par avance (chèque bancaire ou CCP Paris 2876-31). Spécifier le voltage.

Pour vous aussi, Monsieur

L'EAU DE RENOIR

L'ATOUT-MAITRE DE LA FEMME

Le parfum léger
Calypso
ROBERT PIGUET
PARIS

PFFUT-COLOGNE
L'Eau de Cologne Jean-Marie Farina Flacon atomiseur
ROGER et GALLET
EN VENTE CHEZ TOUS LES PARFUMEURS
1.450 francs

EVE REVE
le nouveau parfum de
RIGAUD
51, Rue François Ier

SI VOUS VOULEZ DANSER

PENDANT quinze jours par an, de la semaine qui précède Noël à celle qui suit le jour de l'An (sans compter le 14 juillet), les plus réfractaires, les moins exubérants, les plus « coin de feu » dansent.

● SI VOUS DANSEZ CHEZ VOUS : vous avez, avant tout, besoin d'un électrophone. Si vous n'en possédez pas, vous pouvez encore, en vous y prenant dès maintenant, en louer un. (Madame Express se tient à votre disposition pour vous communiquer des adresses par téléphone.)

Essayez de ne confier à personne la charge de changer vos disques. Ils sont incassables... mais pas inrayables, et achetez avant votre soirée un saphir de secours.

Si vous prêtez des disques, n'oubliez pas de les marquer à votre nom. Coller les étiquettes sur les disques et non sur les pochettes. Des « échanges » involontaires peuvent facilement se produire à l'instant des « merci, quelle merveilleuse soirée ».

Et consultez la sélection de disques de danse établie par Madame Express (voir ci-dessous).

● SI VOUS SORTEZ DANSER. Si vous habitez Paris, nous vous signalons les endroits à la mode (voir « Sorties »). Ils ne sont jamais « pas cher » en temps normal. Mais en période de réveillon, ils sont très chers... et bondés. Il est tout juste temps de réserver une table.

11 HEURES DU SOIR...
Que vous soyez timides...

(Charpentier.)

DISQUES

33 ou 45 tours de danse

POUR danser, il faut des disques, beaucoup de disques. Cette année: sacrifiez à la mode du « typique » (mambos, merengues), mais sachez que d'après des sondages récents opérés à la radio, le cha cha cha reste en tête et que le dernier en date s'appelle : « Eso es el amor ». Vous n'ignorez pas que la raspa fait figure d'ancêtre, que la samba est presque tombée dans l'oubli, et que le calypso... marque le pas.

Si vous voulez être à la pointe de l'actualité, il faut vous initier au sega qui, selon l'avis d'un « spécialiste », se danse comme un « mambo rapide avec mouvement du corps de bas en haut... ».

Prévoyez aussi des charlestons, de nouveau à l'honneur, beaucoup de slows — ce sont toujours eux qui créent l'atmosphère — et quelques « rapides » pour secouer les inévitables torpeurs de 4 heures du matin.

● Typiques en tout genre

● « ONOMATOPÉES ET BATTEMENTS TYPIQUES. » Merengue Ta-ka-ta, My old merengue n° 28 (il ne vous est pas interdit de supposer que ce merengue a été précédé de 27 autres) et un calypso ; maladie d'amour, avec Ben et sa tumba. (45 *tours Barclay* 72.243.)

● « DE L'EXOTISME EUROPÉANISÉ », un super 45 tours débordant d'ambiance avec Amour de Saint-Tropez, Tu me donnes (Come Prima), Du moment qu'on s'aime, Patricia. Avec Jack Ary et son High Society chacha (45 *tours Vogue EPL* 7.524).

● « DU CHA-CHA-CHA PLUS PAISIBLE » Eddy Warner et sa musique tropicale jouent Du moment qu'on s'aime, Je pars, et un calpyso : le Carnaval des rosees. (*Odéon SOE* 3.389.)

● « LA NOUVELLE NÉE, LE SEGA » : elle est importée de l'île Maurice. Faites sa connaissance avec Luc Donat et son ensemble des îles : L'amour est doux, Masalé mété, Mi vé danser sega, Noir noir. (*Vogue EPL* 75-45.)

● Et le bon vieux temps...

LES TANGOS :

● KISS-TANGO, Amour, castagnettes et tango, La Cumparcita, Tango bleu. Quatre classiques « bien glissants » enregistrés par Alfredo Corenzo. (45 *tours Philips* 424.085 *PE*.)

LES CHARLESTONS :

● FINGERS ET SON RAGTIME PIANO, Pee Wee soufflant dans son trombone, des titres connus puisqu'ils sont groupés sous un titre général « Class of 25 » : That certain party, Yes sir, that's my baby, Jealous, Rose of the rio Gransz. (45 *tours Capitol EAP* 3-935).

● ONÉSIME GROSBOIS ET SON PIANO D'OCCASION : La Môme Kiki, Charleston time, Old Charleston Back to charleston. Tout cela pour vous faire rêver de robes à franges (45 *tours Barclay* 72 186).

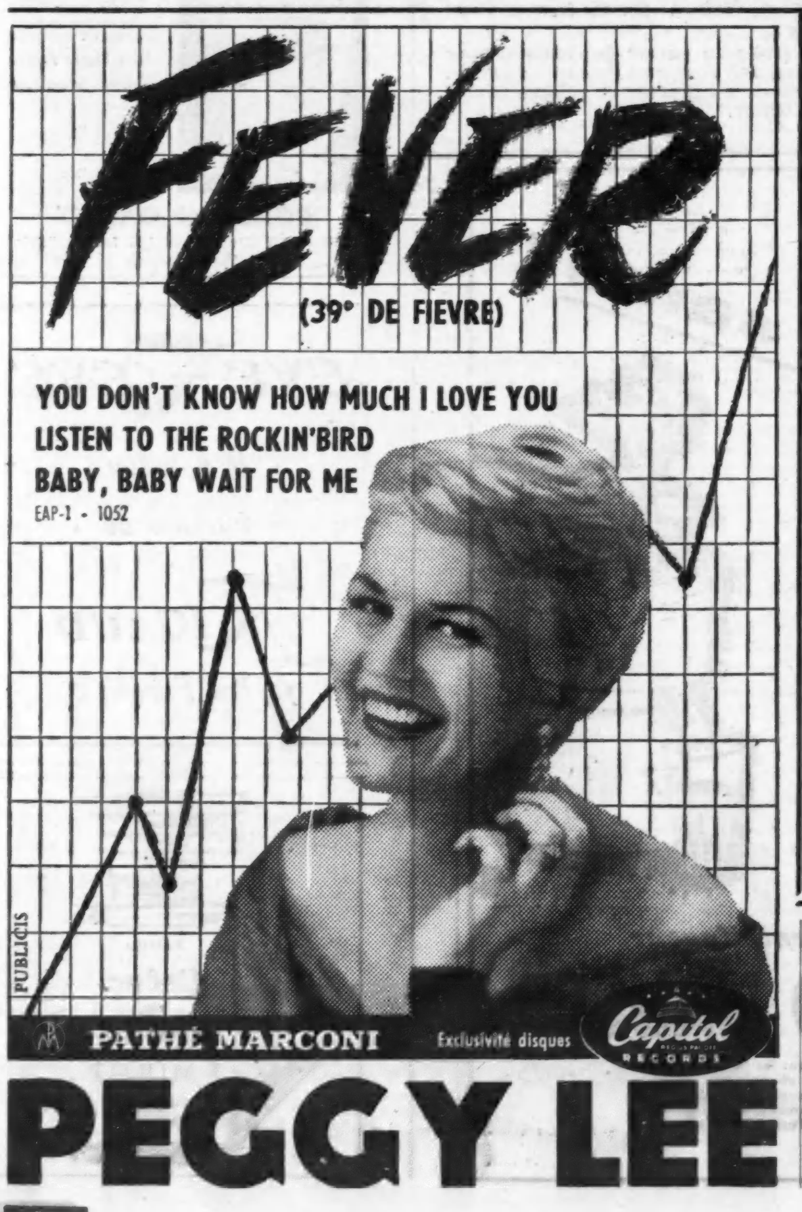
LES VALSES :

● DES VALSES CONNUES ET CLASSIQUES : « Les plus célèbres valses de films » : Ville d'amour, Rêve d'amour, Moulin-Rouge, Valse grise, Sous les toits de Paris, Que sera sera, jouées par le grand orchestre de Paris sous la direction de Paul Bonneau. (33 *tours Ducretet* 250 V 072).

● Si vous préférez le jazz

● CLAUDE BOLLING et son orchestre : du bon jazz, très ellingtonien, avec de bons solistes, le tout très dansant : Bad Boy, Plus jamais, Diana, Le jour où la pluie viendra, etc. (33 *t. Philips* 76.160 *R*).

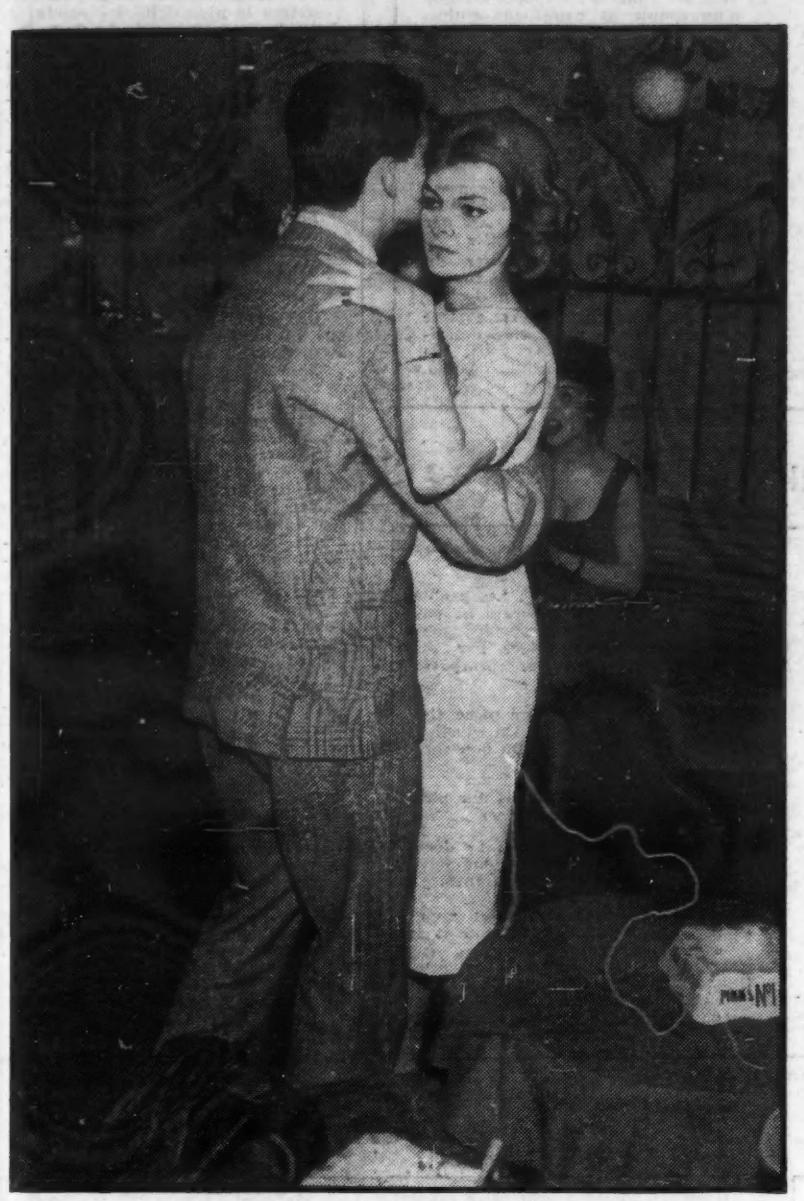
● MICHEL DE VILLERS et son orchestre : dans le genre quatre heures du matin, par un



Avec les MEMES REMISES
que n'importe où à Paris
CHOISISSEZ VOS
DISQUES et ELECTROPHONES
CHEZ UN DISQUAIRE COMPETENT
PAN
G. MILLETRE, Premier Prix du Conservatoire de Paris
● Ouvert de 9 heures à 20 heures et les dimanches 21 et 28 décembre
● Envoi franco province et étranger
● 5 cabines d'audition
11, rue Jacob - 6e - DAN. 18-25

Enregistrés par l'un des plus grands clavecinistes du monde
LES PARTITAS POUR CLAVIER (BACH)
par Ralph KIRKPATRICK
3 disques 30 cm.
●
VARIATIONS GOLDBERG (BACH)
par Ralph KIRKPATRICK
1 disque 30 cm.
●
D'autres très grands enregistrements classiques ont été réalisés par les disques Valois Demandez le catalogue
Valois
91, rue du Fg-St-Denis TAL 48-11

LA SEMAINE PROCHAINE



...« Chez Régine » (Charpentier.)
...ou assurés.

SORTIES

Paris by night

Vous préférez un bon spectacle à la danse ? Nous vous conseillons :

● La Galerie (55, rue de Seine. DAN. 63-51). — Numéros bien choisis. Pierre Doris, Cora Vaucaire, Jacques Dufilho, etc. On ne danse pas. La consommation : 1.300 fr. ; 2.500 fr. pour les réveillons.

● L'Ecluse (15, quai des Grands-Augustins, sans téléphone). — L'endroit est étroit, mais le spectacle de qualité. Les Frères ennemis, Barbara, Yves Joly et sans doute Raymond Devos pour le réveillon de Noël. Le whisky, 1.200 fr. ; 2.000 fr. pour les fêtes.

● Le Crazy Horse Saloon (12, avenue George-V. BAL. 69-69). — C'est l'académie du strip-tease. Le whisky, 2.300 fr., service compris. Pour le réveillon, 5.000 fr. la soirée, consommations illimitées.

● Milord l'Arsouille (5, rue de Beaujolais. CEN. 88-14). — Francis Claude, Serge Gainsbourg, Michèle Arnaud, Jacques Dufilho. Habituellement, la consommation : 1.600 fr. ; 3.000 fr. pour les fêtes.

Vous aimez danser au son d'un orchestre ? Vous irez :

● Au Bal des Anglais (6, rue des Anglais. ODE. 98-96). — Figuration en casquette, spectacle musette et danse apache pour touristes. Consommations à partir de 500 fr.

● A l'Eléphant Blanc (24, rue Vavin. ODE. 90-95). — Ambiance élégante, deux bons orchestres. Les femmes s'habillent. Le whisky : 1.600 fr. La bouteille de champagne : 6.000 fr.

● Au Club Saint-Germain (13, rue Saint-Benoît. LIT. 81-84). — Jam-sessions. Le whisky : 1.500 fr.

● Au « Blue-Note » (27, rue d'Artois. BAL. 18-92). — Les meilleurs jazzmen de Paris (Stan Getz, entre autres). Le whisky : 700 fr., et le réveillon : 2.000 fr.

Vous êtes plus sensible à l'atmosphère tamisée d'une discothèque ? (Les disques y sont toujours bons.) Vous choisirez :

● Le Club de l'Etoile (4, avenue Victor-Hugo. PAS. 69-46). — C'est l'endroit à la mode. Style élégant, mais pas d'orchestre. Femmes habillées. Le whisky : 750 fr., plus le service.

● Chez Régine (1, rue du Four. ODE. 59-10). — Décor de jardin public la nuit. Peu de lumière. Bons disques. Le whisky : 700 fr.

● La Discothèque (13, rue Saint-Benoît. LIT. 81-84). — Est devenu un lieu classique. On y passe plus qu'on n'y reste. Bons disques. Le whisky : 800 fr.

● La Licorne (29, rue de Ponthieu. ELY. 85-33). — Décor de cave médiévale. Bons disques. Ambiance familière. Le whisky : 800 fr.

● L'Epi-Club (132, boulevard Montparnasse. DAN. 50-00). — Discothèque aux lumières douces. Petits bancs individuels dans des boxes où l'on peut recevoir ses amis et commander à l'épicerie tout ce que l'on veut boire et manger au prix habituel des épiceries. Entrée : 600 francs.

Vous avez l'intention de passer un réveillon « complet » ? Vous voulez dîner, assister à un spectacle et peut-être danser ? Vous avez aussi l'embarras du choix :

● Le Grand Quinze (15, rue Guisarde. ODE. 55-26). — Comiques troupiers et baigneuses 1900. Style caf' conc' et « bonnes plaisanteries ». Entrée : 500 fr. Un verre : 500 fr. Diner : 1.000 fr. Servi par les artistes.

● La Colombe (4, rue de la Colombe. MED. 37-08). — Cadre pittoresque et ancien dans l'île de la Cité. Très peu de places. Repas : 2.000 fr. environ. Consommation : de 300 à 700 fr. (le whisky). Réveillon tout compris entre 6.000 et 7.000 francs, avec demi-bouteille de champagne par personne.

● Le Port du Salut (163 *bis*, rue Saint - Jacques. ODE. 32-03). — Ambiance intime. Environ 40 places. On peut y faire mouler son masque. Diner à partir de 2.000 fr. Le whisky : 800 fr. Pour les réveillons : 8.500 fr. tout compris, service et boissons à gogo.

● Le Franc-Pinot (1, quai Bourbon. ODE. 46-98). — Les caves anciennes de l'île Saint-Louis. Calypsos, rumbas, boléros. Orchestre Amelio Juan et Jimmy Davies. On peut diner habituellement pour 4.000 fr. Réveillons à menu fixe : 12.500 fr., sans service.

● Barcelona (9, rue Geoffroy-Marie. TAI. 47-66). — Ambiance et nourriture espagnoles. Flamencos, gitanes et paellas assez authentiques. Le diner : 2.000 fr. réveillon : 4.000 fr.

● Le Chat qui Pêche (4, rue de la Huchette. DAN. 23-06). — Avec Michel Hausser et Lucky Thompson. Consommations à partir de 600 fr. Pour les fêtes, diner à partir de 1.500 fr.

de nos meilleurs « jazzmen ». Les Amoureux, Ma Prière, Silhouettes, Sarah (45 *tours Fontana*, 460589).

● Screamin' Jay Hawkins et l'orchestre de Leroy Kirkland : une pensée émue aux hurlements démoniaques et rockandrollesques d'un gentleman un peu exhibitionniste qu'on ne peut pas prendre tout à fait au sérieux (33 *tours Fontana*, 662114).

● Jazz pour danser : un disque sur mesure. D'un côté, l'orchestre de Woodie Herman, à différents moments de sa carrière, avec des titres marquants, comme « Four Brothers », acte de naissance du « cool style ». De l'autre, Boyd Raeburn, orchestre de danse inspiré du jazz (33 *tours Philips*, 07323).

● Erroll Garner : « Jazz pour rêver » : le versant guimauve du talent d'Erroll Garner. Pour les amateurs de jazz, c'est un peu désolant, mais, à la fin d'une soirée, c'est une ambiance piano-jazz adéquate (33 *tours, 30 cm. Philips*, 07300).

● Deux disques « cocktail »

● « Cheek to cheek » (joue contre joue) ! C'est le titre d'un disque 30 cm. avec 11 orchestres, 16 danses, de quoi passer un bon (et long) moment : des blues, des cha-cha-cha, des valses, des slows, des fox ; une nouveauté : Tea for two en cha-cha-cha (33 *tours RCA* 400 255).

● Amour, danse et violons. Douze titres à la mode allant du « bolero lent » à la « marchina Baïon », de « Croquemitoufle » à « Patricia », avec Franck Pourcel et son grand orchestre (33 *tours Voix de son Maître FELP* 198).

Succès !... Super 45 tours

LES CHAKACHAS

ESO ES EL AMOR 75 117
Canalla - Ma-Ma-Du - Tou Bou Dou

AY ! MULATA............ 75 118
Que le den pau pau - Momento ! Beau Coco

PEREZ PRADO et son orchestre

PATRICIA 75 456
WHY WAIT - A la loco - Kilelindini docks

BOOTS BROWN
and his Block-Busters

CERVEZA - Juicy 75 459

RCA

Choisissez vos cadeaux parmi les 50 meilleurs classiques du monde, enregistrements « Haute Fidélité »...

PETROUCHKA (Stravinsky). LXT 5.425
Orchestre Suisse romande. Dir. E. Ansermet.

COPPELIA-SYLVIA (Delibes) LXT 5.217
Orchestre Société des Concerts du Conservatoire. Dir. Roger Desormière.

SYMPHONIE N° 5 « Nouveau Monde » (Dvorak) .... LXT 5.291
Philharmonique de Vienne. Dir. R. Kubelik.

Demandez la notice spéciale à votre disquaire ainsi que la notice des disques « stéréo »

DECCA disques

Un cadeau extraordinaire

L'ALBUM DE LUXE

LE TEMPS QUE NOUS VIVONS

L'année 1958 racontée par le disque !

Réunis dans un album relié et illustré de nombreuses photographies, trois disques 33 tours 30 cm. retracent les principaux événements de l'année 1958. Un document d'archives unique au monde qui vous permettra de conserver dans votre discothèque une foule de documents sonores sensationnels et les voix des principales vedettes de l'actualité :

Le temps que nous vivons
LES ARCHIVES SONORES DU MONDE

N° 1	N° 2	N° 3
Général DE GAULLE	Général DE GAULLE	Général DE GAULLE
Georges BIDAULT	Général MASSU	Jean XXIII et Pie XII
Habib BOURGUIBA	Sekou TOURE	R. P. PIRE
Raf VALLONE	Louison BOBET	François MAURIAC
Francis CARCO	Martine CAROL	ARAGON
Jacques SOUSTELLE	Brigitte BARDOT	Boris PASTERNAK
Etc.	Etc.	Etc.

Une production des disques PRETORIA
80, rue Croix-des-Petits-Champs - PARIS (1er) - GUT. 45-16

A voir, écouter, lire, savoir...

cinéma

Le pousse-pousse : Dédié aux cœurs d'enfants, un délicat film japonais plein de jolies images et de jolis sentiments. (Voir la critique de Michèle Manceaux, page 39.) (*Bonaparte, Lord-Byron.*)

Les Amants : La plus vieille histoire du monde contée par un homme jeune et heureux, qui n'a pas peur des images. (*Vendôme, Broadway, George-V.*)

La Grande Illusion : Un message de fraternité qu'il faut entendre et voir malgré quelques rides (*Studio Publicis.*)

Les Grandes Familles : Les grands bourgeois français tels qu'ils sont. Ni caricature ni complaisance. Gabin remarquable. Une plaisante soirée. (*Berlitz, Paris, Wepler.*)

Lettre de Sibérie : Un récit de voyage à la première personne. On se passionne ou on s'ennuie. (*Studio Raspail.*)

Les Tricheurs : Surboums et jaguars. Carné décrit le mal du siècle 1958. Les « tricheurs » y viennent avec leurs parents. (*Marignan, Français.*)

Le Cri : Dans une Italie insolite et glacée, une histoire désespérée racontée par Antonioni. (*Studio Ursulines, Cinéma d'Essai Caumartin.*)

De la bouche du cheval : Alec Guinness dans une vie de bohème insolite, vous fera rire... jaune (*Monte-Carlo.*)

Hotel du Nord : Amour raté autour du canal Saint-Martin. Marcel Carné poétique, et une merveilleuse distribution : Annabella, Arletty, Jean-Pierre Aumont et Louis Jouvet. (*Le Club.*)

La passion de Jeanne d'Arc et Terre sans pain : deux chefs-d'œuvre sans concessions, l'un signé Dreyer et l'autre Bunuel. (*Ranelagh.*)

La ruée vers l'or : Charlot à l'état pur, drôle et poignant. (*Studio 28.*)

Sur les quais : Marlon Brando, dirigé par Elia Kazan, se révolte contre les abus des syndicats de dockers américains. (*Celtic.*)

La nuit des forains : L'épopée lyrique d'un couple de comédiens ambulants. Adultère, meurtre, poésie, drame, se fondent dans le monde d'Ingmar Bergman. (*Studio République.*)

L'homme qui a tué la peur : Un noir américain (joué par le grand acteur Sydney Poitier) apprend la dignité humaine à un blanc. (*Quartier Latin.*)

Rendez-vous de juillet : La jeunesse d'après-guerre guettée par Saint-Germain-des-Prés et analysée par Jacques Becker. (*Noctambules.*)

Hellzapoppin : La quintessence du burlesque délirant. A voir, à revoir, à rerevoir, etc. (*Hollywood.*)

Le bal des maudits : La guerre comme si vous la faisiez. Du côté américain avec Montgomery Clift, du côté nazi avec Marlon Brando. (*Avenue.*)

expositions

MUSEES

Les Toulouse-Lautrec d'Albi. La collection la plus riche des peintures, dessins et affiches de Lautrec. Des milliers d'étrangers, chaque année, vont la visiter au Palais de la Berbie, près de la cathédrale d'Albi. Cet hiver, Paris lui offre l'hospitalité (*Musée Jacquemard André, boulevard Haussmann*).

Byzance et les enluminures médiévales : A ne pas manquer avant la fermeture, fin décembre. Voir également l'exposition consacrée à Francis Jammes (*A la bibliothèque Nationale, 58, rue Richelieu*).

Le Gandhara et l'Asie Centrale : L'art gréco-bouddhique dont on parle tant. On peut, enfin, juger sur pièces. (*Musée Guimet, place d'Iéna*).

Art d'Orient et d'Occident, une « exposition à thèse » contenant, au hasard des salles didactiquement conçues, d'admirables objets ou statues. (*Musée Cernuschi, 7, av. Velasquez*).

Dessins français des collections américaines. Des Fouquet, des Ingres, des Fragonard, des Seurat et des Picasso comme on en voit peu (*à l'Orangerie, place de la Concorde*).

André Lhote : l'œuvre d'un des principaux « témoins » de ces cinquante dernières années. (*Musée d'Art Moderne, avenue du Président-Wilson*).

Formes scandinaves : Comment et dans quel cadre vivent aujourd'hui des peuples civilisés. (*Pavillon de Marsan, 107, rue du Louvre*).

GALERIES

Charchoune : ce qui survit du cubisme, et du meilleur. (*Michel Warren, 10, rue des Beaux-Arts*).

Cocteau : récital de violon d'Ingres à la mine de plomb, jusqu'à la fin décembre. (*Lucie Weill, 6, rue Bonaparte*).

Dodeigne : passionnante renaissance de la pierre taillée (*Claude Bernard, rue des Beaux-Arts*).

Hartung : pastels d'un des rares et véritables « abstraits ». (*Galerie de France, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré*).

Phillip Martin : 31 ans, autodidacte, Irlandais, un Séraphine Louis barbu (*Galerie du Dragon, 19, rue du Dragon*).

siné-sélection

théâtre

Scènes de Comédie d'Alain : L'occasion d'entendre de l'Alain parlé et animé. (*Théâtre de Lutèce*).

L'Année du bac : Pour les moins de 20 ans pendant les fêtes. (*Edouard-VII*).

Les Caprices de Marianne : Un spectacle de jeunesse et de bonheur à la manière de Musset et de Jean Vilar. (*T.N.P.*)

La Vie parisienne : Le Paris d'Offenbach et des demi-mondaines, déchaîné par la Compagnie Renaud-Barrault. Une soirée qui chasse les plus solides idées noires. (*Palais-Royal.*)

La Bonne Soupe : Une femme ambitieuse raconte sa vie (jeune, elle a le visage de Jeanne Moreau ; âgée, celui de Marie Bell). C'est presque un film en chair et en os, signé Félicien Marceau. (*Gymnase.*)

Sergent, je vous aime : Un brave soldat américain aux prises avec le règlement militaire. Jacques Fabbri en fait une pantalonnade souvent drôle. (*Sarah-Bernhardt.*)

Deux sur la balançoire : Les problèmes de ce mari américain ne passionnent pas les Français, mais Annie Girardot, dirigée par Visconti, vaut la soirée. (*Ambassadeurs.*)

Vu du pont : La dernière pièce (habile) d'Arthur Miller. Un excellent acteur (Raf Vallone). Du bon spectacle. (*Antoine.*)

L'Œuf : Jacques Duby dans une pièce insolite et drôle (*Atelier*).

Le Journal d'Anne Frank : Le document poignant laissé par une petite fille. (*Montparnasse-Gaston-Baty.*)

Procès à Jésus : Le Christ en appel. Diego Fabbri plaide dignement sa cause. (*Hébertot.*)

Ouragan sur le Caine : Un cas de conscience militaire qui ne laisse pas une seconde le spectateur indifférent. (*Théâtre en rond.*)

télévision

Jeudi 18 décembre, à 20 h. 35 : Télé-Match, émission de Pierre Bellemare. Une nouvelle « tête » entre en compétition : M. Frankel, spécialiste de l'opéra. Les « jambes » sont déjà connues : ce sont... les mains de M. Jo Harama, champion de pétanque.

Samedi 20 décembre, à 22 h. 05. — Festival du jazz : un des concerts enregistrés (et filmés) à Cannes au mois de juillet dernier avec le Modern Jazz Quartet, Ella Fitzgerald, Dizzy Gillespie et Claude Luter.

Dimanche 21 décembre, à 15 h. 30 : En Eurovision, réunion internationale de cyclisme sur piste avec Michel Rousseau contre Vasquez. Retransmis de Milan.

A 20 h. 40 : « Le Silence de la mer ». Le très beau roman de Vercors réalisé par Jean-Pierre Melville. Howard Vernon est l'officier allemand, Nicole Stephane la jeune Française silencieuse. Un film à revoir.

Mardi 23 décembre, à 21 h. : « The quiet one ». Ce film américain, Grand Prix au Festival de Venise 1946, n'a jamais été présenté en France. Il est mis en scène par Sidney Meyer, réalisateur du charmant « Petit Fugitif » et raconte l'histoire émouvante et poétique d'un enfant noir.

Vendredi 19 décembre, à partir de 21 h. 20 : En direct (et en exclusivité), retransmise par toutes les télévisions européennes, la soirée « Callas » à l'Opéra. Mieux que si vous y étiez.

Vous verrez la façade de l'Opéra illuminée, l'arrivée de M. René Coty, dont ce sera la dernière soirée officielle. Vous vous promènerez à l'entracte dans les coulisses, le foyer et la salle. Enfin vous serez placé, comme les caméras, dans une première loge pour voir chanter Maria Meneghini Callas. Elle interprétera l'ouverture de « La Force du destin », l'air Casta Diva de « Norma », de Bellini, une scène du « Trouvère », de Verdi, « Una voce pecofa », extrait du « Barbier de Séville » et le deuxième acte de « La Tosca », de Puccini. Retenez vos places... devant le petit écran de vos amis, si vous n'avez pas la télévision.

enfants

Quelques adresses pour faire garder les enfants pendant les vacances de Noël :

Les centres sociaux de la Caisse Centrale d'allocations familiales ont une douzaine de garderies qui vont fonctionner dans la région parisienne. Se renseigner auprès de l'assistante sociale de la mairie.

Le Centre Social, 23, rue Madame, LIT. 58-62, garde les enfants de 9 h. à 12 h. et de 2 h. à 5 h. En principe réservé aux enfants du VI[e] arrondissement, mais quelques places disponibles pour les enfants d'autres arrondissements.

La Résidence centrale de Montmartre, 41, rue du Poteau, fonctionne l'après-midi de 2 à 6 h. Ouverte aux enfants de tous les arrondissements.

La bibliothèque de l'Heure Joyeuse, 3, rue Boutebrie (7[e]) est ouverte tous les jours de 9 h. 30 à 18 h. 30. On peut laisser les enfants plusieurs heures sous surveillance. A ne pas utiliser tous les jours, mais peut être commode pour pouvoir faire un après-midi de courses sans enfants.

Si vous pouvez les accompagner, quelques suggestions de visite :

Pour les petits : l'Aquarium du jardin du Trocadéro, ouvert tous les jours.

Pour tous : le Musée postal, 4, rue Saint-Romain. Ouvert tous les jours de 14 h. à 18 h., sauf le mardi.

Pour les garçons : Exposition de trains miniatures, 6, cité du Midi. Tous les jours de 14 h. 30 à 18 h. 30.

Pour les filles : Au temps des petites filles modèles, Musée du costume, avenue du Président-Wilson. Tous les jours, de 10 h. à 12 h. 30 et de 14 h. à 17 h., sauf le mardi.

Pour les plus grands : Musée des Arts-et-Métiers, 292, rue Saint-Martin. Tous les jours, de 13 h. 30 à 17 h. 30, sauf le lundi.

— Planétarium du Palais de la Découverte, avenue Franklin-Roosevelt. Tous les jours, de 15 h. à 16 h. 30, sauf le vendredi.

— Salon de la Marine, Palais de Chaillot. Tous les jours, de 10 h. à 18 h., sauf le mardi. Exposition ouverte jusqu'au 11 janvier.

Ce supplément pratique a été réalisé par :

Christiane Collange avec la collaboration de :

Jean-François Chabrun, Djénane Chappat, Martine Foll, André Gobert, Danièle Heymann, François Mallet, Midas, Ariane Misrachi.

Galerie A. G., 32, r. de l'Université, PARIS-7[e] BAB. 02-21. En permanence : ALTMANN - PIERRAKOS - ROBERT TATIN
Du 9 au 23 décembre : CROSTHWAIT

GALERIE DE FRANCE, 3, Fg-St-Honoré
HARTUNG
Pastels
Décembre

GALERIE MAEGHT
DERAIN
30 tableaux d'une collection

RÉVEILLON DU NOUVEL AN
Grande Nuit de la Jeunesse
EN COMPAGNIE DE
Jacques Brel
Orchestre de danse - Cotillons
Frais de participation : 2.600 francs repas compris
INSCRIPTIONS ET RENSEIGNEMENTS :
O.C.C.A.J. - 155, bd Haussmann, Paris-8[e] BAL. 81-11

Spitzer
Les meilleures Reproductions de Tableaux de Maîtres
14, rue la Boétie
Catalogue sur demande contre 50 francs

LA DEMEURE - 30, rue Cambacérès
Mathieu MATEGOT
Tapisseries récentes
Jusqu'au 28 décembre

MATHURINS
LE PRINCE DE PAPIER
de JEAN DAVRAY
Mise en scène de Jacques CHARON Décors de Jean-Denis MAILLART
Louez pour les Réveillons à ANJ. 90-00

PETITES ANNONCES

Culture comprise

● *Pour les étudiants pauvres, il n'y a pas de « petits gains ». Ceux qui les emploient le savent bien.*

— J*E viens pour l'annonce parue dans « Le Figaro ».*

— Désolée, mademoiselle, on a déjà engagé quelqu'un...

Partout la réponse est la même, et pourtant les « offres d'emplois pour les étudiants » du « Figaro » du jeudi n'ont paru que depuis le matin et je téléphone à l'heure du déjeuner.

L'insertion étant gratuite, il y a là certainement une initiative charitable pour aider les étudiants pauvres. L'empressement avec lequel ceux-ci répondent et ceux-là engagent, tendrait aussi à prouver que chacun y trouve satisfaction.

C'est que les étudiants sont vraiment pauvres !

Ceux qui m'ont précédée ont accepté :

— 160 francs l'heure pour s'occuper de deux enfants ;

— 200 francs l'heure pour s'occuper de trois enfants, de 2, 4 et 5 ans;

— 200 francs l'heure pour porter des paquets entre la rue de Paradis et les Champs-Elysées d'une part et, d'autre part, surveiller des enfants (entre deux courses) ;

— 1.000 francs par semaine pour s'occuper de trois enfants (7, 5 et 3 ans) une heure par jour, sauf le samedi et le dimanche, soit 200 francs l'heure.

Le tarif d'une femme de ménage modeste.

« Mais, dira-t-on, s'occuper d'enfants, cela ne nécessite aucun effort intellectuel. Et leurs études n'entrent pas en ligne de compte, puisqu'on ne fait pas appel à leurs connaissances... »

Mais si. On fait aussi appel à leur savoir. Mais il entre en compte pour une si maigre somme...

— Etudiant expérim. pour répétit. latin-grec à élève seconde : 400 francs l'heure.

— Etudiante pour dactylo corresp. allemand et français : 250 francs l'heure.

C'est trop cher, déclare l'éventuel employeur.

— Etudiant pour enf. en 5e, angl., latin, math. : 350 francs l'heure.

Grands immeubles tristes dans des quartiers résidentiels, tableaux et meubles anciens, intérieurs encombrés de bibelots et peut-être pas de machine à laver ? Les temps sont difficiles pour les uns et les autres.

Un peu plus pour les uns, tout de même.

A. M. V.

AU CARNAVAL DE VENISE
5, Bd de la Madeleine - Paris

de somptueux cadeaux à l'occasion des fêtes de fin d'année

POUR MONSIEUR

Parfums "Carnaval de Venise"
Cravates soie naturelle
1.000 - 1.500 - 2.000
Écharpes - Foulards
Chemises soie, nylon, popeline
2.000 - 3.000 - 4.000
VESTONS SPORT - PANTALONS
ENSEMBLES DEUX-PIÈCES
AUTO-COAT 7/8, etc.

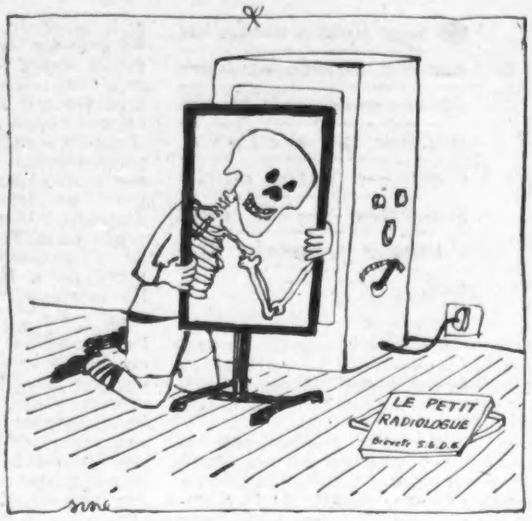
POUR MADAME

Manteaux couture
10.000 - 15.000
Ensembles couture
5.000 - 10.000
Robes ville - soirée - cocktail
5.000 - 10.000

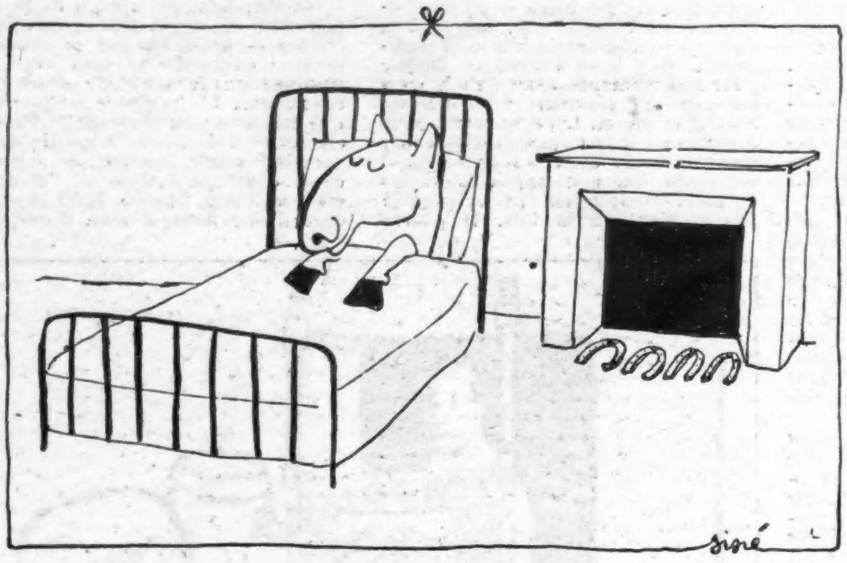
Ouverture de 9h30 à 19h30

DES SINÉS POUR NOËL

Pour un poète



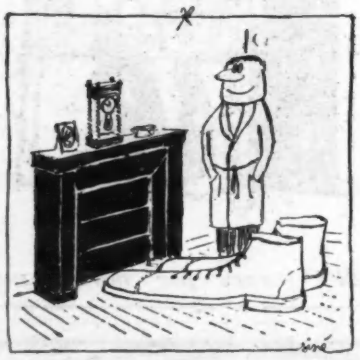
Pour un anxieux



Pour un veinard

Pour un colonel

Pour un curieux



Pour un tricheur

Pour un cardiaque

moi, je suis fidèle à Nescafé !

parce que je suis difficile :
je tiens au vrai café 100 % pur !
Nescafé est toujours frais,
je peux le doser
comme je l'aime, et je le trouve
toujours à mon goût !
Une tasse entre deux visites
ou deux coups de téléphone :
entr'acte nécessaire,
détente agréable — c'est
l'une de ces petites joies
qui font le charme de la vie !

ENQUÊTE

Révolution dans la médecine

● *Sept futurs médecins sur dix terminent leurs études sans avoir pu approcher un malade. C'est — entre autres scandales — à quoi s'attaque le projet Debré.*

Adopté en conseil restreint, le projet Debré concernant la réforme de l'enseignement médical sera soumis cette semaine au Conseil des ministres.

C'est un projet révolutionnaire, encore qu'il soit considérablement édulcoré par rapport à « l'avant-projet » qu'avait conçu le Comité de 18 membres (parmi lesquels les professeurs Léon Binet, Hermann, de Vernejoul, les docteurs Greyssel et Leclainche), présidé par le professeur Robert Debré.

Le professeur Debré est l'une des grandes figures de la médecine française. Le public sait aujourd'hui qu'il ne trouvera nulle part des soins analogues à ceux que dispensent les meilleurs médecins, munis des moyens techniques les plus modernes, à l'hôpital des Enfants-Malades, dont le professeur Debré, qui a aujourd'hui soixante-seize ans, fut l'animateur.

Voir se créer dans toute la France des établissements dignes de celui-là est, entre autres, l'ambition de Robert Debré. Son projet, qui n'a rien de commun avec ce que l'on a apppelé le projet Gazier, vise essentiellement les médecins hospitaliers (2.000, y compris assistants et attachés, sur 42.000 médecins français) et l'enseignement de la médecine à toutes les catégories de futurs médecins.

Nous croyons que l'esprit du projet Debré est excellent, qu'il s'engage dans la bonne voie et qu'il faut le soutenir. Beaucoup de médecins qui, par tempérament, seraient des réformateurs mais qui n'ont pas étudié le projet Debré parce qu'ils n'étaient pas directement concernés, ont eu un réflexe de défense qu'ils perdent souvent lorsqu'ils vont plus à fond.

Répondant à la Chambre syndicale des médecins de la Seine qui exposait les raisons de son opposition à la base de ce projet, la « médecine plein-temps », un médecin qui a accepté pour sa part de faire cette expérience à l'hôpital Beaujon, a remarqué, dans un exposé fait à ses pairs : « Aucune des raisons avancées ne nous dit en quoi l'expérience est condamnable. Et surtout aucune ne se préoccupe de savoir si le sort des malades s'en trouvera ou non amélioré ; si la qualité de l'enseignement s'en trouvera augmentée ; si, enfin, la recherche s'en trouvera développée de ce fait. Pour moi, qui réponds par l'affirmative à ces trois questions, c'est le seul point qui importe ».

Nous exposons ici en quoi et pourquoi l'application du projet Debré est grandement souhaitable.

LE meilleur moyen de faire comprendre le sens et l'intérêt du projet Debré — ou du moins de ce qu'il en reste dans la version très amendée qui a été approuvée par le Conseil restreint — c'est d'exposer la situation actuelle de la médecine française. Quelles que soient les opinions sur le projet gouvernemental, il y a un point sur lequel tout le monde est d'accord : la nécessité d'une réforme profonde de l'enseignement médical et de l'organisation hospitalière dans notre pays. Notre retard actuel est littéralement inimaginable.

Ce n'est pas par hasard qu'aucun Prix Nobel n'a été décerné à un médecin français depuis vingt ans. Ce n'est pas par hasard non plus que la Commission américaine chargée d'étudier les équivalences entre les diplômes américains et européens a refusé de reconnaître le doctorat en médecine français, alors qu'elle a reconnu celui des Anglais, des Belges, des Italiens, etc., etc.

L'important n'est pas de savoir si elle a eu raison, mais de comprendre ce qui a motivé ce refus.

Le premier point qui a pu impressionner les commissaires américains, c'est notre tragique pénurie d'enseignants. Il y a en France un maître pour 100 étudiants, alors qu'il y en a un pour 25 étudiants à la Faculté Saint-Thomas de Londres et un pour 5 étudiants à la Columbia University de New York. Or, il va de soi qu'il est rigoureusement impossible à un médecin d'inculquer sa science à 100 étudiants à la fois. Il pourra s'intéresser à une dizaine d'entre eux ; les autres n'apprendront rien.

Inutile de voir

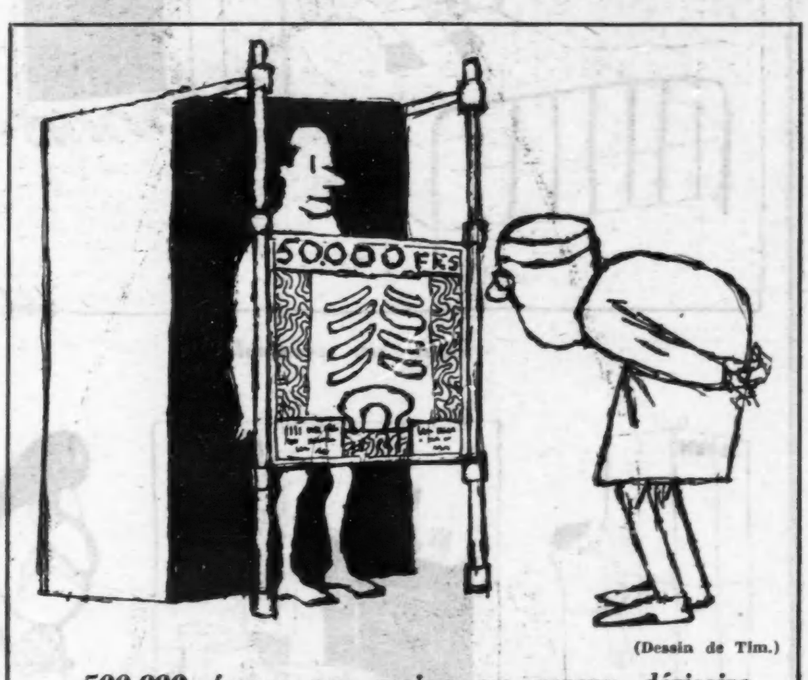
L'enseignement français, d'autre part, comporte deux secteurs entièrement distincts : la formation universitaire (celle de la Faculté de Médecine, qui décerne le diplôme de docteur en médecine après sept ans d'études, P.C.B. compris) et la formation hospitalière (celle des concours : externat, puis internat).

Or, l'étudiant qui choisit de ne pas présenter les concours — ou qui y échoue — obtiendra son diplôme de docteur en médecine sans avoir eu pratiquement le moindre contact avec un malade. L'expérience hospitalière que lui assure en principe la Faculté est en effet dérisoire. A partir de la première année, quelquefois à partir de la deuxième seulement, l'étudiant est inscrit dans l'un des services cliniques d'enseignement dont dispose sa Faculté (une vingtaine pour la Faculté de Paris). Cela consiste pour lui à faire acte de présence à l'hôpital tous les matins et à suivre le chef de service ou son assistant dans ses visites — c'est-à-dire à se promener de lit en lit, tandis que « l'enseignant » se livre à un colloque à mi-voix avec le petit groupe d'internes ou d'externes qui l'entoure. Le simple étudiant, à l'extérieur du cercle, ne voit et n'entend rigoureusement rien.

Ne pouvant s'occuper des malades, comment s'y intéresserait-il ? S'il ne devient pas au moins externe, il terminera ses études sans avoir jamais ausculté un malade ni fait une prise de sang. Et le stage de huit mois que la Faculté lui assurera alors dans un hôpital secondaire restera très insuffisant pour combler son manque de pratique médicale.

A Paris, sur 1.200 étudiants, 400 seulement deviendront externes et 40 internes. Il y a donc près de 7 étudiants sur 10 qui ne toucheront jamais un malade.

Or, le médecin est un monsieur qui a droit de vie ou de mort sur ses semblables — donc un monsieur dangereux par définition et qu'il faut surveiller de près. La société doit exiger, pour sa propre sauvegarde, que ceux auxquels elle est obligée de confier sa santé reçoivent le meilleur enseignement possible.



(Dessin de Tim.)

500.000 francs par mois : un revenu dérisoire

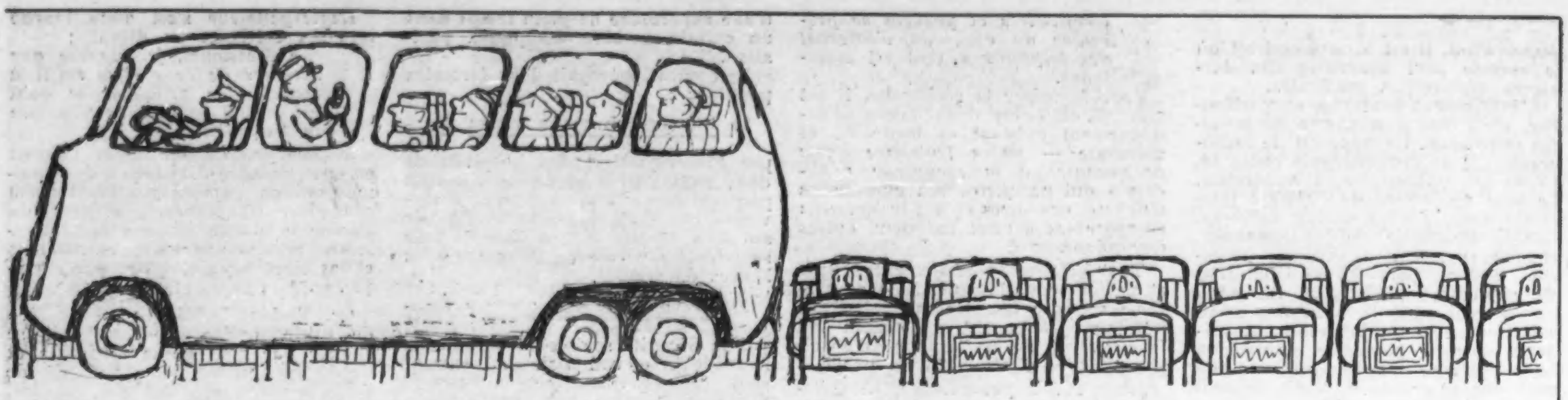
UNE ÉPREUVE DE VITESSE

Le seul moyen, actuellement, d'obtenir une véritable formation hospitalière, c'est de présenter les concours. Le programme de l'externat est simple : il s'agit de connaitre par cœur la description et les symptômes de 150 maladies. Presque tous les étudiants en sont capables au bout de la deuxième année. Mais le nombre de places étant limité, le concours devient une pure épreuve de vitesse : les candidats ont une heure et demie pour répondre à quinze questions, soit six minutes par question. Ceux qui écrivent le plus vite et qui ont la mémoire la plus « photographique » l'emportent. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient plus doués pour la médecine que les autres. Les candidats sont rarement reçus au premier concours, mais au second, au troisième, au quatrième.

L'externe est l'assistant de l'interne. Si celui-ci a la responsabilité de quarante lits, il aura sous ses ordres trois ou quatre externes, dont chacun sera responsable d'un certain nombre de lits. L'externe prend les observations, donne les soins élémentaires, fait les piqûres, fait les plâtres ; bref, il est enfin « dans le coup » et au contact des malades. Il gagne, d'autre part, de 25.000 à 30.000 francs par mois. S'il veut s'en donner la peine, et même s'il échoue à l'internat, il saura, au bout de quatre ou cinq ans de pratique, ce que c'est que la médecine.

S'il réussit le concours d'internat (un externe sur dix y parvient), il deviendra le troisième homme de son service, n'ayant plus au-dessus de lui que l'assistant et le médecin-chef de service. Ses responsabilités deviendront importantes et il pourra, en quatre ou cinq ans, aller de service en service, faisant ainsi un large tour d'horizon de la science médicale.

Le titre d'interne ouvre l'accès aux postes supérieurs, et d'abord à celui d'assistant des hôpitaux. L'assistant est en principe nommé par un concours comportant des épreuves écrites et orales. Mais dans la structure actuelle, il est pratiquement choisi par le patron. Celui-ci sélectionne parmi ses internes celui qui lui



un malade. Les manuels sont excellents. (Dessin de Tim.)

paraît le meilleur, c'est-à-dire qui lui rendra le plus de services. Dans beaucoup de cas, c'est en effet l'assistant qui dirige en fait le service, le patron se contentant d'y faire de brèves apparitions.

Enfin, étape suprême, l'assistant peut espérer accéder au sommet de la hiérarchie hospitalière, c'est-à-dire au Médicat des hôpitaux. Là encore, le « piston » jouait jusqu'à présent de façon décisive et si manifeste, même, que la plainte d'un candidat évincé a entraîné l'annulation par le Conseil d'Etat du concours de 1949.

Le système serait acceptable s'il entraînait réellement la sélection des meilleurs, comme le prétendent certains « grands patrons » et ceux qu'ils maintiennent de leur influence. Ce n'est malheureusement pas toujours le cas. Les considérations personnelles qui entraient en jeu dans l'attribution des postes ont souvent abouti à l'élimination de médecins brillants et à la promotion de gens quelconques, pour ne pas dire médiocres, qui avaient su plaire par exemple à la fille du patron.

Un autre inconvénient du système, c'est que les concours deviennent un but en eux-mêmes. Parallèlement à la hiérarchie hospitalière dépendant du ministère de la Santé Publique, il y a en effet une hiérarchie universitaire dépendant du ministère de l'Education Nationale (au sommet les professeurs titulaires de Faculté, ensuite les maîtres de conférence agrégés puis les chefs de travaux et chefs de clinique) et les titres de l'une et de l'autre, peuvent être cumulés.

LA COURSE AUX HONNEURS

La promotion dans la hiérarchie universitaire se fait également par concours, sauf pour la titularisation qui est accordée par une décision du Conseil de la Faculté et du Comité consultatif du ministère de l'Education nationale.

En principe, les deux hiérarchies sont indépendantes. En fait, la hiérarchie des concours hospitaliers est devenue prépondérante.

Tous ces titres représentent pouvoir, prestige, décorations, avantages financiers. La Sécurité sociale elle-même accorde aux professeurs agrégés et aux médecins des hôpitaux le coefficient C 3 ou C 4. Autrement dit, dans la quarantaine de départements « conventionnés » qui ont établi le prix de la consultation (C) entre 600 et 700 francs, le C 3 accordé au spécialiste porte le remboursement de sa consultation à 1.800 ou 2.100 francs. En fait, le minimum qu'exige un spécialiste est de 3.000 francs et les grands patrons demandent jusqu'à 10.000 francs par consultation.

Le médicat des hôpitaux devient donc, dans le système actuel, une course aux honneurs et aux avantages matériels. Le régime du « temps partiel », qui n'oblige les médecins à venir à l'hôpital que dans la matinée, leur permet d'autre part de négliger souvent leur travail hospitalier. Certains médecins des hôpitaux ne passent pas plus d'une demi-heure par jour dans leur service, qui est dirigé en fait par l'assistant. Celui-ci bénéficiant lui aussi du régime du temps partiel, le travail de l'hôpital s'arrête pratiquement tout l'après-midi. Il en résulte un manque d'émulation, une routine, un mauvais rendement des soins, l'affreux sentiment, pour le malade, d'être abandonné.

(Dessin de Tim.)

Parfois dans le jury, la fille du patron

CHERCHEURS « A LOUER »

Dans le domaine de la recherche médicale, la situation est encore plus mauvaise. Il y a une désastreuse division des efforts entre les laboratoires universitaires et les laboratoires hospitaliers qui travaillent sur les mêmes problèmes sans aucun contact entre eux.

D'autre part, il n'existe aucune formation spéciale pour les chercheurs ni aucun espoir de promotion intéressante.

Le fonctionnement des laboratoires universitaires est financé tant bien que mal avec les crédits du ministère de l'Education nationale et du C.N.R.S. (plutôt mal que bien puisque la France arrive en 42e position, après le Paraguay, après l'Uruguay, en ce qui concerne les crédits accordés à la recherche scientifique). Et les laboratoires hospitaliers disposent de ressources si maigres (subventions infimes de l'Assistance publique et de l'Office national d'hygiène, voire contribution du patron lui-même) qu'ils sont obligés de travailler sous contrat pour les grandes sociétés privées de produits pharmaceutiques.

Roussel, Ciba et Rhône-Poulenc, par exemple, font expérimenter leurs produits dans des laboratoires hospitaliers. Le résultat de cette organisation déplorable, c'est que la recherche médicale française ne suit plus le rythme de la recherche étrangère.

Mauvais rendement de l'enseignement, mauvais rendement hospitalier, mauvais rendement des concours, mauvais rendement de la recherche scientifique : c'est pour remédier à ces défauts qu'a été conçu le projet Debré.

Il part du principe que l'hôpital, compte tenu du progrès technique qui met en œuvre des moyens matériels de plus en plus puissants, doit être organiquement et fonctionnellement le centre essentiel de *soins*, de *recherches* et d'*enseignement*.

Il n'y a pas si longtemps encore, l'hôpital était une institution charitable où venaient se faire soigner ceux qui n'avaient pas les moyens de recourir à la « médecine privée ». →

le CADEAU qui fait le plus plaisir !

offrez un

Chèque Cadeau ILLUSTRÉ

DE LA SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT

une formule originale qui vous permet d'offrir de l'argent de façon élégante.

Gratifications au Personnel
Cadeaux privés - Cadeaux à parents, enfants, amis éloignés

7 modèles
de Chèques-Cadeaux pour toutes les occasions de cadeaux

* Les Chèques-Cadeaux **sont délivrés gratuitement** et sans formalités dans toutes les succursales S M C.

* Il n'est pas nécessaire d'y avoir un compte.

Notice et tous renseignements
SOCIÉTÉ MARSEILLAISE DE CRÉDIT.
Services Chèques-Cadeaux
à Paris : 4, rue Auber
24, rue de Paradis
à Marseille : 75, rue Paradis

Cadeaux pour Messieurs

Elysées Soieries

CHEMISIER 55, Champs-Élysées

Aujourd'hui, il est le seul endroit où le malade peut bénéficier des dernières découvertes médicales.

L'équipement moderne, en particulier, n'est plus à la portée du médecin individuel. Un appareil de radiographie et de radiothérapie coûte 10, 15 ou 20 millions, selon le modèle. Le bloc opératoire de l'hôpital Boucicaut a coûté à lui seul 33 millions. Chaque diagnostic, chaque traitement, chaque intervention difficile nécessite d'autre part la collaboration de plusieurs spécialistes. La complexité croissante de la science médicale impose la spécialisation. Le médecin ne peut plus être omniscient. Le palliatif de la spécialisation est la médecine de groupe et c'est à l'hôpital que se réalisent les conditions idéales de l'équipe médicale. C'est là, par conséquent, que les étudiants pourront recevoir le meilleur enseignement.

Le projet Debré prévoit donc la disparition de la dualité Faculté-hôpital par la fusion des deux régimes d'enseignement et le déplacement vers l'hôpital de toutes les activités étudiantes.

Aux termes de l'article premier, *« les centres hospitaliers des villes sièges de Faculté ou d'Ecole de Médecine deviennent des « centres hospitaliers et universitaires » où, dans le respect des malades, sont organisés les enseignements médicaux et para-médicaux, les enseignements post-universitaires et la recherche médicale. Le personnel médical y exerce conjointement des fonctions hospitalières et universitaires »*. Pour remédier au manque d'enseignants, tous les médecins sont donc transformés en professeurs.

Pour les étudiants, les deux premières années d'études succédant au P.C.B. seront consacrées principalement aux sciences fondamentales, mais à partir de la troisième année, tous les étudiants devront participer à l'activité hospitalière. Le concours d'externat est supprimé, mais non la fonction d'externe. Le projet précise que *« les étudiants les mieux classés à la fin de la deuxième année et exceptionnellement de la troisième sont nommés externes dans les limites des besoins hospitaliers et peuvent se présenter au concours d'internat des hôpitaux »* (qui est maintenu).

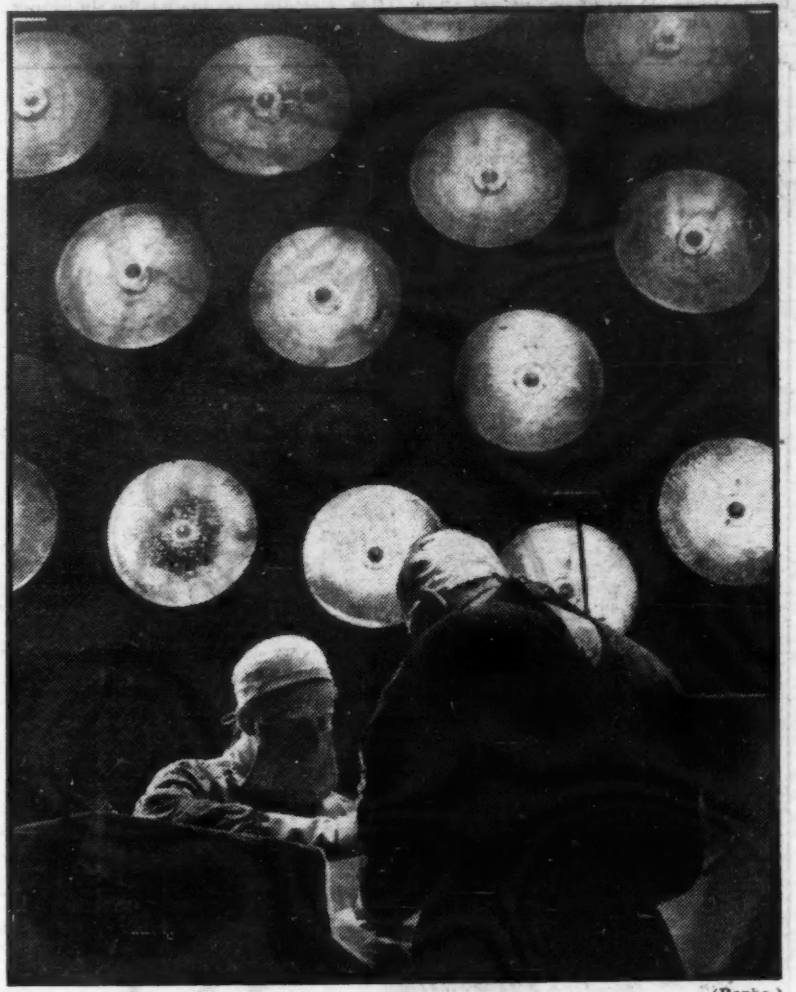
Pour favoriser la recherche, il est créé, à côté des deux cycles d'enseignement existant — médecine et chirurgie — un *« troisième cycle préparatoire à la recherche médicale »* qui permettra aux chercheurs d'obtenir des titres et des traitements comparables à ceux des deux autres disciplines.

Tout cela est parfaitement simple et parfaitement logique. Mais ce système suppose que les médecins des hôpitaux s'occupent réellement de leur travail de traitants et d'enseignants. D'où l'article 16 du projet :

« Les personnels... (*hospitaliers*)... *consacrent à leurs fonctions hospitalières, enseignantes et de recherche, la totalité de leur activité professionnelle. »*

C'est là que les choses se gâtent et que l'opposition se fait violente.

La médecine hospitalière « à plein temps » existe déjà dans la plupart des grands pays étrangers (Etats-Unis, Angleterre, U.R.S.S., Allemagne, Scandinavie) et elle a prouvé qu'elle était le seul moyen d'assurer un bon rendement du matériel et du personnel hospitaliers. N'ayant pas à se partager entre son cabinet particulier et l'hôpital, le médecin peut travailler plus tranquillement, surveiller de plus près ses malades, accélérer leur traitement (donc réduire leur durée d'hospitalisation) et consacrer plus de temps à ses fonctions d'enseignement.



(Rapho.)

LE BLOC OPÉRATOIRE DE L'HOPITAL BOUCICAUT
33 *millions...*

CENT MILLE FRANCS PAR JOUR

En janvier 1956, l'Intersyndicat des médecins, chirurgiens et spécialistes des hôpitaux a conclu un accord avec l'Assistance publique de Paris et la Sécurité sociale pour la réalisation d'une expérience de plein temps dans un certain nombre d'hôpitaux parisiens.

Le contrat prévoyait deux formules possibles :

1) LE SERVICE PLEIN TEMPS (proposé par l'Intersyndicat des hospitaliers) dans lequel trois médecins assurent par roulement la permanence du service à raison de quarante heures par semaine, chacun restant libre de voir sa clientèle privée en dehors de ses heures de service.

2) LA FONCTION PLEIN TEMPS (proposée par la Sécurité sociale) dans laquelle le médecin et son assistant assurent seuls cette permanence, en échange d'une rétribution qui varie selon l'activité du service, mais avec un minimum garanti.

La seconde formule (qui est celle du projet Debré) s'est révélée, partout où elle a été essayée, d'une très grande efficacité. Un sondage effectué par l'Intersyndicat des hospitaliers parmi tous ses membres a pourtant révélé que 20 % seulement d'entre eux y étaient favorables. 40 % se sont déclarés favorables au *service plein temps* (qui garantit le maintien de la clientèle privée) et 40 % au maintien du *statu quo*.

A la base de cette résistance, on craint de trouver essentiellement un souci d'intérêt financier.

Il y a un mois environ, les chirurgiens des hôpitaux se sont réunis et ceux d'entre eux qui ont participé à l'expérience « plein temps » en ont exposé les résultats à leurs collègues. On les a écoutés poliment, puis l'un des auditeurs a demandé :

« Pouvez-vous nous dire quelles conditions matérielles vous ont été faites ? »

L'intéressé a répondu :

« 500.000 *francs par mois.* »

L'interpellateur s'est alors tourné vers ses collègues en disant :

« Messieurs, je suppose que l'énoncé de ce chiffre suffit à trancher le problème et qu'il est inutile de pousser plus loin la discussion. »

500.000 francs par mois pouvait en effet paraître dérisoire à des hommes qui en gagnent parfois 100.000 par jour. Des revenus annuels de l'ordre de 25 à 30 millions sont actuellement courants parmi les chirurgiens et les électro-radiologistes par exemple.

Or, il faut le dire : la carrière de médecin des hôpitaux doit se choisir par goût de la médecine et de la recherche, non par goût de l'argent. Ce goût n'est pas, en soi, répréhensible. Simplement, si c'est le but que l'on se propose, il faut prendre un autre métier. L'ambition du médecin des hôpitaux, du vrai, c'est de s'occuper effectivement d'un service de malades, d'être le meilleur médecin possible et de profiter de toutes les facultés de recherche qu'offre un tel poste. C'est le sens même de la médecine qui est en cause.

Les auteurs du projet gouvernemental ont pourtant voulu tenir compte de l'opposition des médecins hospitaliers et ils ont prévu des modalités d'application très souples. Aux termes de l'article 16, les médecins « à plein temps » seront autorisés à recevoir leurs malades particuliers dans leur service et disposeront d'un certain nombre de lits pour les y hospitaliser. D'autre part, les personnels hospitaliers en fonction au moment de la promulgation de la loi seront libres de choisir entre le bénéfice du nouveau régime ou le maintien de leur statut actuel.

AVEC QUELS MOYENS ?

Dans la mesure où il ne prévoit aucune mesure pour éliminer le jeu des influences personnelles dans la promotion aux postes d'interne, d'assistant ou de médecin-chef, et où il n'organise pas l'enseignement post-scolaire indispensable pour permettre aux médecins praticiens de se tenir au courant des dernières techniques hospitalières, le projet adopté par le Conseil restreint est très insuffisant. On peut dire qu'il indique une direction à suivre plus qu'il ne réalise une véritable réforme puisque d'un ensemble cohérent il n'a retenu que des mesures partielles. Mais il amorce enfin l'amélioration de la qualité de l'enseignement et donc de l'ensemble des médecins praticiens que la réforme ne cherche nullement à « fonctionnariser ».

Le plus grave reproche que l'on pourrait faire au projet gouvernemental est sans doute de ne pas se donner les moyens de ses ambitions. Le transfert des Facultés dans les hôpitaux suppose en effet un gigantesque effort de construction, presque aucune des installations hospitalières existantes n'étant en mesure de recevoir les étudiants que le projet veut y installer « du matin au soir ».

« Dès la promulgation de la présente loi, lit-on à l'article 21, *les crédits d'investissements et de fonctionnement nécessaires à son application, en ce qui concerne l'enseignement et la recherche, sont inscrits chaque année au budget de l'Education nationale. »*

Quand on sait que les exigences d'un « budget de guerre » ont contraint cette année le gouvernement à n'attribuer à l'Education nationale que 150 milliards, soit 62 milliards de moins que la somme jugée nécessaire à la construction des bâtiments scolaires et universitaires déjà « indispensables », on peut se demander ce qui pourra être tenu des ambitieuses promesses du projet Debré. Mais le problème, ici, devient politique.

SERGE LAFAURIE.

NE LAISSEZ PAS L'ARBRE VOUS CACHER LA FORÊT...

Trop souvent, vos milliers ou millions de consommateurs vous sont cachés par le revendeur. Si vous avez de bons représentants, vous arriverez à "bourrer" grossistes et détaillants, mais qui vous dit que le public va suivre ? Comment savoir *à temps* à quel rythme les consommateurs vont acheter et consommer votre produit ? Le PANEL STAFCO, instrument d'information hors-série, est là pour vous renseigner.

Branché directement sur le consommateur le Panel Stafco vous apporte *chaque mois* sous forme de tableaux extrêmement clairs les réponses à ces questions complexes : Qui achète votre produit ? Où ? Quand ? Quelle a été l'efficacité de telle campagne publicitaire ? Comment se comportent vos concurrents ?

Vous abonner au Panel Stafco, c'est vous assurer de pouvoir suivre jour après jour les moindres oscillations de votre marché; donc de prendre à bon escient toutes vos décisions.

PANEL STAFCO
18, RUE GAMBETTA
LE MESNIL-LE-ROI (S.-&-O.) TÉL. 962.31.04 +

NOËL de RÊVE et de JOIE
aux BALÉARES
Transport par avion spécial
Départs 24 et 31 décembre
Retour : 28 décembre et 4 janvier
Prix tout compris : 59.000 F
et nombreux autres voyages
C.F.T
Demandez la brochure gratuite, 14, *bd de la Madeleine, PARIS* (8e)
OPE. 97-93

Tout le nettoyage
pour tous locaux commerciaux et privés
Travaux de Peintures
Dépoussiérage
Mise en état - Entretien
Vitres - Tapis - Parquets
RABOTAGE - ENCAUSTIQUAGE
Vernissage parquets
"L'IMPECCABLE"

NOUS OFFRONS L'HUILE D'OLIVE
Naturelle, première pression à froid
de notre production
Envois familiaux directs
Tarif sur demande à
ASSOCIATION PAYSANNE OLEICOLE
SALON-DE-PROVENCE
Sur demande, prix pour groupages

LA FOULE A LA VENTE DE LA GALERIE CHARPENTIER (Charpentier.)
Un langage de sourd-muet...

PHARMACIE

Aspirine : l'enquête continue

● ***Les médecins anglais ont lancé un premier cri d'alarme sur l'aspirine. Deux médecins français confirment, après enquête.***

UN article paru le mois dernier dans « The Lancet », la revue professionnelle des médecins anglais (30.000 exemplaires) plaçait pour la première fois l'aspirine au banc des accusés.

« L'Express » fit aussitôt connaître ce document en France et alerta ainsi de nombreux praticiens (1).

Le numéro du 10 décembre de « La Presse médicale », organe professionnel français qui compte, entre autres, dans son comité de direction, les professeurs de Gennes, Mondor, Pasteur Vallery-Radot, Binet, livre à son tour une étude de deux médecins lyonnais, M. Levrat et R. Lambert, sur les effets de l'aspirine.

« *Ce travail*, écrivent-ils, *s'appuie sur cinquante-deux observations recueillies surtout en 1957 et 1958 dans le service hospitalier de l'un d'entre nous. Chaque fois nous avons été frappés par la coïncidence entre l'absorption d'aspirine et la survenue de l'accident digestif, mais surtout la juxtaposition des cas fait apparaître sans équivoque la responsabilité du médicament.* »

Chez treize malades, soit dans 25 % des cas, le déclenchement de poussées ulcéreuses fut observé en dehors de toute hémorragie. Mais, pour les trente-neuf autres, l'aspirine déclencha des hémorragies digestives, dont vingt et une ne pouvaient être attribuées à aucune lésion digestive évidente.

Certes, les docteurs M. Levrat et R. Lambert — après avoir détaillé les différents cas observés — insistent sur le rôle prédisposant que constitue le terrain ulcéreux.

« *Le contact du médicament avec la muqueuse gastrique*, écrivent-ils, *peut déclencher chez l'ulcéreux en période d'accalmie une nouvelle poussée évolutive.* »

Ils en arrivent, cependant, à une conclusion inquiétante qu'ils n'ont pas craint de rédiger en termes non équivoques :

« *Sur le plan clinique, toute observation d'une hémorragie digestive absolument isolée doit faire rechercher l'absorption préalable d'aspirine.* »

(1) Voir « L'Express » du 13 novembre 1958.

GAZ DE FRANCE

emprunt 6 %

1958

CAPITAL et INTÉRÊT entièrement indexés

ENCHÈRES

Une si jolie petite vente

● ***Pour leur petit Noël, des amateurs d'art ont eu à choisir entre des antiquités et des réfrigérateurs.***

LUNDI 15 décembre, à la Galerie Charpentier, faubourg Saint-Honoré. Des chaises dorées, numérotées. Une estrade préfabriquée vers l'an 1905. Des murs nus couverts de velours rouge un peu passé. Des velums dont le ventre blanc se balance au-dessus des têtes pour tamiser la lumière des verrières.

La grande « vacation » de Noël commence à 14 heures.

Mille objets de provenances diverses, rassemblés par Me Rheims, l'un des plus actifs commissaires-priseurs parisiens, vont être vendus aux enchères. Présentation publique, le samedi. Présentation « privée », le dimanche. En fait, une troupe désordonnée de manteaux de vison, de gabardines, de cache-nez et de cravates multicolores entre sans invitation, toutes portes ouvertes.

« *Ça irait très bien dans notre salle à manger de la Naze* », dit une dame d'un certain âge en montrant un Vuillard (format marine), après avoir longtemps hésité entre un Utrillo (en hauteur) assez ordinaire, un Suzanne Valadon bâclé et un Buffet comme d'habitude. Après avoir également jeté un regard mélancolique — ça « fera » trop cher ! — sur un primitif italien, une statue gothique, l'inévitable ensemble de fauteuils Louis XV et quelques commodes boudinées de bonne époque.

Mais alors que des milliers de curieux se marchaient gratuitement sur les pieds, la veille au soir, lorsque la vente commence par la vacation des « antiquités », il y a trois cents personnes tout au plus dans la vaste salle clairsemée de chaises dorées et vides.

DES CRANES BOUGENT

Trois cents personnes, y compris les sergents de ville de service qui suivent d'un air faussement détaché la montée des enchères et se rapprochent de temps en temps les uns des autres pour confronter les calculs qu'ils effectuent sous leurs képis. Ils se demandent combien un morceau de bois égyptien — en forme de dieu, leur dit-on — ferait d'apéritifs : un million, quelle tournée !

Un ange passe, cependant, quand, à 16 h. 35, vient le tour du n° 117. C'est une vierge polychrome du XIVe siècle italien, grandeur nature, que les serviteurs du Temple Charpentier, vestes noires et collets rouges, prennent religieusement par la taille et portent en procession de l'extrême droite à l'extrême gauche, tout au long du premier rang. Mise à prix : 1.500.000 francs. Des crânes bougent, des gants s'agitent faiblement qui signifient 10, 20, 100.000 francs de plus pour les officiants habiles à déchiffrer ce langage de sourd-muet qu'est celui de leurs fidèles. Sauf l'un d'eux qui, on ne sait trop pourquoi, prononce à haute voix, syllabe par syllabe : trois-millions-sept-cent-quatre-vingt-mille francs. On sourit. D'ailleurs, ce n'est pas un chiffre. Le marteau tombe enfin : 4 millions.

Pendant qu'on emmène la Vierge au grand prix, Me Rheims demande avec un sourire ému : « Peut-on annoncer, monsieur Chamson ? » Ce qui est une façon comme une autre de faire comprendre que le conservateur du Petit Palais, André Chamson, s'est porté acquéreur. Bravos courtois dans la salle. Décidément, la France n'est pas si pauvre qu'on le dit.

DES REFRIGERATEURS DE « MAITRES »

Le soir, tout recommence à 21 h. 15. On ne vend plus d'antiquités, mais de la peinture moderne et une dizaine de réfrigérateurs ornés par les vedettes du pinceau. C'est la cohue. Une foule pas élégante du tout. Des marchands, des courtiers en quantité. Les enchères fusent. Les millions s'ajoutent aux millions.

Qui sait d'où viennent ces meubles, ces tableaux, ces dessins ? Ils étaient à vendre. Ils sont vendus (1).

Rien ne ressemble plus à une vente de province qu'une vente chez Charpentier. A ceci près qu'il y a beaucoup plus de choses à vendre, qu'elles sont plus chères et triées sur le volet.

Mais il y règne cette même mélancolie des souvenirs abolis que véhiculent les objets sur le point de changer de maître.

Objets perdus, abandonnés à la criée par des maîtres ruinés ou ingrats. A moins qu'ils n'aient tout simplement disparu, comme ce brocanteur que Philippe Soupault chantait vers 1924 :

« Monsieur Miroir, marchand d'habits,
Est mort ce soir à Paris. »

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Au cours de cette « vacation de Noël », on a noté les prix suivants : Mary Cassat, un pastel : 1.750.000 fr.; un Bonnard et un petit Van Gogh, chacun 7.900.000 fr. ; dix réfrigérateurs (Carzou, Terechkovitch, Buffet, Francis Bott, etc.) : 3.560.000 fr., dont 1.110.000 pour celui de Buffet ; un portrait de Gluck par Duplessis, de la collection Dumas Fils dispersée en 1892 : 4.600.000 fr. ; une crosse en vermeil et cristal, 34 cm : 1.300.000 fr., de la collection Larcade, comme la Vierge achetée par le Petit Palais.

SCIENCES

Un « Nobel » français

● ***Pour une fois, la recherche fondamentale a été récompensée.***

LE Grand Prix de la Recherche Scientifique créé en 1956 et décerné pour la dernière fois par le Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique (1) a été remis mardi dernier par le général de Gaulle à un groupe de savants français.

Ce prix, qu'on peut appeler un Nobel français, est destiné à récompenser les travaux de recherches scientifiques les plus importants effectués en France au cours de l'année. Le montant de 5 millions qu'il représente a été partagé pour 1958 entre deux équipes de physiciens.

La première est dirigée par M. Anatole Abragam (43 ans), diplômé de l'Ecole Supérieure d'Electricité, docteur en philosophie à Oxford et actuellement chef du service de physique des solides et de la résonance magnétique au commissariat à l'Energie Atomique.

Ses deux partenaires sont M. Solomon (29 ans), ancien élève de l'Ecole Polytechnique, et M. Combrisson (34 ans), ancien élève de l'Ecole de Physique et Chimie.

UNE IMPORTANCE CAPITALE

Dans un service spécial, créé il y a trois ans à Saclay par M. Abragam, cette équipe s'était consacrée à l'étude de l'application du magnétisme nucléaire à la mesure du champ magnétique terrestre par une méthode nouvelle. L'importance de ses travaux, appréciés dans le monde entier, est double : d'une part l'appareil auquel ils ont abouti permet la mesure du champ magnétique terrestre, et son utilisation promet d'être capitale pour la géophysique, la géologie, la prospection minière et pétrolière.

D'autre part, les recherches fondamentales effectuées et qui ont amené la construction de cet appareil destiné d'abord à la vérification expérimentale de leurs hypothèses, sont parmi les plus remarquables de la science française d'après guerre.

La deuxième équipe récompensée est dirigée par M. Robert Mazet, de l'Office National de la Recherche Aéronautique. Ses travaux sur la résistance des structures ont permis de trouver une méthode nouvelle pour déterminer les « vitesses critiques » des avions et des engins. Leur application augmentera la sécurité du vol.

(1) Le Conseil Supérieur de la Recherche Scientifique a été en effet supprimé fin novembre et remplacé par la Délégation Générale à la Recherche Scientifique sous la direction de M. Pierre Piganiol.

LA VÉRITÉ SUR L'AFFAIRE NAGY

Les faits, les documents
les témoignages internationaux

La réponse décisive au Livre Blanc hongrois par une équipe d'anciens amis et collaborateurs d'Imre Nagy

Préface d'Albert CAMUS

Postface de François Fejtö

« Des hommes, aujourd'hui encore dans les prisons hongroises attendent le pire et nous avons à les disputer autant qu'il est possible aux bourreaux. »

Albert CAMUS.

Un fort volume : 1.500 francs

Edité avec le concours du Congrès pour la Liberté de la Culture

LES DOCUMENTS DE TRIBUNE LIBRE — PLON

ROMANCIÈRES

L'amour au féminin

Si Stendhal avait lu Simone de Beauvoir et Christiane Rochefort, il y a des phrases qu'il n'eût pas osé écrire.

« QUOI, pouvais-je à ce point m'ignorer ? Tout ce qui reposait là et que Renaud, de force presque, débusque, je l'eusse laissé dormir toute la vie ? Cette réflexion me confond, je ne sais la conclure, elle mène au bord d'un gouffre, je pense à Claude, à Pierre, à la plupart des gens que je connais et qui sont comme moi, ou plutôt comme je fus : est-ce possible que tout le monde, ces gens guindés qui n'aiment pas parler de « ces choses », qui s'en détournent, qui veillent à s'en préserver, qui y parviennent du reste aisément — comme j'y parvenais, sans lutte, par un système d'œillères, une façon d'oubli — est-il possible que les gens passent à côté d'eux-mêmes, vivent sereinement dans cette léthargie des sens d'où difficilement, sous la férule d'un amoureux chantage, je sors comme d'un long sommeil ? Cela donne une étrange mesure de l'usage que nous faisons de nous. »

C'est Christiane Rochefort qui parle ainsi dans « Le Repos du Guerrier », roman couronné la semaine dernière par le jury du prix Nouvelle Vague.

Un courriériste littéraire s'est pressé d'écrire à ce propos que cette Nouvelle Vague ne « remuait décidément que de la boue ».

Et de quoi donc, hommes et femmes, sommes-nous faits ? De lis et de roses ?

Seulement, il y a cinquante ans, nous préférions ne pas trop y regarder. La connaissance de l'être humain, l'exploration de ses mécanismes, la descente aux enfers que constitue une psychanalyse ou, tout bêtement, un examen d'aptitude professionnelle, la leçon d'humilité que nous inflige l'étude sociologique la plus sommaire sont venus bouleverser une conception de l'homme — et plus encore de la femme — sur laquelle reposait notre société.

LE BONHEUR DE MATHILDE

Que cela plaise ou non, la jeune génération — la Nouvelle Vague — est imbibée de cette exigence de vérité qu'a créée la vulgarisation de ce que l'on appelle « les sciences humaines ».

Cela ne va pas sans douleur et sans danger. Il était sans doute plus aisé de vivre avec la conviction qu'un mauvais élève est un enfant paresseux qu'avec le verdict d'un psychiatre indiquant que ce mauvais élève eût bien travaillé si son père n'avait pas de maîtresse.

Il était certainement plus aisé de vivre, chair niaise et morne, auprès d'un mari qui pouvait, lui, trouver « chez les filles » l'occasion d'atteindre sa propre vérité, que de se découvrir frustrée.

Il sera toujours plus aisé de vivre loin de soi-même qu'en face de soi-même.

Mais voilà que ce confort nous est, de jour en jour, moins accessible.

Et, dans leur domaine propre, les femmes écrivains ont largement contribué à le saper. Non seulement en France, mais en Italie (Alba de Cespédès) et en Allemagne (Luise Rinser).

Dans l'abondante production féminine des dernières années, on trouve, certes, de tout. De véritables écrivains, comme Simone de Beauvoir, Françoise Sagan, Marguerite Duras, Christiane Rochefort. Et puis des flots de confidences qui ressortissent davantage à la sordide conversation entre « amies intimes » qu'à la littérature.

Mais, dans le plus médiocre des romans féminins, quelque chose apparaît, quelque chose comme une goutte d'acide qui attaque un peu plus le visage des femmes dans l'amour, tel que l'ont peint des générations de romanciers.

Lorsque le plus subtil, Stendhal, raconte la première étreinte entre Julien et Mathilde de La Môle, il écrit :

> *« C'est donc toi ! dit-elle en se précipitant dans ses bras... (ici une ligne de points) Qui pourra décrire l'excès du bonheur de Julien ? Celui de Mathilde fut presque égal. »*

Qui ? Stendhal lui-même, sans doute, s'il l'eût voulu. Mais le bonheur de Mathilde... Plus loin, il nous dit ce que Mathilde, dans la violence de sa passion, dit à Julien. Mais point ce qu'elle a pensé.

Existe-t-il encore, de nos jours, un romancier qui oserait écrire : « *Le bonheur de Mathilde fut presque égal* », après avoir lu les réflexions d'Anne, l'héroïne de Simone de Beauvoir, dans « Les Mandarins » :

> *« On apprend tant de choses sur un homme dans un lit... »*
>
> *« Il bredouillait pour lui seul des mots que j'essayais de ne pas entendre ; mais moi, je m'ennuyais. »*

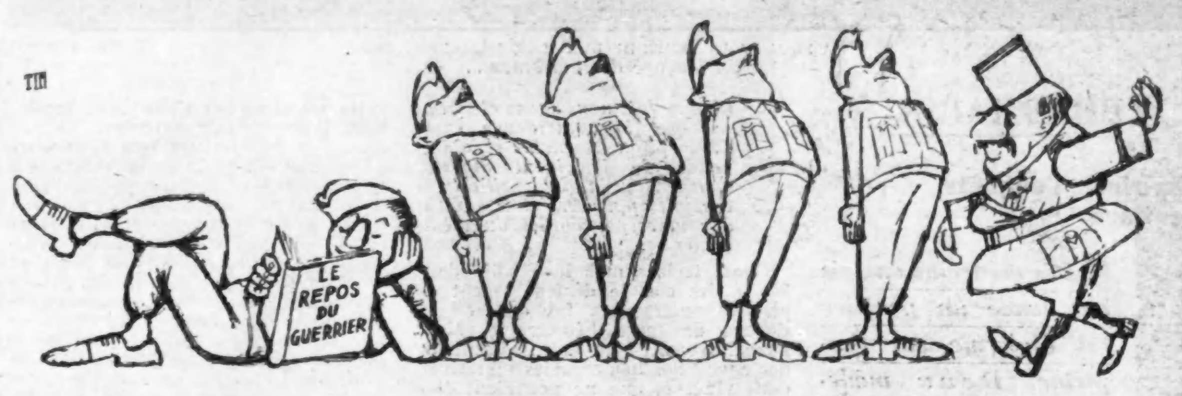
Ou encore cette observation de Suzanne Allen dans « La Mauvaise Conscience » :

> *« Les efforts qu'il faisait, tandis que je contemplais passivement son entreprise, me semblaient du plus haut comique. »*

Qu'importe, dira-t-on, puisque la passion de Mathilde de La Môle à l'égard de Julien existe ! Qu'ajouterait au roman de Stendhal la description minutieuse de leurs ébats ? Rien, c'est vrai. Mais si Christiane Rochefort, si Simone de Beauvoir avaient écrit avant Stendhal, Stendhal eût écrit autrement.

LE DOUBLE AVEU

L'important n'est d'ailleurs point tant que les femmes-écrivains traduisent noir sur blanc ce que ressentent leurs héroïnes. L'important est que celles-ci acceptent de le penser et de ne point se voir, amantes comblées, reflets de Mathilde ou de la dernière héroïne de Delly, peu importe, là où



Editions sociales

Maurice MOUILLAUD

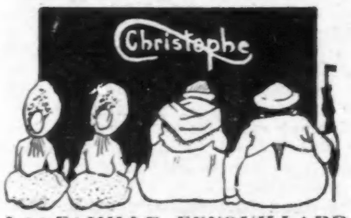
LA MYSTIFICATION

du 13 mai au 28 septembre

Un volume in-8° couronne de 288 pages

650 francs

Service de vente :
24, rue Racine - PARIS (6e)



LA FAMILLE FENOUILLARD
album 4 coul. relié 2.000 F.

★

LA FAMILLE FENOUILLARD

LES FACÉTIES DU SAPEUR CAMEMBER

L'IDÉE FIXE DU SAVANT COSINUS

LES MALICES DE PLICK ET PLOCK

540 F.

armand colin

PETITE BIBLIOTHEQUE RÉPUBLICAINE

Vient de paraître

Arthur ADAMOV, Guy DEMOY et Maurice REGNAUT :
Théâtre de société, Scènes d'actualité
André LIBERATI : Vieux Capitaine, lale

Précédemment paru :

A.-P. LENTIN : L'ALGERIE DES COLONELS
Georges ARNAUD : Maréchal P...
Hubert JUIN : Le pouvoir, pourquoi faire ?
Patrick KESSEL : Moi, Maréchal Bugeaud

Le volume 300 Frs Chez tous les bons Libraires
ODÉON - DIFFUSION - 24, rue Racine - Paris VIe

EFR

CRAPOUILLOT

Directeur : Jean GALTIER-BOISSIÈRE

publie un nouveau et absolument inédit

DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS

Tome II : M-Z

Margaritis, Christian Mégret, Mendès France, Louis Merlin, Guy Mollet, R. Peyrefitte, Pflimlin, Pinay, Pineau, Colette Renard, Robbe-Grillet, Sabbagh, Françoise Sagan, Yves Saint-Laurent, Simonin, Siné, Vadim, Jean Vilar, etc.

Le numéro illustré : 500 francs

Les deux tomes Edition de luxe, numérotée sur couché : 1.800 francs

LA JEUNE PARQUE

elles ne sont que femmes agacées et polies.

C'est par là qu'elles se distinguent essentiellement de leur illustre devancière, Colette, qui a traité du plaisir, du libertinage, de la souffrance, mais qui n'a jamais établi la distance de la femme à l'homme.

La morale publique pourrait n'avoir qu'à s'en louer. Mieux que la peur du châtiment divin ou de la déchéance sociale qui était censée préserver, autrefois, la vertu des femmes, une juste appréciation des joies dont elles se privent en ne courant point l'aventure peut les aider à s'y refuser :

> *« Je me demandais comment en finir... On est bien désarmée quand on se trouve la nuit, seule, dans des bras ennemis... »*, écrit encore Simone de Beauvoir.

Et Alba de Cespédès, dans « Elles » :

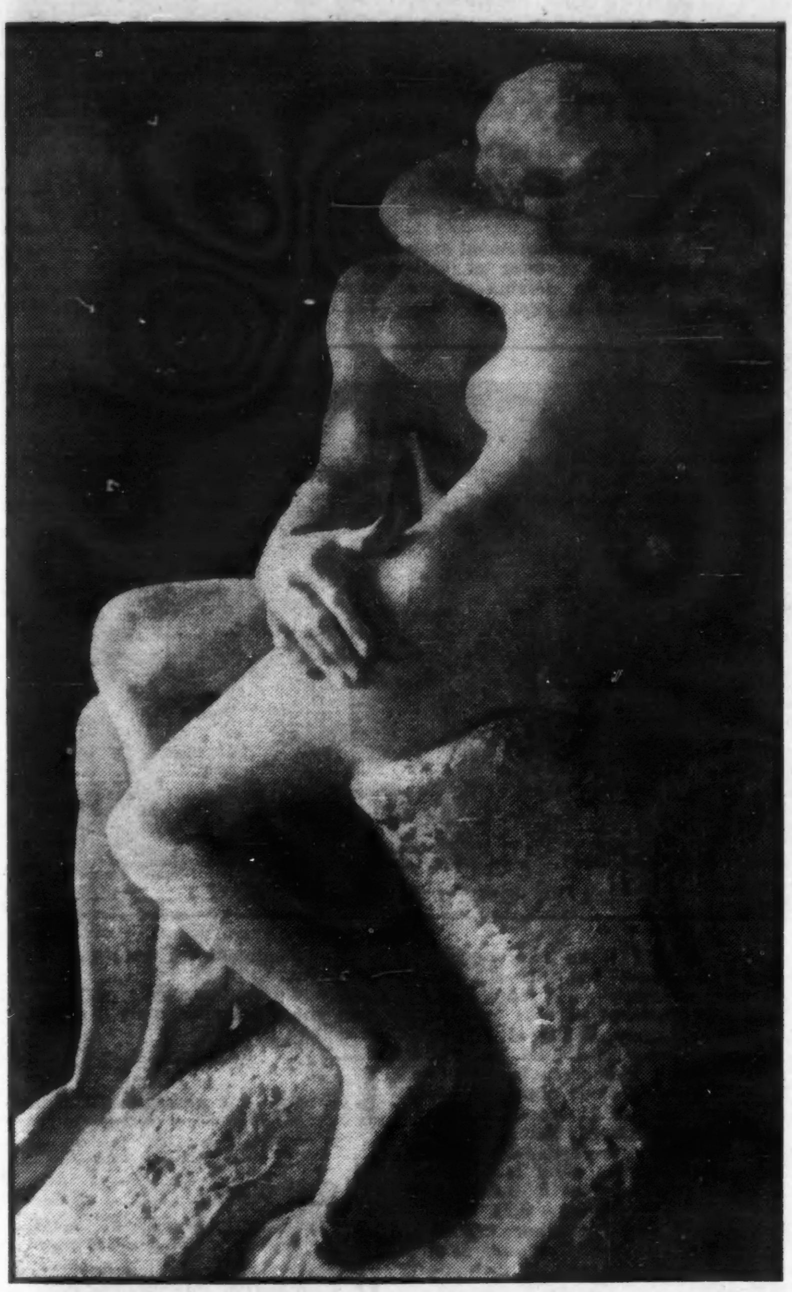
> *« Ses épaules nues sortaient du drap et j'observais froidement cette peau inconnue. »*

La chasteté est moins solitaire que le plaisir pauvre.

On conçoit que les hommes n'apprécient point ce vertige de sincérité qui semble s'être emparé de leurs compagnes et qui les réduit à leur tour au rang d'objet. Du moins, les femmes étaient-elles décrites comme objets de plaisir. Les voilà peints, eux, comme objets d'ennui, observés par des yeux froids, subis par des corps ironiques, informés que là où ils croient posséder, ils étreignent des ombres.

Mais cet aveu serait demeuré bien faible dans son effet s'il ne s'était doublé de son contraire.

Indifférente ? Moqueuse ? Polie ?



LE BAISER, DE RODIN
« Honneur : honneur que j'eusse hier appelé précisément déshonneur ».

Avec X..., avec Z..., avec Y..., écrit la Romancière. Mais point par infirmité. Ecoutez plutôt :

> *« Déjà il me serrait contre lui... et mon corps se levait d'entre les morts... »*
>
> *« Moi qui depuis si longtemps n'avais plus de goût... j'étais nourrissante comme le pain, odorante comme la terre... »*
>
> *« Rien ne m'était demandé : il suffisait que je sois juste ce que j'étais et un désir d'homme me changeait en une parfaite merveille. »*

C'est Simone de Beauvoir qui parle — et j'édulcore volontairement ici un texte que le jury du prix Goncourt n'a pas craint de couronner avec éclat en 1955.

Encore la liaison d'Anne et de Lewis ne tourne-t-elle pas au bonheur d'Anne.

Christiane Rochefort, elle, commet le crime parfait : crime contre l'homme, crime contre la société. Ah! certes, si elle pouvait, dans les dix dernières pages de son roman, se précipiter chez un prêtre et se déclarer pécheresse, on verrait bien comment l'absoudre. Graham Greene ou Claudel dans « Le Partage de Midi » n'en disent pas moins. Mais toute liberté leur est accordée et reconnue d'invoquer longuement les plaisirs et les poisons de la volupté, puisqu'ils s'écrient : « Arrière, Satan !... »

L'ennui, avec Christiane Rochefort, est qu'elle ne dit rien de tel.

Elle dit, sobrement, posément :

> *« Cette école où il me fait passer n'est pas pour sa délectation, mais pour ma gouverne : ce ne sont pas des leçons d'érotisme qu'il me donne, mais une leçon unique : si tu aimes, sois au moins capable des actes de l'amour, ou bien tais-toi. Une sorte d'honneur alors me convie à m'abandonner toujours davantage.*
>
> *« Honneur : honneur que j'eusse hier appelé précisément déshonneur. Tout bascule, où sont mes valeurs ? L'amour les a chavirées. »*

UN CHAMP CLOS

Elle dit qu'une femme, hissée par un homme hors des plaisirs avares ou honteux, instruite de son corps, est une femme qui recèle le soleil et non le diable.

Elle dit que confrontée à cette découverte, une femme peut y engloutir tout ce qui composait jusque-là son univers, sa réputation, ses amis, ses ambitions, sa fortune et, loin de le regretter, s'émerveiller d'habiter un palais si peu fréquentée où elle aurait pu ne jamais pénétrer.

Mais rien de moins dogmatique que ce roman. A partir de lady Chatterley, Lawrence reconstruit le monde. Avec « Le Repos du Guerrier », Christiane Rochefort limite son propos : tracer, en marge d'un personnage d'homme comme il en est rarement venu sous une plume féminine, le trajet parcouru par une femme qui voit émerger de l'ombre toute une part d'elle-même et qui fait face. A partir du moment où cette découverte l'enchaîne à un homme — et à un homme névrosé — peut-on parler de libération ? N'était-elle pas plus libre, tous sens endormis ?

Christiane Rochefort ne pose pas le problème. Elle indique cependant brièvement, à la fin du roman, que son héroïne recouvrera son autonomie. La notation était nécessaire ; elle est importante.

Le domaine de la chair est un champ clos. Si l'essentiel de la littérature féminine s'y enferme, c'est sans doute parce que, entre ses frontières, se déroule le combat des femmes d'aujourd'hui avec leur vérité si longtemps camouflée.

Mais à travers ce combat, elles ne font que transposer, dans les conflits qu'elles traitent, la volonté moderne de lucidité, la méfiance d'une génération à l'égard des idées reçues, son courage pour aborder à la réalité des êtres et des choses, son rude apprentissage de la liberté. Que de faux dieux abattus, auxquels aussitôt d'autres viennent se substituer...

On peut nier qu'il soit bon de fabriquer des hommes et des femmes libres, mais on ne peut pas travailler à démanteler certaines des forteresses où nous sommes prisonniers et faire semblant de croire que d'autres resteront intactes.

> *« Seul avec soi et libre de tout ; seul avec l'autre et tous deux libres de tout ; il n'y a point d'éducation réelle hors de ce chemin-là »*, disait Alain.

Apprendre à se connaître pour apprendre à se gouverner. Ambitieux programme.

On peut contester cette philosophie, non la haute idée qu'elle suppose de l'homme. Et des femmes.

FRANÇOISE GIROUD.

Vient de paraître...
JULLIARD

Clara MALRAUX

La lutte inégale

Les femmes aussi savent lutter, c'est ce que nous montre l'héroïne du dernier roman récemment paru de Clara Malraux, lorsqu'elle se trouve seule, abandonnée avec deux petites filles au moment de l'exode de 1940, menacée dans sa vie parce qu'elle est d'origine juive. Elle erre dans le Sud de la France, mais très vite la Résistance lui sert à la fois de refuge, de prétexte de vie, d'idéal. Elle y rencontre des amis, un homme qu'elle aime ; et, petit à petit, aguerrie, toute proche de la mort, menacée dans ce qu'elle a de plus cher au monde, l'héroïne de LA LUTTE INEGALE triomphera simplement parce qu'elle aime la vie et qu'elle a confiance dans l'avenir. Quelle belle leçon d'énergie, quelle belle leçon de courage féminin et aussi quelle belle leçon de tendresse nous est donnée là et par un écrivain de qualité !

Robert LE BRETON

Eléphants et Pygmées

Collection « Sciences et Voyages »

Une chasse à l'éléphant pratiquée par des nains et à l'épieu, tel est le curieux spectacle auquel ont un jour assisté Robert Le Breton et son photographe Michel Dubert. Voyageant seuls dans l'immense forêt du Congo, partageant l'existence des indigènes, ils finissent par se faire adopter par ces Pygmées qui n'ont pas encore atteint l'âge du fer ni même celui du feu. Et l'extraordinaire ouvrage que vient de publier l'envoyé spécial de « Sciences et Voyages » prend place parmi les témoignages les plus stupéfiants de la vie en Afrique, continent moderne mais aussi, ces passionnants récits le prouvent, continent préhistorique.

JULLIARD

Aragon:

"Ce n'est pas tous les jours qu'un jeune homme se lève et qui parle si bien des femmes".

Une curieuse solitude

Roman de Philippe Sollers : 500 frs

Henriot:

"Un très bon livre, un grand talent et un écrivain : voilà l'heureuse révélation que nous apporte cette semaine avec Une curieuse solitude *un jeune écrivain de vingt-deux ans.* M. Philippe Sollers."

Le Monde

Un roman : 500 fr.

Mauriac:

"J'ai promis la gloire à ce Philippe et je ne m'en dédis pas".

Une curieuse solitude

Roman de Phillippe Sollers : 500 fr.

Kemp:

"Je suis heureux de saluer un tel début presque vertigineux; et si l'on veut inquiétant."

Une curieuse solitude

Roman de Phillippe Sollers : 500 fr.

Mauriac:

à propos de Philippe Sollers :

Après ce départ, je me remémore, pour les lui dédier, ces mots que Barrès m'écrivit en 1910, le jour de Pâques, et dont j'avais été comme enivré : « Soyez paisible. Soyez sûr que votre avenir est tout aisé, ouvert, assuré, glorieux. Soyez un heureux enfant ».

Une curieuse solitude

Un roman : 500 fr.

ACHARYA VINOBA

LA RÉVOLUTION DE LA NON VIOLENCE

Préface de **Lanza Del Vasto**

(Collection « Spiritualités Vivantes » dirigée par Jean Herbert)

Une révolution qui tente de promouvoir la rénovation économique, politique et spirituelle de cinq ou six mille pauvres villages de l'Inde, au sein d'un monde proche du désespoir, dans un esprit de coopération, de concorde et d'entr'aide fraternelles.

ACHARYA VINOBA, véritable apôtre au service de son peuple, prolonge en Inde l'œuvre inoubliable de **Gandhi**.

EDITIONS ALBIN MICHEL

PAS DE PITIÉ POUR LES COBAYES

VIALAR

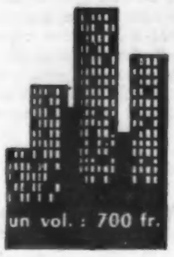
CHRONIQUE FRANÇAISE DU XX[e] SIÈCLE - 8[e] roman

del DUCA PARIS

Ce grand patron de la Recherche Scientifique est-il vraiment un "grand homme" ?

LES IDÉES ET LA VIE

Jacques Maritain



RÉFLEXIONS SUR L'AMÉRIQUE

Traduit de l'Anglais par Philippe Lecomte du Nouy

Tous les aspects de la vie aux États-Unis, vus par un témoin impartial.

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

COLLECTION LES TEMPS MODERNES
dirigée par J. P. Sartre

Programme de la Ligue des Communistes de Yougoslavie

un des textes théoriques les plus importants du socialisme contemporain

660 F

JULLIARD

LUCIENNE JULIEN CAIN

Trois essais sur Paul Valéry

" Trois admirables essais que vient de consacrer à Valéry, Lucienne Julien Cain après l'avoir, durant des années, écouté et regardé vivre, et mieux connu et mieux compris qu'aucun de ses exégètes."

FRANÇOIS MAURIAC - L'Express

1 volume : 600 Frs

néo nrf

PAUL TILLARD

L'outrage

"le plus beau roman de l'année"...

1 vol. 690 frs

JULLIARD

ROMANS

PLUSIEURS romans ont été écartés de l'actualité parce qu'ils ne retenaient pas l'attention des jurys littéraires. Ils nous paraissent cependant dignes d'être signalés, ainsi que plusieurs romans de débutants, que nous commenterons dans nos prochains numéros.

● *Une nuit singulière.*

Le treizième caprice

par Roger Boussinot. 178 pages, 550 fr. Ed. Denoël.

LONGUE nouvelle — à la fois « populiste » et gracieuse, ce qui est une gageure — la dernière œuvre de Boussinot retrace l'aventure d'une nuit de réveillon.

François qui vit médiocrement avec une femme terne, dévouée et vaillante, sans plus de défauts qu'une autre, a rencontré la jeune et charmante Fanny ; il l'a raccompagnée chez elle, sans but précis ; mais l'« ami sérieux » de la jeune femme vient brusquement tirer la sonnette ; devant le danger, Fanny et François se sentent unis et tandis que l'ami passe la nuit à bourrer la porte de coups de poing et de coups de pied, ameutant les voisins, les deux héros, réunis par le hasard, s'aiment.

A l'aube, l'ami essaie d'escalader la fenêtre, tombe dans la cour et François s'enfuit, tandis qu'arrivent l'ambulance et police-secours. Le lecteur est libre d'imaginer ce qu'il adviendra des trois personnages, une fois dissipé le mirage de cette nuit singulière.

Un style net, une habileté certaine dans la narration, des tableaux bien dessinés donnent à ce mince petit livre l'allure d'une œuvre de talent.

● *Du jazz et des adolescents.*

Venise en octobre

par José-André Lacour. Julliard. 250 pages. 690 francs.

CECI est l'histoire de Bobby Saxalto, un garçon qui voulait « aller à Venise en octobre ».

José-André Lacour, auteur d'un beau livre dont le sujet porté à l'écran a donné un film discutable — « La Mort en ce jardin » — donne à son dernier roman le ton d'une complainte et les notes déchirantes des negro-spirituals, en même temps qu'il leur emprunte cette expression laconique, mais chargée de symboles, qui est également à l'origine du « blues ».

« Venise en octobre », c'est le symbole d'un bonheur, jamais atteint, et qui met aux prises avec la réalité un groupe d'adolescents que la vie ne cesse d'éprouver.

LA TECHNIQUE DU CINÉMA

Le rythme cinématographique et une vision élargie prennent ici la place du récit descriptif habituel. Les répétitions voulues, l'emploi d'averbes longs et à valeur musicale, l'accumulation de verbes, la superposition d'images, la technique des flash-backs et de l'anticipation, l'emploi d'un « suspense » haletant qui vient de la seule rapidité du récit, tout cela donne au roman les qualités d'un film, la trépidation d'une batterie de jazz et la possibilité de redoubler d'effet dans l'imagination du lecteur, telle cette course d'automobiles contée vers la fin du livre.

La technique employée par Lacour n'est guère nouvelle, mais il s'en sert avec habileté.

(New York Times.)

« Dis, papa, qui est ce docteur Jivago ? »

● *Le roman de l'émigré.*

Le Guérisseur

par Christiane Arnothy, Arthème Fayard. 850 francs. 320 pages.

DANS une famille bien bourgeoise, l'apparition d'un étrange médecin change une atmosphère que les maladies imaginaires d'une femme sur le retour avaient rendue intolérable. Isabelle, mère abusive, un père faible — Marc Grandpierre — voilà les parents de Corinne, adolescente tourmentée par des conflits freudiens. Dans ce monde névrotique, où l'argent amortit les chocs, surgit un guérisseur des âmes, le docteur Constantin, Rastignac déchu, d'Europe centrale.

On devine le reste : Constantin s'empare d'Isabelle, proie facile et soumise. Après une réussite parisienne fulgurante, il perd pied et tombe malade. Isabelle, cette furie moderne, qui aime la turpitude, se retrouve seule. Marc l'a quittée pour entreprendre des travaux d'architecture à Madagas-

6 BEAUX VOLUMES RELIÉS
Chacun illustré de plus de 200 documents du temps 1300 frs

LE ROMAN VRAI DE LA III[e] RÉPUBLIQUE

COLLECTION DIRIGÉE PAR GILBERT GUILLEMINAULT

Vient de paraître le 6[e] et dernier volume :

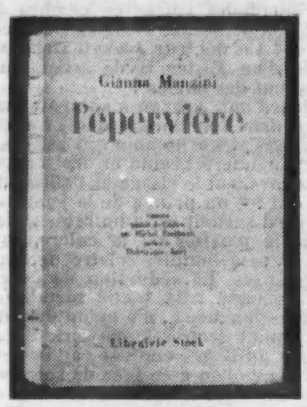
LES ANNÉES DIFFICILES :
De Topaze à Munich 1928-1939

denoël

ROMANS ÉTRANGERS

L'ÉPERVIÈRE

par MADELEINE CHAPSAL



LA mère et le père de Giovanni ne s'entendaient pas du tout ; c'était entre eux de longues scènes quinteuses, convulsives, qui n'en finissaient plus, ou plutôt qui finissaient pour mieux reprendre. Puis ils se sont séparés. Est-ce en manière de reproche ? Soudain le petit Giovanni est pris d'un affreux accès de toux. Une toux inexplicable, nerveuse, qui déconcerte les médecins et que lui-même a tout de suite nommée « l'épervière ». L'arrivée de sa toux s'accompagne en effet d'une sorte d'apparition, une sorcière aux visages divers, surgie du fond de l'horizon, qui frappe aux fenêtres, se dissimule derrière les meubles et tout à coup saute sur la poitrine et le dos de Giovanni, s'installe lourdement et ne le lâche plus.

Quand la première crise fut guérie, après bien des soins, la mère de Giovanni voulut réunir à goûter ces enfants qui le fuyaient d'habitude, inquiets de sa toux. Parmi eux une toute petite fille, Stella, brune aux yeux bleus, brûlante de curiosité. Dès la porte, Stella entreprend de questionner Giovanni sur cette merveilleuse particularité : la possession d'une « épervière ». A quoi ressemble-t-elle ? Quand vient-elle ? A-t-il peur ? Jeu téméraire auquel Giovanni répond plus qu'il ne l'aurait voulu, plus qu'il ne devrait, oublieux de la fête, des autres enfants. C'est un charme. Poussé par Stella, qu'il veut séduire, Giovanni retourne vers cette partie hantée de lui-même, et Stella, envoûtée à sa suite, pénètre miraculeusement dans le plus secret des domaines : la folie d'un autre. Jusqu'au moment où Giovanni s'aperçoit que de toutes ses forces il est en train « d'appeler » l'épervière. Du reste la voilà, son amie-ennemie, que les médecins croyaient si bien vaincue ; sous les yeux éblouis de Stella, l'épervière saute à l'instant même sur les épaules du petit garçon, il a la fièvre, la toux l'ébranle, le jette au sol ; sa mère et sa bonne accourent, à nouveau il faut le coucher, l'écarter des jeux, des travaux, pour de longs mois, des années.

C'EST beaucoup plus tard que Giovanni retrouve Stella. Ils ont vingt ans et travaillent pour devenir acteurs. On prépare « Hamlet », c'est Giovanni qui doit jouer le rôle du prince, lorsque la grippe oblige sa partenaire, la reine, à quitter la pièce ; sa remplaçante est une inconnue : Stella.

Voici les jeunes gens jetés dans la répétition de la grande scène où Hamlet accuse sa mère du meurtre du roi. Tout de suite accordés, l'un et l'autre jouent superbement ; mais sous le dialogue de théâtre s'en poursuit un autre, où il est question de l'épervière ; d'emblée ils ont retrouvé leur ancien « jeu », Stella questionne, semble-t-il, suggère, et Giovanni descend en lui-même pour fournir toujours plus, toujours mieux, à cette curiosité cruelle. Amoureuse aussi. A la fin de la répétition, sûr d'aimer, sûr d'être aimé, Giovanni est heureux, illuminé, mais en sueur. Ce n'est rien, dit-il, son tour de grippe. Seulement, dès qu'il est au lit voici revenue sa toux, l'épervière, et le médecin ne veut plus entendre parler de théâtre. Giovanni ne sera pas acteur, ni rien du tout.

GIANNA MANZINI
La folie d'un autre.

NOUS les retrouvons des années plus tard. Stella est devenue une grande actrice. Giovanni vit à la campagne, il a épousé une femme douce, qu'il n'aime pas, qui s'aigrit à trop prendre soin de lui, quand lui-même songe toujours à une autre. A Stella, la seule. Ils s'écrivent, se voient très rarement, par la faute de Giovanni qui refuse de céder à leur commune passion tant qu'il ne sera pas guéri, débarrassé de son épervière, devenu l'égal de la jeune femme.

Alors, accidentellement, Stella meurt. Et Giovanni, désespéré, se rend à l'enterrement, parle sur sa tombe ; troisième et dernier grand dialogue où il évoque à nouveau, en termes voilés, leur secret partagé, « l'épervière ». Qu'est-ce que l'épervière ? Un mot, rien qu'un mot, mais n'avait-il pas pressenti, un jour, que ce mot le « détruirait » ? Sur le trajet du retour, Giovanni la voit réapparaître, fière et galopante, cette maladie si familière qu'on avait fini par ne plus la craindre, obéissante épervière — ne vient-elle pas dès qu'on l'appelle ? — qui lui saute dessus et bientôt l'emporte.

CE roman ardent, brillant de larmes (1), rappelle par instants les magiques visions de Rilke. C'est la vie qui se continue, en jeux, en gestes qui sont des signes, mirée par les mots, les rêves, jusqu'à un au-delà plus vrai qu'elle. Gianna Manzini, une Italienne, est de ces rares écrivains qui savent pénétrer derrière le miroir, dans le monde inconnu des « forces morales ». Giovanni, son héros, possède sur lui-même pouvoir de maladie et de mort ; comme tous les êtres, du reste, sans le savoir, par des biais, des échos inexpliqués.

« L'épervière », la femme-oiseau de proie, est une illusion poétique, c'est aussi le fantasme créé, entretenu par le malade lui-même, rusé prétexte qui lui permet de s'arracher à l'existence dès qu'elle va lui demander trop, nœud bien noué de sa névrose. Tous les éléments d'une explication de cet ordre sont en bonne place dans ce roman solide, sûr, tout autant qu'il est mystérieux.

(1) « L'Epervière », par Gianna Manzini. Editions Stock. 230 pages. 825 francs.

car, tandis que Corinne se convertit au catholicisme, lors d'une escapade en Bretagne.

Christine Arnothy conte cette histoire quelque peu sordide avec art. Ces personnages veules, sans autre conviction qu'un égoïsme illimité, manquent de velléités morales. Représentants d'une bourgeoisie où l'avarice affective est la note dominante, ils ont perdu toute raison d'être. Ils ne savent pas vivre.

« Le Guérisseur » est un des premiers portraits romanesques d'un exilé. D'origine paysanne, Joseph Constantin tient son pouvoir sur autrui d'un don atavique hérité de sa grand-mère : l'imposition des mains. Des années d'humiliation l'ont rendu sans scrupules.

Seul dans ce livre, il a un but. Il n'en est pas récompensé pour autant, et Christine Arnothy met son personnage au pied du mur : cette belle « montée » éclate, telle une peau de baudruche. Moralité : rien ne dure de ce qui est fondé sur la haine.

Ce roman a les mêmes accents de vérité que « J'ai 15 ans et je ne veux pas mourir », premier témoignage de l'auteur.

● ***Un auteur qui recrée l'argot.***

La forêt veuve

par Silvagni. Ed. Robert Laffont. 270 pages. 750 francs.

DECOR : la forêt brésilienne, c'est-à-dire : la Forêt majuscule. Non pas forêt vierge, mais « forêt veuve », veuve de celui qui l'a ouverte à la machette et saignée, puis a passé l'arme à gauche. Dès les premières pages du livre curieusement consacrées à une espèce d'inventaire-herbier halluciné, la Forêt se referme sur le lecteur avec la même autorité sournoise que dans l'admirable « Partage des eaux » d'Alejo Carpentier. A chaque détour du récit, elle est là — même lorsque le narrateur, Silvagni (il y a de la forêt jusque dans son nom), s'abandonnant à sa mémoire, nous entraîne à Paris ; un Paris qui devient alors aussi fabuleux, aussi épique que la forêt brésilienne. Paris des mille métiers et des mille et une femmes, truanderie et gigolaille, Paris-Sexus dont Henry Miller nous a décrit les Tropiques et que Silvagni, en flash-back « saignant », évoque en une fresque érotique, exact contrepoint de la forêt.

DE RUTEBEUF A SIMONIN

Au cœur de cette forêt, à plusieurs jours de cheval de n'importe quelle agglomération, un homme. Il raconte une tranche de sa vie. Cet homme n'est pas un homme comme tout le monde. Fils d'une aristocratique famille romaine tombée « dans la débine », il a roulé sa bosse à travers guerres et capitales, misères et galipettes sensationnelles.

Et cet homme écrit comme il parle. Et il ne parle pas comme tout le monde. Est-ce de l'argot ? Oui et non. Silvagni dit : *que dalle, nib de nib*, parle de *culbutants*, comme dans les romans de Simonin. Cela ne va pas bien loin et il y a belle lurette (depuis Rutebeuf, XIII[e] siècle) que cela n'épate plus personne. La langue de Silvagni est de l'argot recréé, intensément personnel.

Bref, un héros de Cendrars parlant une langue célino-rabelaisienne qui devrait ravir Raymond Queneau et régaler les philologues. Prisonnier déjà de la Forêt nous voilà vite prisonnier de cette voix inhabituelle, violente et tendre.

HUMOUR

Le dictionnaire du « Canard Enchaîné »

POUR la troisième année consécutive « Le Canard Enchaîné » présente son dictionnaire et, cette fois-ci, il embrasse une période particulièrement fertile en événements qui ont eu le don d'inspirer la verve de ses collaborateurs. Mais les définitions proposées ne se rapportent pas uniquement au passage de la IV[e] à la V[e] République : la vie privée et parisienne y alterne agréablement avec les problèmes de la vie publique. En voici quelques définitions :

● ADULTÈRE : Une moitié plus un tiers.

● BIGEARD : Autant qu'étrange.

● BOMBE H : Surboum.

● COLONIALISME : Système révolu et remplacé, du moins pour l'Algérie, par le colonélisme.

● DEBRÉ (Michel) : Le cinquième sceau.

● ELU : Qui pratique l'art d'éluder.

● FAUBUS : Cafardeux : broie du noir.

● LOREN SOPHIA : Seins de glace.

● MASOCHISME : Self-sévice.

● PARA : diminutif de paraputschiste.

● SAGAN, FRANÇOISE : La starlettre.

Et si vous voulez connaître la définition de Sacha Distel, reportez-vous à l'original. La bienséance nous empêche de la publier.

grand auteur C.G. JUNG
PSYCHOLOGIE ET RELIGION
« Un des ouvrages les plus importants de Jung » M. M. DAVY (Combat)
900 frs
grand sujet
BUCHET-CHASTEL CORRÊA

ENTRETIEN

Une heure avec Aragon

● *A l'occasion de « La Semaine Sainte », « L'Express » a interviewé Aragon, docteur Jeckyll et Mr. Hyde des lettres françaises. Voici comment il parle.*

LE 6 janvier 1927, un poète, âgé de 29 ans, adhère au parti communiste. D'où vient-il, ou, plutôt, d'où revient-il ? D'une guerre dont il a mesuré les horreurs et qui lui est apparue comme une « affaire » sanglante et immonde. Des deux côtés d'une frontière des capitalismes rivaux ont mobilisé leurs peuples et les ont lancés les uns contre les autres pour des raisons qui, au sortir de l'enfer, se sont révélées n'avoir rien à faire avec les patries, les morales et, plus généralement, avec les raisons de se battre et de mourir que l'on a fabriquées, pendant cinq ans, pour alimenter l'énorme machine à fabriquer les héros et les morts. C'est alors que quelques jeunes gens décident de partir en une autre guerre contre les morales dont ils ont failli mourir — dont leurs camarades sont morts — et de jeter bas l'édifice de mots, c'est-à-dire le langage, en lequel ces morales étaient encloses. Ce sera le mouvement « Dada » d'abord, le « Surréalisme » ensuite. Des peintres, des sculpteurs, des cinéastes, des poètes *désordonneront* la vision d'un monde — d'un monde bourgeois — qui leur répugne et sèmeront la terreur dans ce que l'on appelait jusqu'à présent, pour se rassurer, les beaux-arts et les belles-lettres.

Or cet homme qui, ce 6 janvier 1927, vient d'adhérer au parti communiste et dont le nom est Aragon, a été l'un de ces terroristes. L'un des plus « dangereux », l'un des plus irréductibles. Pendant des années, il a « craché » sur les gloires établies, sur les morales, sur les religions, sur l'Etat, sur l'armée et, en bref, sur tout ce qui rassemble ces notions et qu'on lui a dit s'appeler la Patrie et la France. Pendant des années, il a promené son génie, sa beauté et sa jeunesse avec l'insolence de ceux qui, parce que les Dieux les ont comblés, ne trouvent leur joie qu'en gaspillant leurs dons.

UN PRINCE DE LA JEUNESSE

Et, soudain, c'est la conversion qui, pendant plus de trente ans, ne sera pas démentie. Mais ce converti farouche gardera des nostalgies d'hérétique. Du surréalisme qui l'a marqué au fer dans sa chair et son esprit, Aragon a conservé un goût forcené pour l'excès. Ex-séide de l' « amour fou », il chantera Elsa en vers de troubadour ; ex-contempteur de la patrie et de toute forme d'autorité — qu'elle soit celle de Paris ou de « Moscou la Gâteuse » — il chantera la France, le Parti et Maurice Thorez en vers de mirliton dont le mauvais goût rejoint par d'étranges chemins le fameux « mauvais goût » cher aux surréalistes. Théoricien du « réalisme socialiste », il illustrera la faiblesse de cette thèse en écrivant d'un souffle « Les Communistes », mauvais roman-fleuve.

Sa volonté passionnée d'être (alors qu'il s'éprouve *bourgeois* et *intellectuel*) un « vrai communiste » lui fera plaquer sur son visage le masque de l'inquisiteur. Mais, dans le même temps où à chaque instant on le croira « perdu », avec une aisance souveraine, il retrouvera, à volonté et quand il lui plaira, ce que Gide appelait « le génie d'Aragon ». De la même plume commise à l'imitation de Béranger, de Pierre Dupont, de Déroulède ou de Victor Hugo, il écrira « Le Roman inachevé ». Au glas de son « génie » que sonnait « Les Communistes », répondront brusquement les triomphales volées de cloches de la « Semaine Sainte ». Alors ? Qui est Aragon ? Un docteur Jeckyll stalinien doublé d'un Mister Hyde artiste jusqu'au bout des ongles ?

Aujourd'hui, Aragon a soixante ans. J'ai vu dans son bureau des « Lettres Françaises », un homme qui est resté d'une singulière beauté et derrière lequel se profilent le visage et l'allure de celui qui fut un prince de la jeunesse. Le regard surtout est admirable : bleu et que la passion ou la colère, toujours prête à bondir, éclaire de traînées mauves. La séduction de ce regard, de cette voix tantôt métallique tantôt « épanchée », n'a qu'un défaut : elle connait trop ses moyens. Aussi bien n'y a-t-il pas contact car le personnage que l'on a en face de soi semble ne se soucier que de provoquer l'amour ou, si ça rate, l'antipathie. Pour le coup, il n'est pas facile de dialoguer avec Aragon qui ne se regarde que dans les miroirs qu'il accepte de se tendre.

TROIS ANS POUR ÉCRIRE « LA SEMAINE SAINTE »

De cet homme sur ses gardes, voici ce qu'au cours d'un entretien « L'Express » a pu *extraire*. On y apercevra plus qu'un Aragon tel qu'il est, un Aragon tel qu'il se veut.

L'Express. — Quelles furent vos intentions premières, votre projet, en écrivant « La Semaine Sainte » ?

ARAGON. — Je n'avais, au départ, nullement l'intention d'écrire ce livre. Je ne suis pas l'écrivain qui a tout dans sa tête, fait un plan, puis bien sagement, avec des manches de lustrine, écrit. Tous mes livres ont été composés au hasard du mouvement de ma pensée. D'abord, mon premier projet était d'écrire un livre qui aurait embrassé la période allant de 1827 à 1848 et dont le personnage central eût été David d'Angers. Puis, peu à peu, la multiplicité des recherches, des lectures, m'écarta de David d'Angers, comprenant qu'en lui ce qui me retenait, c'était le problème complexe de la naissance de l'idée de nation en France. Et je me fixai autour de cette semaine — du 19 au 26 mai 1815 — qu'illustrent le départ de Louis XVIII vers la frontière belge et l'arrivée de Napoléon à Paris. Pourquoi cette semaine ? Parce qu'elle me semblait constituer le point crucial de la crise, le moment où les idées touchant la patrie, la nation, devaient être à la fois les plus claires et les plus confuses dans les têtes.

L'Express. — Je suppose que tous les lecteurs de « La Semaine Sainte » tentent d'y détecter des clés pour le temps présent.

ARAGON. — Le travail matériel d'écrire m'a pris environ trois ans et, partant, un certain nombre d'assimilations évidentes que l'on a tendance à faire aujourd'hui ne répondent en rien à mon dessein ; d'autre part je suis — et cela ne date pas d'hier ! — un grand ennemi de ce que, dans notre jargon particulier (je veux parler de ceux qui pensent comme moi), nous appelons le « sociologisme vulgaire ». Et l'explication des faits du passé

Un très grand roman. A. M. Schmidt
Je le suis avec beaucoup de curiosité ! Aragon
Ce roman enrichissant. Claude Mauriac
Riche et de valeur. E. Henriot
MICHEL ZERAFFA
LES DOUBLURES
ÉDITIONS ALBIN MICHEL
D'une force indiscutable. Jean Bloch-Michel
Eblouissant. Claude Roy
Le meilleur Michel Zéraffa. J. Duvignaud

EDOUARD GLISSANT
LA LEZARDE
PRIX RENAUDOT
un vol. 600 fr. SEUIL

LES GRANDS PROBLÈMES
LA FRANCE ET SA JEUNESSE
par Henri PERRUCHOT
L'AMOUR ET LES FRANÇAIS
par Jean-Claude IBERT et Jérôme CHARLES
HACHETTE

Un roman qui se dévore !...
LA FÊTE ESPAGNOLE
HENRI-FRANÇOIS REY
« Ça fait diablement plaisir, un livre absolument sans aucune retenue, ni aucune réticence, un livre écrit à grande allure, avec de grands événements, une grande gueule, des gros mots et du grand cœur sur grand écran ! »
CLAUDE ROY
Un vol. 600 frs
ROBERT LAFFONT

MUSÉE DE L'ERMITAGE
LES GRANDS MAITRES DE LA PEINTURE
Texte et notes de GERMAIN BAZIN
Conservateur en Chef au Musée du Louvre
208 reproductions dont 75 en couleur relié pleine toile 9000 F.
LA PEINTURE FRANÇAISE DE POUSSIN A NOS JOURS
Texte et notes de CHARLES STERLING
Conservateur au Musée du Louvre
7900 F.
CES 2 OUVRAGES CONSTITUENT UN PANORAMA COMPLET DES COLLECTIONS DE L'ERMITAGE
EDITIONS CERCLE D'ART

par les faits contemporains m'a toujours profondément irrité. J'ai tenté de voir les choses comme si je vivais alors et non comme vivant aujourd'hui. Mais qu'à l'inverse des événements de cette époque, compris dans leur véritable lumière, puissent être sujets de méditation pour comprendre les événements contemporains, ce n'est pas le fait du livre mais ce n'est pas interdit au lecteur...

L'Express. — Vous vous référez à ce que l'on appelle le réalisme socialiste. Est-il pour vous un impératif ?

ARAGON. — Le réalisme socialiste n'est pas pour moi un impératif mais, simplement, ma conception de l'art. Celle-ci ne m'est pas extérieure. C'est plus. Le problème, pour moi, ne s'est pas posé et ne se pose pas.

Le fait, certes, est que l'homme change, et les choses et le monde dans lequel on vit. A tout prendre, pendant de nombreuses années de ma vie et encore jusqu'à ce jour, je me suis trouvé en face de gens, qui, me critiquant, me rappellent par exemple qu'en une certaine période surréaliste j'ai écrit, ou signé, en tout cas approuvé certains textes — et me les opposent. Désireux de me combattre, ils veulent montrer que je suis un homme qui a changé.

Mais c'est certain que j'ai changé ! Il est certain que vers les années 30, et même un peu avant, s'est opéré chez moi un glissement des idées dans une certaine direction et que, finalement, le débat que cela impliquait m'a amené une fois pour toutes à une position déterminée. Mais je serais un mauvais exemple en ce domaine car il y a de cela une trentaine d'années et, entre temps, si j'ai varié, on ne peut pas dire que je l'ai fait dans plusieurs sens.

Ma variation, c'est la disparition progressive, l'effacement de certains vestiges des idées que j'ai reçues du monde dans lequel je suis né, j'ai été élevé, ou du monde qui s'y est substitué : celui de mes camarades de jeunesse. Si je m'en suis éloigné, ce fut toujours dans le même sens. Puisqu'il est question de parti, je n'ai jamais, de ma vie, appartenu qu'à un seul parti politique et je ne rêve pas que cela puisse changer. Cela depuis le 5 janvier 1927...

L'Express. — Pourquoi cette date ?

ARAGON. — Parce que c'était le Jour des Rois !...

L'Express. — Dans votre dernier recueil de poèmes, « Le Roman Inachevé », certains accents m'ont frappé : un lyrisme du regret, de l'amour, de la mort. Pour un écrivain comme vous, cette pente brusquement...

ARAGON. — Elle n'est pas brusque. Vous retrouverez cela dans toute mon œuvre.

L'Express. — Ne croyez-vous pas qu'elle soit plus prononcée dans ce livre ?

ARAGON. — La mort est plus présente à un homme âgé (et qui a passé par plusieurs guerres, de surcroît !) qu'à un jeune homme. Pour ce qui est de l'amour, ce sujet a toujours tenu une place capitale dans ce que j'écrivais. Mais il y a une chose certaine, c'est que j'ai une très haute idée de la vie. Et, à soixante ans, lorsque je me retourne, il y a derrière moi une masse de vie autre que celle que j'avais derrière moi à dix-huit ans.

JEUNES IMBÉCILES ET VIEUX FOUS

L'homme de dix-huit ans regarde la vie, *devant* lui, avec curiosité. L'homme de soixante ans ne peut avoir tout à fait le même genre de curiosité : il a la vie derrière lui. Cependant, quand il pense à son expérience, il est absolument naturel qu'il la regarde avec une certaine sympathie.

Regret ? C'est autre chose. A vous dire vrai, si vous me demandiez : « *Si c'était à refaire ?* » je vous répondrais : « Je le referais peut-être mais si l'on me donnait le choix de recommencer l'existence je n'en aurais aucune envie. » Je ne suis nullement de la catégorie des gens qui rêvent, à soixante ans, d'en avoir dix-huit. Une fois suffit !... Et largement !

Je me souviens beaucoup plus, dans les années que je traverse maintenant, des tristesses que de toute autre chose de ma jeunesse. C'est vrai que les jeunes sont assez facilement malheureux, et malheureux pour des choses qui n'en valent pas la peine.

D'autre part, s'il m'arrive de parler de la mort et du passé, c'est simplement comme d'une réalité. C'est aussi parce que j'ai horreur de l'hypocrisie qui consiste à faire semblant que ça n'existe pas. Je parle de la mort comme du lot de tout homme mais non avec effroi. Pour moi, j'ai toujours considéré la mort comme possible pour le lendemain, toute ma vie, même quand j'étais jeune. De plus, quand j'étais jeune, je n'avais pas une faiblesse très grande pour les jeunes gens. Ils m'agaçaient beaucoup. Il est vrai qu'avançant en âge, la façon que j'avais de considérer la jeunesse a un peu varié. Mais je ne pense pas vraiment que le monde se divise en jeunes et en vieux, pas plus qu'en blonds et en bruns.

Il y a de jeunes imbéciles et de vieux fous. Ni d'être imberbe, ni d'avoir les cheveux blancs ne doit donner du respect pour quelqu'un. Il s'agit seulement de savoir ce qu'il y a sous ces cheveux blancs et ce qui va pousser sur ces pauvres joues sottes...

J'aime beaucoup la vie, mais je ne l'aime pas tellement pour moi. Plus qu'autre chose, c'est cette idée qui m'est fondamentale : la mort individuelle est un incident sans grand intérêt puisqu'on a la certitude que d'autres vivront après vous. Pour moi, le point important, c'est que les choses auxquelles je tiens plus qu'à moi-même puissent s'incarner en d'autres et se perpétuer par eux.

ARAGON A SIX ANS

ARAGON MÉDECIN AUXILIAIRE (1918)
Si c'était à refaire ?

(Willy Ronis.)
ARAGON PARLANT A ORADOUR (1949)

le matériel qui m'est extérieur et dont je me sers comme je me servirais de briques pour une construction. En fait, je ne vois pas la difficulté que vous soulevez ; elle ne m'est pas compréhensible. Nous sommes en plein dialogue de sourds, cher ami, en cet instant !... et nécessairement... parce que vous croyez que le réalisme socialiste est pour moi un corps de doctrine une fois pour toutes posé là.

LE JOUR DES ROIS

L'Express. — Vos options politiques ne vous ont jamais gêné dans l'écriture ? En fonction de celles-ci vous êtes-vous donné des impératifs ?

ARAGON. — Je ne sais pas très bien... Un homme qui écrit répond toujours à un impératif ; il s'agit de savoir si cet impératif lui est intérieur ou extérieur. Pour ma part, je considère comme étrange que l'on obéisse à des impératifs extérieurs pour écrire et je ne vois pas ce que cela peut donner. Mes idées sont d'abord *mes* idées et quelles qu'elles aient été, elles ne m'ont jamais gêné...

Vous me dites que le choix politique implique une fidélité mais le mot fidélité peut-il s'employer en bonne comme en mauvaise part ? Je ne l'avais jamais entendu employer qu'en bonne part et je ne peux même pas concevoir que la fidélité en question soit simplement l'exécution d'un contrat par un homme qui n'y croit

Louis Aragon est membre du Comité central du Parti Communiste. Ce n'est donc pas seulement le romancier et le poète que l'on a en face de soi mais le militant habitué à peser ses mots et à engager autre chose que lui-même dans le moindre propos. De là sans doute cette impression constante qu'on éprouve, en sa présence, d'un homme que bride un mors sur lequel il serre volontairement les dents. Reste alors à laisser Aragon livrer son combat — qu'il appelle un mariage — entre l'artiste et le militant qu'il est et, plutôt que d'essayer de surprendre sa personnalité à travers ce qu'il dit, reste à le lire. C'est, en effet, dans son œuvre qu'il se trahit *— si l'on entend par « trahison » la manière qu'a tout artiste de vous révéler ses ressemblances, ses vérités, ses certitudes et ses doutes.*

Livres

En toutes langues :
Allemand - Anglais - Espagnol - Français - Russe

LIVRES D'ART
ESTAMPES et ALBUMS DE CHINE

Prochainement ouverture d'un rayon de disques étrangers

DANS UN CADRE ELEGANT
UNE LIBRAIRIE INTERNATIONALE

LE NOUVEAU SIECLE
43, rue Vivienne PARIS 2e
tel. : CEN. 74-76
M : Richelieu - Drouot
Bourse et Montmartre

Œuvres d'art

Parmi ses exclusivités vous trouverez :
- LE MUSEE DE L'ERMITAGE de Léningrad .... 1.685 francs
- L'ART DES PAYS LOINTAINS
Deux splendides volumes reliés toile, chaque volume .... 6.000 francs
Les deux tomes .... 11.000 francs
- Les peintures de TSI PAI-CHE

OUVERT TOUS LES JOURS (SAUF DIMANCHE) DE 9 HEURES A 19 HEURES

Un cadeau
qui durera
toute l'année :

UN ABONNEMENT AUX
Lettres Françaises
Directeur :
ARAGON
★
Un an : 2.300 fr. - 6 mois : 1.200 fr.
3 mois : 650 fr.

LETTRES FRANÇAISES
C.C.P. Paris 152.25
5, rue du Faubourg-Poissonnière

PRIX
"NOUVELLE VAGUE"

CHRISTIANE ROCHEFORT
Le repos du guerrier
roman

est couronné par la critique:

SIMONE : *Le meilleur livre de l'année.*

KEMP : *Le talent qu'elle déploie est presque effarant.*

BAZIN : *La plus authentique révélation de l'année.*

NADEAU : *Audacieux et salubre, tendre et cynique, ironique et désespéré.*

HENRIOT: *A côté de Mme Rochefort, Mme Françoise Sagan est une pensionnaire.*

CHARDONNE : *Un livre neuf.*

ROUSSEAUX : *La révélation littéraire de la saison des prix.*

POULET: *Un livre éclatant par sa substance et par son style.*

GRASSET — La Galerie

ESSAIS

Un homme enfermé dans une chambre pendant vingt-cinq ans.

Joë Bousquet

par Suzanne André, Hubert Juin et Gaston Massat. Ed. Seghers. 222 pages 480 francs.

LE lieutenant Joë Bousquet a été blessé en 1918, alors qu'il était au front depuis près de deux années, et, aussitôt, la paralysie des membres inférieurs est totale. Du lit où on l'allonge, il ne se relèvera que pendant les étés pour s'asseoir dans un fauteuil. Le calvaire moral et physique ne fait que commencer ; ses forces vives intactes, aspirant à l'amour des femmes, le jeune homme devra surmonter ses désirs et son désespoir. Dans cette solitude terrible, il conçut ses premiers livres. Il désira bientôt des amitiés littéraires qui ne se refusèrent pas. Des écrivains et des poètes importants entretinrent avec lui des relations épistolaires et donnèrent à ce malheureux le soutien dont il avait besoin. Etait-ce seulement charité ? Non, sans doute, mais l'œuvre, depuis « La Fiancée du vent » (publiée treize ans après la blessure) jusqu'à « La Neige d'un autre âge » (posthume), est-elle lue ?

Dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », paraît une anthologie précédée par trois études de Mme André et de MM. Juin et Massat. Selon l'usage, leur choix a porté sur des textes anciens et récents, accompagnés de quelques lettres inédites. Les poèmes proprement dits tiennent peu de place dans ce florilège. On a insisté sur les œuvres philosophiques et c'est sans doute dommage, car Joë Bousquet donne souvent l'impression de ne pas concevoir clairement ce qu'il voudrait exprimer. Le côté obscur de son œuvre représente un effort émouvant, mais rebutant, méritoire et inutile. Les présentateurs accroissent notre malaise en insistant à plusieurs reprises sur l'importance que prendra « La Correspondance » parmi les écrits du poète. On les sent désireux de forcer notre admiration comme si les vingt-quatre livres déjà publiés n'y suffisaient pas. Quelle que soit la beauté de ces lettres, leur publication ne changera pas l'idée que nous nous faisons de Joë Bousquet, poète mineur pour qui l'on ressent plus d'affection que d'admiration.

EN LIBRAIRIE

PARMI les livres mis cette semaine en librairie, ceux-ci retiennent à première vue l'attention.

MEMOIRES

JEAN LAMBERT, « Gide familier » (*Julliard*).

ALFRED DE VIGNY, « Mémoires inédits » (*Gallimard*).

POLITIQUE

HARRY O'CONNOR, « L'Empire du Pétrole » (*Ed. du Seuil*).

OUVRAGE COLLECTIF, « La vérité sur l'affaire Nagy » (*Plon*).

ESSAIS

C. G. JUNG, « Psychologie et Religion » (*Corréa*).

SAINT-GERMAIN, « Les gaîtés de l'« Officiel » (*Les Quatre Fils Aymon*). Des « perles » parlementaires tirées du « Journal officiel ».

VU, LU, SU

● Pour Noël, Max Reinhardt, à Londres, fait une deuxième grande réimpression de « Siné's Scatty », l'album sur les chats de SINÉ.

En France, un peu plus de vingt mille portées de chats se sont vendues en moins d'un an. C'est une vente presque jamais atteinte pour un livre de dessins.

● Hachette, dans une nouvelle collection, « Les grands problèmes », dirigée par Jean-Claude Ibert et Jérôme Charles, annonce la sortie d'une vaste enquête : « L'AMOUR ET LES FRANÇAIS ».

Des Français et des Françaises de tous âges et toutes conditions y révèlent l'enseignement de leur propre expérience.

● LE PRIX GONCOURT a un public fidèle : malgré la dureté des critiques, Gallimard avait fait, le 12 décembre, un tirage de 88.000 exemplaires de « La Négociation » de Francis Walder et a procédé depuis à un tirage supplémentaire de 11.000 exemplaires.

● Les éditions Arthaud lancent une nouvelle collection, « MONDES ANCIENS », destinée à faire connaître les grandes civilisations disparues. Les deux premiers volumes sont consacrés au Pérou et aux Scythes. Ils comprennent une étude très sérieusement faite et une soixantaine d'illustrations.

● La genèse a tort : Adam et Eve n'étaient pas seuls au Paradis terrestre. JEAN EFFEL était là, caché derrière un arbre, son crayon à la main. En 75 dessins au trait délicieusement « innocent », ce reporter des premiers jours du monde nous raconte, quelques millions d'années plus tard, ce que nous découvrons dans nos enfances ou nos rêves : un cadeau inespéré pour ceux qui aiment mettre l'œil à la serrure de la poésie et du merveilleux. (*Jean Effel : « Seul maître à bord ». 750 fr. Ed. Cercle d'Art.*)

● Edicope, société coopérative d'éditions pour la jeunesse fondée par une équipe d'éducateurs, de psychologues et de vulgarisateurs scientifiques, sort son deuxième volume « AIR, AVIONS, FUSÉES », qui apporte aux enfants de neuf à quatorze ans toute une documentation sur les satellites artificiels.

● Le neveu du maréchal Lyautey, Pierre Lyautey, prépare pour Gallimard LA VIE DE GALLIENI.

● Le « New York Times Book Review » signale à l'attention de ses lecteurs la sortie du « Voyeur » d'ALAIN ROBBE-GRILLET, avec ce commentaire trompeur : « Un livre plein de suspense ».

● La revue « Esprit » consacre son numéro de décembre à ALBERT BÉGUIN, la « N.N.R.F. » à ROGER MARTIN DU GARD.

● Denoël va faire une réédition du roman policier de Boileau-Narcejac, « Entre les morts », sous le titre « SUEUR FROIDE ». C'est le titre que Hitchcock, pour ne pas effaroucher le public américain que le mot « mort » rebute, a donné au film qu'il a réalisé d'après le roman de Boileau-Narcejac.

Ce film sort ce mois-ci en Belgique et en Suisse, au mois de février en France. Pour une fois, les auteurs se déclarent très satisfaits de l'adaptation cinématographique de leur livre.

● René Clément a acheté les droits cinématographiques du « REPOS DU GUERRIER », de Christiane Rochefort.

LA LUMIÈRE
CRONIN
DU NORD
roman
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

MOITIÉ-MOITIÉ !

par ROBERT ROCCA

« Vous savez qu'elle fait peur à tout le monde, la Callas ! On se demande toujours si elle chantera vraiment ! »

« C'est comme de Gaulle, on ne peut pas toujours compter sur lui... Pour le grand gala de réouverture de la Chambre, il devait se manifester... il n'a même pas chanté la « Marseillaise », ce qu'il fait si bien... »

C'est dimanche, au cours de leur émission télévisée, que Jacques Grello et Robert Rocca ont ainsi commenté l'actualité de la semaine.

La verve du chansonnier a toujours été l'ultime refuge des esprits frondeurs. Un chansonnier allemand, sous le nazisme, arrivait sur scène en disant : « Heil, heil... oh ! zut, j'ai oublié le nom ! »...

Voici comment Robert Rocca voit son métier.

UN vrai chansonnier s'inspire de l'actualité mais la politique n'est pas toute l'actualité.

Le général de Gaulle et Brigitte Bardot se succèdent agréablement dans ses couplets.

Un peu comme la leucémie coïncidait il y a quelques semaines avec la belle Mme Vadim sur la couverture de « Paris-Match ».

Il n'empêche que les crises politiques emplissent à coup sûr les théâtres de chansonniers.

L'avènement du président Coty, les élections de 1956 ont été des événements particulièrement rentables.

La Révolution du 13 Mai a bien marché aussi, mais son rendement a été moins immédiat.

C'est seulement début juin qu'on a commencé à en sentir les bienfaits. Le public n'a pas eu envie de rire tout de suite.

Les records d'affluence, si l'on en croit les anciens, sont toujours détenus par l'affaire Stavisky et le 6 février. On n'a jamais fait aussi bien depuis. Jean Marsac en parle encore avec des tremblements dans la voix.

Les chansonniers sont peut-être les profiteurs des malheurs de la nation. On voudra bien le leur pardonner. Dans le genre, on connaît plus ignoble.

Et puis les chansonniers procurent une sorte de soulagement au public qui leur fait confiance.

Ce public qui paye allégrement sa place pour entendre parler de ses embêtements, toute une soirée. Ce public, qui est-il ? Voilà qui est difficile à dire. De la République à la place Blanche, Paris compte actuellement cinq théâtres de chansonniers dignes de ce nom.

UN GRAND SILENCE GENE

Chaque salle a sa clientèle et son charme particulier.

Les chansonniers se produisent à la Radio et à la Télévision. Ces journalistes chantés sont suivis par des admirateurs assidus, appartenant à toutes les classes de la société.

Leur courrier en témoigne. Un courrier où les lettres d'éloges et de reproches se mélangent rituellement.

Les lettres de reproches (les plus intéressantes) commencent presque toujours de la même façon :

> « Monsieur, d'habitude j'apprécie beaucoup votre esprit. J'aime et je comprends l'humour, mais cette fois vous avez dépassé les bornes... »

ROBERT ROCCA
Cette fois, vous avez dépassé les bornes !

Arrivé là, le correspondant perd généralement son sang-froid. Au milieu de la deuxième page, le chansonnier est mis plus bas que terre. Quand la lettre a trois pages et plus, cela se termine dans les injures les plus grossières qui mettent en cause son physique, sa race et son moral.

J'ai eu l'occasion de rencontrer le président Guy Mollet dans un banquet socialiste où nous nous produisions tous les deux.

Pendant le vin d'honneur, le président me confia qu'il regardait volontiers notre émission télévisée de « La Boîte à sel ». Il avait vu justement celle de la veille où nous l'avions un peu taquiné. Tout en parlant, il se remit à y penser. En même temps que moi, ce qui eut pour effet soudain d'installer entre nous un grand silence gêné.

Le président Guy Mollet a prouvé, depuis, qu'il était un vrai téléspectateur.

Au Congrès socialiste d'Issy-les Moulineaux il a dit (notamment) :

> « Le régime parlementaire est considéré comme un bouc émissaire. La presse, la radio, les chansonniers, les échotiers en sont pour une grande part responsables. On peut comprendre l'humour mais il ne faut pas qu'il se transforme en dénigrement systématique. » (Cité dans « France-soir » 14-15 septembre 1958.)

Jacques Grello a rencontré cet été un député qui est lui aussi persuadé que les chansonniers ont renversé la République.

Grello essaya de lui faire admettre que les parlementaires y étaient tout de même peut-être aussi pour un peu.

L'autre ne voulait rien entendre. Alors, Grello ajouta, conciliant :

> « Allons, monsieur le député, les chansonniers et vous, quoi, moitié, moitié !... »

De temps en temps, des observateurs professionnels pénètrent chez les chansonniers avec l'espoir que les réactions de l'auditoire les renseigneront sur les courants profonds de l'opinion. Ils n'y apprennent rien.

Jean Poiret et Michel Serrault ont pu présenter le Salon de l'homme, ce chef-d'œuvre, dans un programme où retentissait également la verve magnifique et réactionnaire de Philippe Olive.

Ce qui prouve sans doute que le public des chansonniers est essentiellement composé d'hommes (et de femmes) qui ont l'esprit libre.

C'est peut-être pourquoi nos théâtres sont si petits. Mais ils sont souvent pleins.

THÉATRE

Robert Kanters a vu pour vous :

● ***Le drame d'une petite fille au cœur solitaire et une comédie pour parents attendris.***

CELEBRE avec son premier roman, « Le Cœur est un chasseur solitaire » (1940) alors qu'elle était à peine plus âgée que Françoise Sagan à ses débuts, Carson Mc Cullers connut dix ans plus tard un triomphe à Broadway avec la pièce même qu'on nous présente cette semaine, dans une excellente adaptation de M. André Bay : « Frankie Addams » ou « The Member of the Wedding » (1). A quarante ans aujourd'hui, elle reste, avec Tennessee Williams (son aîné de trois ans), Saul Bellow, Truman Capote, William Goyen et quelques autres, un des grands représentants d'une « nouvelle vague » américaine.

La pièce en elle-même est très belle. Frankie Addams est une fillette de douze ans dans une petite ville du Sud, vers la fin de la guerre. Son frère va se marier, et Frankie s'imagine de toutes ses forces qu'elle s'en ira avec les jeunes époux après la cérémonie, qu'elle sera comme un troisième terme du mariage. C'est une sorte de grand jeu de l'enfance dont elle va sortir, et c'est la première manifestation, chez l'adolescente qui va naître, du besoin de se racrocher à un groupe, de pouvoir dire « nous » en pensant à un ou deux êtres bien précis. Tout se passe dans la cuisine et dans la cour de la maison familiale, en jeux, en confidences, en rêves éveillés, en conversations avec la bonne noire et avec le petit cousin (deux rôles fort bien tenus par Mme Darling Legitimus et M. Gilles Michel). Et les noces ont lieu, et on n'emmène pas Frankie, et le petit cousin meurt d'une méningite, et les parents vont déménager, si bien qu'il reste au dernier tableau la maison toute nue comme à la fin de « La Cerisaie ». L'enfant, dont l'imagination même est restée chaste, ne connaît pas encore la solitude de l'amour ; mais elle a fait la dure expérience précoce d'une solitude beaucoup plus radicale : « Le cœur

→

(1) Au Théâtre d'Aujourd'hui.

GALERIE BOLER
237, rue Saint-Honoré
(près place Vendôme) - OPE. 20-85

UNE COLLECTION de 1.000 REPRODUCTIONS SUR TOILE
Brevet Trémois-de Munter
La galerie est ouverte du lundi au samedi (inclus) et le mercredi jusqu'à 23 heures

AU THEATRE DE LUTECE
29, rue de Jussieu - ODE. 61-67
la pièce de BRECHT
TAMBOURS DANS LA NUIT
est désormais programmée avec 21 scènes de comédie
d'ALAIN

Le Ranelagh
5, rue des Vignes AUT. 64-44
LA PASSION DE JEANNE D'ARC
de Carl DREYER
avec FALCONETTI
et TERRE SANS PAIN
de BUNUEL

STUDIO 43 43, Faubourg-Montmartre
LE PLAISIR
Un film de Max OPHULS
Etudiants : 150 francs

3e MOIS
STUDIO RASPAIL 216
216, Bd Raspail
LETTRE DE SIBÉRIE
de Chris Marker
"Intelligence et talent..." A. BAZIN

FOLIES-BERGÈRE
NOUVELLE REVUE
LOCATION PAR CORRESPONDANCE
POUR LES CLIENTS DE PROVINCE
Ecrire : 8, rue Saulnier

Cabarets Dancings

A LA ROMANCE Trio Santa-Cruz — 11, rue Monsieur-le-Prince — HELIO MOTTA

CLUB CH. ELYSEES Orch. O. CALLE et BOB MARTIN
Thé t. l. jours. Soir mercr., jeudi, vendr., sam. dim.
REVEILLONS Cotillons - Attractions Champagne non obligatoire

le rêve DANCING 3, Bd Poissonnière

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Restaurants

LIDO ELY. 11-61 — UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
LIDO ELY. 11-62 — 21 h. DINER DANSANT
LIDO — 23 h. LA REVUE "PRESTIGE" de P. Louis-Guérin & Frédy

MOCAMBO **** 12, rue Marignan ELY. 58-64 Diner-Spectacle
Raymond DEVOS - Les 3 Ménestrels

CINEMA D'ESSAI - CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 61-50
STUDIO DES URSULINES
10, rue des Ursulines - ODE. 39-19
IL GRIDO (LE CRI)
ou « LA FEMME DE SA VIE » - v. o.
ALIDA VALLI - BETSY BLAIR - STEVE COCHRAN
Un film de MICHELANGELO ANTONIONI

LA PAGODE
57bis, r. de Babylone - INV. 12-15
L'ATTENTE DES FEMMES
Un film inédit
d'INGMAR BERGMAN v.o.

est un chasseur solitaire », et rien n'y fait. Pas même l'art, pas même le succès, dirait Mme Carson Mc Cullers, rongée par le sentiment que chaque être est à lui-même sa propre prison ou son propre tombeau.

Tout est en nuances, et en nuances vraies dans le texte de la pièce. Et tout repose sur cette fillette de douze ans qui est une vraie fillette, mais que nous devons comprendre à travers son langage un peu mieux qu'elle ne se comprend elle-même. Et tout devient faux, insupportable, faute d'une interprète qui ait douze ans ou nous le fasse croire. Or, le talent éventuel de Mlle Clotilde Joano n'est pas en cause, peut-être la Pascale Audret d' « Anne Frank » elle-même n'aurait pas réussi : mais Mlle Joano n'est absolument pas le personnage. Nous pouvons croire, au théâtre, qu'une quinquagénaire opulente est l'Aiglon, ou que M. Jacques Dufilho est une dame du jury Femina, comme on le voit tous les soirs sur la scène du La Bruyère : mais pas plus, et il ne suffit pas de prendre l'air d'une grande sauterelle asexuée pour être une fillette de douze ans quand on n'en a ni la voix, ni l'accent, ni la température. Et puisque la pièce est tirée d'un roman (on le lui a reproché, comme on avait reproché au roman, à l'époque, d'user d'une technique de théâtre), peut-être vaut-il mieux le lire d'abord...

LES PORTES CLAQUENT

Nous allons cet hiver de surpat en surboum : « Les Portes claquent » (2) c'est un gentil tableau de la vie d'une famille moderne où les parents sont pris en fourchette entre une grand-mère qui fait encore des galipettes et de grands enfants qui font des leurs. Des tricheurs ? Si vous voulez, mais au nain jaune, pas au poker. C'est le modèle des comédies qui font dire aux parents attendris et souriants : « Ah ! c'est bien ça la jeunesse d'aujourd'hui. » Mais l'auteur, M. Michel Fermaud, a du talent, de la malice, du savoir-faire, les jeunes comédiennes sont jolies, les autres ont de l'esprit facile, bref c'est fort bien cuisiné pour une large clientèle.

R. K.

(2) Au Daunou.

CINÉMA

Michèle Manceaux vous raconte

Pour « Les Racines du ciel », Darryl Zanuck a vaincu la dysenterie et la mangouste. Etait-ce bien la peine ? Pour aimer le « Pousse-pousse », il faut avoir le cœur pur.

VOICI enfin ce film-monstre américain annoncé à grand renfort de publicité, ces « Racines du ciel » (1), tournées à grand renfort de dollars, d'après le roman Prix Goncourt de Romain Gary. Le film est signé John Huston, un des meilleurs metteurs en scène d'outre-Atlantique, auteur de plusieurs films mémorables (« Le Trésor de la Sierra Madre », « Le Faucon maltais », « Asphalt Jungle », « African Queen »), mais qui, depuis quelques années, semble consacrer à ses œuvres une somme de talent inversement proportionnelle à la somme d'argent engagée dans ces super-superproductions, où l'on ne recule ni devant les déplacements ni devant la taille des animaux.

Après le joli voyage asiatique du « Barbare et la Geisha », après la grosse baleine de « Moby Dick », Huston s'attaque maintenant à l'éléphant symbolique. Il s'y attaque d'ailleurs fort peu. L'adaptation et les dialogues étaient complètement écrits (par Patrick Leigh-Fermor, écrivain anglais et ami personnel de Gary. Son coup d'essai au cinéma n'est pas un coup de maître) quand Huston arriva à Fort-Lamy plus disposé à chasser l'antilope pour son compte, que l'éléphant avec une caméra. Les deux éléphants en vraie peau et en vrai ivoire, frigorifiés le jour de la première devant les marches du Palais de Chaillot, sont d'ailleurs à peu près

(1) Normandie, Rex, Moulin-Rouge.

JULIETTE GRÉCO ET DARRYL F. ZANUCK
Gros éléphant pour le gala

les seuls que l'on ait vus au cours de la soirée.

En réalité, ces « Racines du ciel », achetées 80 millions à Gary, devraient plutôt être signées Zanuck et Zanuck tout seul. Consécration d'une carrière comme on en raconte aux adolescents pour leur donner du courage et de l'ambition, ce film est totalement l'œuvre de Darryl F. Zanuck, né il y a cinquante-six ans dans le Nebraska d'un père hôtelier.

ZANUCKVILLE

Acquéreur des droits aussitôt que le livre fut couronné (il achète par principe tout ce qui a du succès : les choses aussi bien que les personnes, mais victime, dit-il, de son goût trop « francisé », il vient de prendre avec « Patate » une petite tape d'avertissement), il établit lui-même la distribution, offrant le rôle de l'héroïne à son démon de midi et, n'ayant pu obtenir William Holden, celui du citoyen de la paix à Trevor Howard. Il surveille lui-même tous les préparatifs : le fonctionnement de la cantine roulante, l'équipement des camions-jeeps, etc. Il se ménage les apports des filiales Fox à travers le monde (ce qui donne sur les lieux de tournage une cité-Babel composée d'électriciens italiens, d'opérateurs anglais, de techniciens français, de chauffeurs libanais, de journalistes américains ; bref, une société cosmopolite d'une centaine de personnes environ, rassemblées dans une ville champignon baptisée au whisky du nom évident de Zanuckville). Il se lève chaque matin à 5 heures pendant les trois mois de tournage et fait chaque soir son bilan et ses remarques sur les « rushes » (2).

Il a l'habitude. Au temps où, Napoléon du cinéma, il dirigeait la 20th Century Fox en plein essor, il visionnait chaque soir les « rushes » d'une dizaine de films en cours de tournage et faisait le lendemain un exposé détaillé de ses impressions à chaque metteur en scène.

CHANGER LE RAMADAN

Orson Welles l'a séduit et l'a fait rire aux éclats en disant :

« L'argent, c'est comme un sixième sens... et vous ne pouvez vous servir des cinq autres si vous n'avez pas celui-là... »

Il croit que tout peut s'acheter (comme le Ramadan empêchait les figurants noirs de travailler, il voulut donner de l'argent au Lamido, le chef de tribu, pour déplacer les dates du Ramadan). Il est despotique et capricieux (les maladies de l'équipe, la dysenterie de Juliette Gréco, les difficultés de travail, tout cela ne fut rien à côté du drame qui se produisit lorsqu'une mangouste dévora sa provision de cigares. Il fallut immédiatement frêter un biplace à La Havane), ses colères sont redoutables, ses cadeaux voyants, sa puissance de travail illimitée.

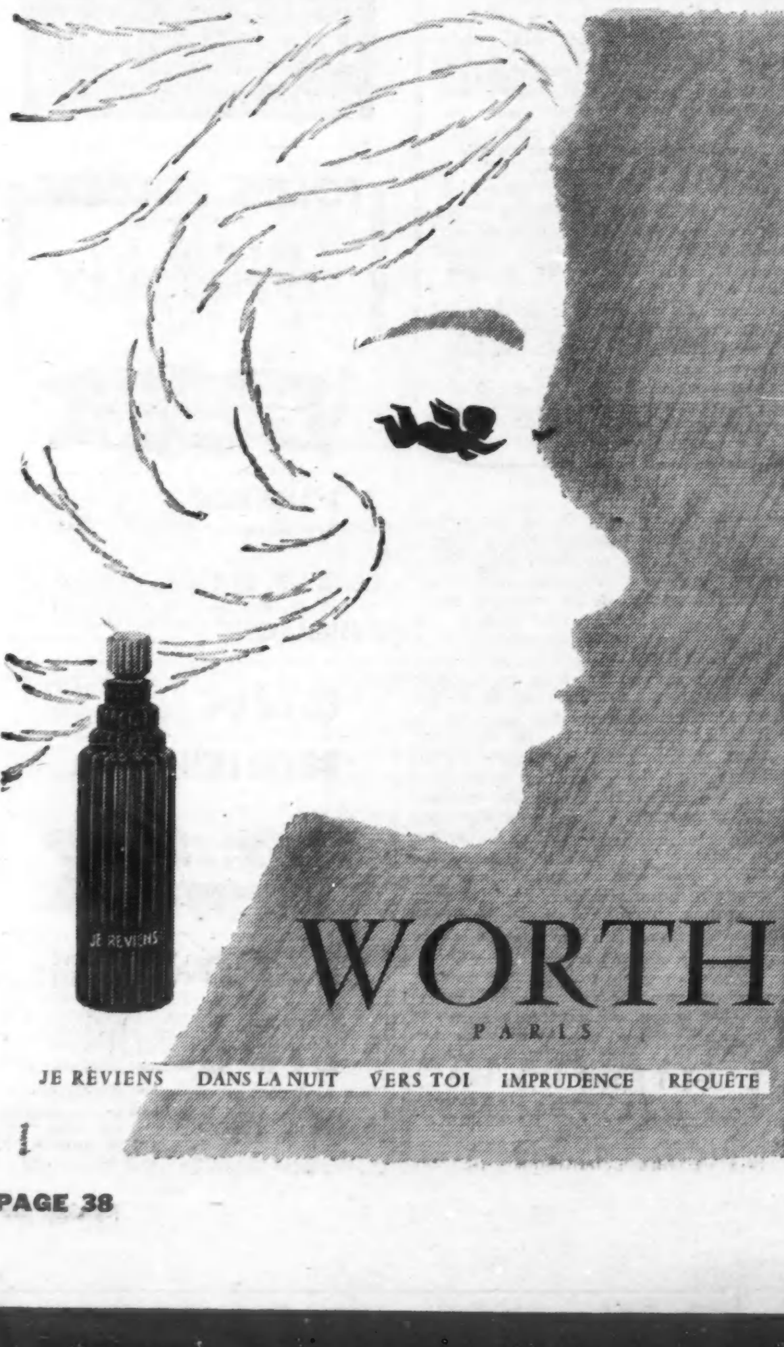
Parti de chez lui à 14 ans, il a tenté sa chance comme journaliste et comme boxeur avec aussi peu de succès. Engagé par hasard à la Fox comme scénariste, il écrit un scénario par semaine. Puis il entre à la Warner et travaille avec tant de vigueur que, trois ans plus tard, il est nommé directeur général des Studios Warner. Il a 29 ans. Deux ans après, il quitte la Warner et fonde avec Joseph Shenk la 20th Century Pictures. Encore deux ans et il absorbe la vieille société Fox, celle-là même qui lui avait acheté son premier scénario. Il avait par la même occasion épousé miss Virginia Fox et donné pour la première fois son nom à une de ses productions, sa fille : Darrylin.

La 20th Century Fox devint une des premières sociétés du monde. Zanuck produit : « Qu'elle était verte ma vallée », « Les Raisins de la colère », « Les Neiges du Kilimandjaro », « Viva Zapata », etc., et, en 1953, il joue le grand jeu en achetant « l'hypergonar » du professeur Chrétien. Le cinémascope était né : « La Tunique », présenté au Roxy de New York, bouleverse l'industrie cinématographique et marque le triomphe de Zanuck, qui reçoit pour la troisième fois l'Oscar des producteurs et crée sa propre maison de production.

CE NE SONT PAS DES ELEPHANTS

« Les Racines du ciel » est sa troisième production, après « Une Ile au soleil » et « Le Soleil se lève aussi ». C'est un film long (bien que Zanuck ait lui-même coupé vingt minutes depuis la projection aux U.S.A.), un film bavard, où l'on explique consciencieusement à chaque réplique que les éléphants ne sont pas des éléphants, qu'ils représentent une force sans agressivité en butte à la barbarie du monde. *« Apprenons à ne plus tuer les éléphants et nous apprendrons peut-être à ne plus tuer les hommes. »*

(2) Projection de scènes prises dans la journée.



JULIETTE GRÉCO DANS « LES RACINES DU CIEL »
Petites tenues pour la savane.

Ce catéchisme sommaire est dilué dans l'alcool que boit avec satisfaction Errol Flynn, dans les sombres souvenirs de Juliette Gréco qui a subi tous les malheurs avant d'échouer dans ce coin d'Afrique où elle porte de seyants haillons, et dans la profession de foi de Trevor Howard, croisé de la non-violence, qui joue avec une certaine conviction.

De l'Afrique, on ne sent ni la chaleur, ni la couleur (« by De luxe », on se demande ce qu'elle aurait été sans luxe), ni le bruit — les barissements émis du fond de la salle ont l'air de venir du Jardin des Plantes.

Si l'on ne voit guère la savane, on voit Juliette Gréco sur toutes les coutures. Les personnages annexes ont donné lieu à d'étonnantes compositions de la part d'André Luguet en gouverneur d'opérette, de Pierre Dudan en méhariste, d'Orson Welles en Tartarin du safari et de Marc Doelnitz qui a poussé la conscience professionnelle jusqu'à se laisser couvrir le visage de fourmis. Mais le roman laissait à l'imagination une part qui le servait mieux que le film de Zanuck signé Huston.

LE POUSSE-POUSSE

« Le Pousse-Pousse » (3), film japonais de Hiroshi Inagaki, a reçu le lion d'or au Festival de Venise. Ce film fut préféré à « En cas de malheur » et à « Les Amants », mais l'on doute que le vilain public français, avide de sensations fortes, ratifie le choix du jury. Non que « Le Pousse-Pousse » soit un film indifférent, mais il faut, pour l'apprécier, un cœur d'enfant, une âme naïve et chaste, le goût des nuances, et des jolis sentiments, toutes dispositions qui ne courent pas les rues.

L'histoire aurait même fait pleurer Eugène Sue, qui s'y connaissait pourtant en matière de mélo. Par amour pour une jolie veuve, un tireur de pousse-pousse, Matsu, bon bougre et joyeux buveur, devient l'ange gardien du petit garçon de sa belle. Il préférera mourir dans la neige plutôt que d'avouer son amour à une dame qui n'est pas de sa condition. Evidemment, des milliers de kilomètres séparent ce délicat Matsu de « L'Amant de lady Chatterley » et il faut que les images soient bien poétiques pour que tant de pureté ne paraisse pas ridicule. Elles le sont, tantôt tendres, tantôt amusantes, tantôt vives et animées. Il dépendra de votre état d'esprit que vous soyez impatienté ou séduit.

LA DERNIERE NUIT

Tourné en 1936 en Russie par Raizman, « La Dernière Nuit » (4) a été interdit en France en 1937 et en 1945. La censure vient juste d'en autoriser la sortie en France. Il n'y a en effet aucun risque actuellement à projeter un film où les héros révolutionnaires socialistes entraînent les foules à secouer le joug de leur asservissement. Sur le plan artistique, le film n'intéressera probablement que les cinéphiles fanatiques.

M. M.

(3) Bonaparte, Lord-Byron.

(4) Studio Parnasse.

FESTIVAL

Le « Cannes » du court métrage

● *Pierre - Aimé Touchard, président du jury du Festival de Tours, vous fait participer aux délibérations du jury.*

LE commando traditionnel d'artistes, de techniciens, de photographes et de journalistes a envahi pendant trois jours la jolie ville de Tours à l'occasion des Quatrièmes Journées Internationales du Film de Court Métrage. Mais plusieurs éléments marquaient l'originalité de cette rencontre : d'abord, l'absence totale de vedettes — à l'exception de Sylvia Monfort qui éclaira de sa grâce les délibérations du jury — le nombre exceptionnel de très jeunes gens parmi les concurrents ; enfin et surtout, la participation effective des autochtones aux travaux, qui ont permis aux Journées du Court Métrage de conquérir l'intérêt et l'estime des amis du cinéma.

C'est sur place qu'une commission locale a réalisé la sélection de la trentaine de films qui ont été présentés au jury. Aussi, les journées de Tours n'ont-elles point l'aspect de grande foire commerciale et de grande entreprise administrative des autres festivals.

Aucun des Tourangeaux, officiels ou non, qui ont patiemment préparé, administré et financé la rencontre, rassemblé les concurrents, recensé les films et amoureusement sélectionné le bouquet de petits chefs-d'œuvre qui sera soumis au jury, ne participera à ses délibérations.

Seul, l'amour pur du cinéma est capable de susciter un tel désintéressement, un tel souci du respect de la règle du jeu.

Ces conditions exceptionnelles rendaient plus délicate et plus noble la mission du jury, conscient qu'il ne pouvait décevoir tant de ferveur autour d'un art. La qualité générale de la sélection compliqua encore sa tâche.

Il nous parut heureusement que la technique de l'animation était arrivée à une telle perfection chez la plupart des concurrents qu'il nous fallait chercher *ailleurs* la justification de nos choix, et c'est ainsi qu'un même principe nous guida malgré des genres si différents : la recherche d'un certain esprit de générosité, d'une certaine tendresse humaine à travers les sujets proposés, d'une certaine volonté de dépassement des limites purement logiques ou purement artistiques des prétextes adoptés.

Le grand prix a été accordé à un dessin animé roumain, « Sept Arts », de Ion Popesco-Gopo, qui croque avec un humour charmant et un bonheur d'expression presque constant la naissance des arts du théâtre, de la musique, de la danse, etc. La lecture en était d'une grande clarté et la cocasserie si juste que ce court métrage nous parut posséder quelques-unes des vertus essentielles aux œuvres classiques.

UN MICRO INVISIBLE

Toute différente et d'esprit et de technique, l'œuvre qui reçut le Prix Spécial du Jury, du jeune auteur belge Luc de Heutsch, au titre bien maladroit : « Gestes du repas », attestait une nature exubérante, d'une exceptionnelle richesse, avec cette once de vulgarité qu'emporte souvent avec elle la puissance d'imagination : pour moi, qui suis d'origine provinciale, cette évocation tendre et joyeuse de repas de noces, repas d'enterrement, repas de première communion, me ravissait.

En outre, ce film d'un jeune Belge était nourri de toutes les générosités de la peinture flamande. Il témoignait pour son pays, ce qui n'est pas si mal.

C'est un film scientifique, dû au réalisateur tchèque Pliva : « Gouttes et Bulles », qui obtint la Coupe de Touraine pour avoir su allier « *la rigueur scientifique au sens du merveilleux plastique* ». Une sorte de plaisir du jeu s'y mêle, en effet, avec humour, à des exercices purement formels d'une virtuosité stupéfiante. Nous rendions ainsi hommage à la qualité technique exceptionnelle qui fut peut-être le caractère le plus général et le plus frappant de l'ensemble des films présentés à ce festival.

Une récompense très justifiée fut encore décernée en dernière minute par le jury improvisé de la Critique Internationale réunie à Tours, et qui accorda son prix à un montage simple et bouleversant de Carlos Vilardebo sur les atrocités de la guerre — intitulé « Vivre » par antiphrase.

Il y eut aussi un document saisissant sur une descente d'avion en parachute, photographiée du casque d'un des compagnons de descente du parachutiste (« Les Hommes dans le ciel », de Jean-Jacques Languepin) — une sorte de prouesse du film sur commande réalisée par Mennegoz qui évoqua dans des séquences d'une extraordinaire beauté plastique les installations du gaz de Lacq (« Treize à Lagor »). Nous aurions parfois voulu qu'un micro invisible permît aux évincés d'entendre du salon où le jury délibérait tel ou tel hommage à leur œuvre, comme l'inoubliable commentaire que nous fit le poète Audiberti de l'étincelant court métrage d'Agnès Varda, « Du côté de la côte... ». Ils auraient mieux compris de quelle amitié, de quelle estime, de quelle attente aussi, se coloraient parfois nos refus... Mais certains d'entre eux savent déjà que l'œuvre authentique survit aux décisions des jurys : ce qui, tout compte fait, est réconfortant pour tous, juges ou jugés.

PIERRE-AIME TOUCHARD.

Galerie Janette OSTIER
26, place des Vosges - PARIS (3e)
ART JAPONAIS ANCIEN
Cadeaux de Noël
Choix incomparable de petits objets ravissants (estampes, dessins, boîtes de laque, céramiques et objets d'ivoire)
De 1.000 à 15.000 francs

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

10 DECEMBRE

L'AUTRE soir, à la Télévision, parmi tant de propos inutiles et confus (car de savoir si la ligne que j'ai suivie en politique fut droite, brisée ou courbe, est de peu de portée et ne change rien à l'essentiel de notre dispute) un seul de mes interlocuteurs, Pierre Hervé — quelle honnête et claire figure de Français ! — n'a pour ainsi dire pu ouvrir la bouche. Et au peu qu'il a dit, je n'ai pas eu le loisir de répondre, alors qu'il touchait au vrai problème de cette malheureuse gauche désarticulée, divisée, et c'est trop peu dire : émiettée — à la seule question qu'elle doive résoudre ici et maintenant.

« Pourquoi vous en être pris à Guy Mollet, aux socialistes ? Pourquoi avoir mené cette guerre brillante et désastreuse contre ceux que vous auriez dû soutenir ? » Ce reproche rejoint celui que m'adresse Etienne Borne dans « Forces Nouvelles » où il dénonce notre jansénisme politique, notre rigueur intolérante et qui a tout détruit.

A Borne comme à Hervé je donne à la fois tort et raison. Je ne me reproche rien quant au passé. Nous avons eu raison à mon sens, de dénoncer chacune des erreurs, et des fautes, et osons le mot : les crimes politiques accumulés depuis douze ans. Le seul tort que je me reconnaisse est de m'être tu pendant la guerre d'Indochine. Les raisons de ce silence, je pourrais les donner. Mais à quoi bon ? Et le temps presse. Et je ne me trouve pas aussi intéressant que j'en ai l'air!

Nous avons mené une juste guerre, non contre des hommes mais contre la politique qu'ils incarnaient. Peut-être dans les responsabilités encourues n'avons-nous pas fait assez large la part du système et trop chargé les individus. Il est difficile de mesurer exactement ses coups. Mais plus j'y songe, cher Borne, et plus il m'apparaît que je fus trop indulgent pour certains chefs du M.R.P. : supposez qu'au lendemain de Dien-Bien-Phu, au lieu de tirer à boulets rouges sur Pierre Mendès France, les républicains populaires l'aient soutenu, avec les socialistes, dans la bataille qu'il livrait — la même que de Gaulle mène aujourd'hui... Mais à quoi bon poursuivre ? Vous avez eu la joie de l'abattre, et après l'avoir abattu, vous l'avez piétiné. Lui disparu, la chute s'est accélérée et précipitée.

Non, quant au passé, je ne me reproche rien. C'est pour le présent et pour l'avenir que je serais enclin à rejoindre Pierre Hervé et Etienne Borne, et à m'inquiéter du jansénisme politique qui se manifeste à gauche.

Quelle devrait être l'unique pensée des vaincus ? Se rejoindre et se réconcilier et recréer une force capable de faire contrepoids à l'énorme masse fascisée, issue du dernier scrutin. Au lendemain du 13 mai, je disais : « Grâce au général de Gaulle, quelques mois restent à la gauche avant les élections pour qu'elle se reprenne et s'organise. Que fera-t-elle ? » Ce qu'elle a fait ? Elle a mené cette campagne du « non » — dont nous recueillons aujourd'hui les fruits. Les jansénistes de la politique s'en loueront-ils ? Tournons la page. Mais aujourd'hui ? Je redemande : qu'allez-vous faire ? Guy Mollet va-t-il demeurer pour vous l'homme que vous avez avec raison combattu ? Ou surmontant votre rancune, et considérant le champ de bataille jonché de blessés et de morts, reconnaîtrez-vous que la seule force subsistante autour de quoi nous puissions nous regrouper ce sont les quarante socialistes et leur chef ?

Ce n'est pas drôle, j'en conviens, mais c'est ainsi et qu'y faire ? Il vous est loisible de m'interrompre (je crois vous entendre !) : « Guy Mollet ? Jamais ! » Fort bien, et j'entre dans vos raisons. Mais alors il nous faut perdre toute espérance, sauf celle qui tient dans les erreurs escomptées de l'adversaire, et dans les réactions qu'elles susciteront. Ne vous y fiez pas. Cet adversaire-là s'appuie sur l'armée et sur la police — et pour ce qui est d'un mouvement populaire devant une entreprise fasciste, j'espère que sur ce point, les écailles vous sont tombées des yeux et que vous ne rêvez plus.

Il faut donc commencer par surmonter vos inimitiés et vos rancunes. Ce qui d'ailleurs ne suffirait pas à vous assurer la victoire : toutes les forces de gauche non communistes, réconciliées, n'en demeureraient pas moins coupées de la meilleure part du prolétariat. Mais cela nous échappe. Si le parti communiste français n'a pas profité de la mort de Staline, puis des massacres de Hongrie, et tout récemment de l'affaire Pasternak, pour prendre ses distances à l'égard de Moscou, je ne vois aucune chance qu'il le fasse jamais. Tenons-nous-en à ce qui dépend de nous. Comprenons que ce reproche d'être des jansénistes de la politique nous le mériterons pleinement dans la mesure où nous continuerons de traiter en ennemis ceux que nous avons eu raison de combattre lorsqu'ils étaient les maîtres, mais en qui nous ne devrions plus voir aujourd'hui que le parti socialiste français, seule force subsistante, avec les éléments jeunes du nouveau M.R.P., autour duquel les vaincus gardent la possibilité de se regrouper pour faire face.

12 DECEMBRE

HIER soir, conférence au centre Richelieu. J'étais ému de m'adresser à de jeunes catholiques venus si nombreux : d'autant que c'était du Christ qu'ils m'avaient demandé de parler. Je l'ai fait avec un peu d'indiscrétion peut-être, et sans m'être rendu assez compte que quelques-uns, dans cette jeune foule, n'étaient pas chrétiens. Ce que j'avais écrit pour eux avec tant de soin, quelques-uns en ont-ils été touchés ? Ou mes paroles ont-elles paru obscures, ou prétentieuses, ou simplement ennuyeuses ? Il ne faut plus s'interroger, ni se retourner, mais aller de l'avant et se redire le cantique de Jean Racine :

D'un cœur qui t'aime
Mon Dieu qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta volonté suprême
Et ne se cherche jamais...

« Et ne se cherche jamais... » Qu'aurons-nous fait d'autre durant toute notre vie que nous chercher. Ah ! que du moins, maintenant, j'apprenne (il n'est jamais trop tard) à dire certaines paroles, à écrire certains mots sans ce souci de l'effet produit ou du résultat obtenu — ayant assez de foi pour croire ce que j'ai dit. Quelqu'un voulait que je le dise, et qu'il appartient à Lui seul que le vent emporte cette poignée de grains, ou qu'un cœur les ait reçus et qu'ils y germent en secret. Ce n'est pas mon affaire. Cela ne me concerne plus.

14 DECEMBRE

UN beau dimanche. Oui et beau dès la première heure. Car c'est le dimanche de « Laetare » : l'Eglise, au milieu de l'Avent, tressaille de joie à cause du Rédempteur qui va naître. Vers la fin de la matinée passée à rédiger ce Bloc-notes, vint Diego Fabbri qui travaille à une adaptation théâtrale de « Thérèse Desqueyroux ». Un Italien très grand et très beau l'accompagnait : Fellini. C'est bien la première fois de ma vie qu'une gloire du cinéma me laisse muet d'émotion et de respect. C'est l'auteur de « La Strada », des « Nuits de Cabiria » qui vient à moi. Sans doute a-t-il lu ce que j'en ai écrit ici et que je le tiens pour un révélateur de cette âme humaine niée aujourd'hui et reniée, et chassée de tant de romans et de tant de films — si bien qu'il ne restait plus qu'à la capter sur le visage souffrant d'une enfant martyre et d'une petite prostituée, et à nous la faire voir : c'est le miracle de Fellini.

Ceci m'amène à rassurer certains de mes lecteurs qui s'en sont émus : je n'appartiens pas au jury du prix « Nouvelle Vague ». Je n'ai pas lu le livre qui a été couronné, dont le choix engagerait lourdement, selon un de mes éminents correspondants, ma responsabilité de catholique. Suis-je solidaire ? Un chrétien ne doit-il écrire que dans les journaux où il est assuré qu'aucune atteinte ne sera portée à la foi et aux mœurs ? Ou est-il essentiel (comme je le crois) que le son chrétien retentisse partout et dans les milieux les plus étrangers à toute considération religieuse ? Faut-il se retrancher, mettre sa conscience à l'abri, ou au contraire courir le risque d'une involontaire complicité ? Je tourne et retourne la question.

L'érotisme coule à pleins bords aujourd'hui. Il crie, il hurle dans toutes les rues, par mille affiches. Chaque salle de cinéma lui est dédiée. Le matin, avant de partir pour l'école, un enfant ne peut pas tourner le bouton de la radio sans entendre un refrain canaille. Le devoir de ceux qui croient que le Mal existe, et que le Bien, lui aussi, existe et qu'il a un nom, n'est-il pas de le dire, de le répéter à la place qu'ils occupent, qu'ils n'occupent pas par hasard ? Je ne crois pas au hasard.

F. M.

(Copyright L'Express : « Mondial Presse ».)